

# RAL, Mag

Magazine de la Revue d'Art et de Littérature, Musique

avec

**Arnaud  
Delcorte**  
Mallorca diary

**Margo  
Ohayon**  
Le rien

**Gilbert  
Bourson**  
Dépôt

**Patrick  
Cintas**  
Cicada's fictions

**Valérie  
Constantin**  
Portraits

**Tristan  
Leroux**  
Poésie et image

Numéro **5** janvier 2011

**30€**

Une publication du Chasseur abstrait éditeur



# ARNAUD DELCORTE

## MALLORCA DIARY



8 juillet 2009

Palma au lever  
Esquif sur trempe de plomb  
Conclave de passereaux dans les pins

Frisottis dans les vagues  
À l'appel du premier soleil  
Un dattier fait croix sur l'horizon

Terre bleue ne retient que l'enfilade des marées  
Trainent écume et mouettes

L'assurance du devenir  
Écrit dans le clignotement des lames

Beauté étrangeté à la pointe des mots  
Femme miroir devineresse  
Peau constellée pour le recel des âmes  
Tresse le fil d'une île à l'autre

L'anéantissement d'un ciel à coups de Boeings  
Reste une part de bleu pour valider l'absence

Silhouette d'homme nu happée par le béton  
Union sans progéniture d'une civilisation énigmatique

Sous les réservoirs derrière les grilles  
Dort un chien andalou  
Noir comme un trou



9 juillet 2009

(première fois à la fundacion Pilar y Joan Miro-great setting, many birds : ¡ quiero !  
vu la rétrospective Barcelo)

Corps de roches en crémation  
Soudaine véhémence viscères vitrifiées  
Clarté  
Au passage rêvé des laves

Filets de brise à la résonance des mâts  
Maitres nageurs noirs de rayons  
Maillots amarante sur galbes lourds  
Croupes d'hommes aux yeux incertains

Bris de glace au croisement des ruelles  
Fils de couleur tendus aux vents  
Un pin affaissé poursuit la symphonie des traces

Des paquebots lents sur bleu céruléen  
Des paquebots des paquebots  
Pour claquemurer la peur du vide

Tu as dormi dans l'air aujourd'hui  
Bercé de sourires de lune  
Du bruissement ténu des pins  
Et de mes rêves solitaires

11 juillet 2009

Tremblement de cumulus sur la régate  
Un samedi à Cala Mayor  
Sexagénaires en maillots adipeux  
Un Méphisto tatoué guette sa proie





l'homme aux bras noirs

l'homme aux bras noirs  
bras tendus vers le large

offrande  
au dénuement du large  
son costat

12 juillet 2009

Six heures trente carrer Jalabert  
Ville rendue aux chiens hurlants  
Avant le gouffre du jour

L'homme aux babouches noires  
Bras tendus vers le large  
Offrande au dénuement horizontal





Pices  
a la f

Episs  
Grisoi  
af  
Mater

Lecture

1. Adossé au p
- 2/ sur l'abbe en u  
de chovirener
2. Deux fesses  
les gulle
4. Tressante

Jism le l.p. deux  
dive m

13 juillet 2009

( aujourd'hui vu les gravures de Picasso-suite Vollard à la fundacion Juan March )

Perdition dans les dédales du sommeil  
Dans les venelles noires où les garçons sévissent  
Avec au réveil ton sexe pour gouvernail

Maelstroms entre les rochers  
Bouches vomissures d'écume  
Expirations ruisselantes au sphincter  
Invariablement rebattu

Sous le maillot de cet homme fleurit une orchidée noire aux multiples saveurs  
Bulbes lourds et bourgeon sans corolle ourlés de mousse fraîche  
Elle exsude un suc translucide qui ravit le palais



( en hommage à Abû Nûwas )

Soulagement dans les draps  
Après les fièvres du matin  
Quand tes membres abandonnés dérivent au sommeil

Toiles de vaisseaux sous les paupières  
Voiles cinglant aux terres improbables  
Prunelles gonflées de soleil rouge

Parallèles noires dans le virage  
Un bouquet chétif arrimé aux moellons  
Mémoire collective d'une adolescence  
Décapitée

14 juillet 2009

(lis Augusten Burroughs—courir avec des ciseaux)

Épisode nuageux

Grisaille sur vert-de-gris et empâtements de l'air

Incitent à la somnolence

Adossées au parapet

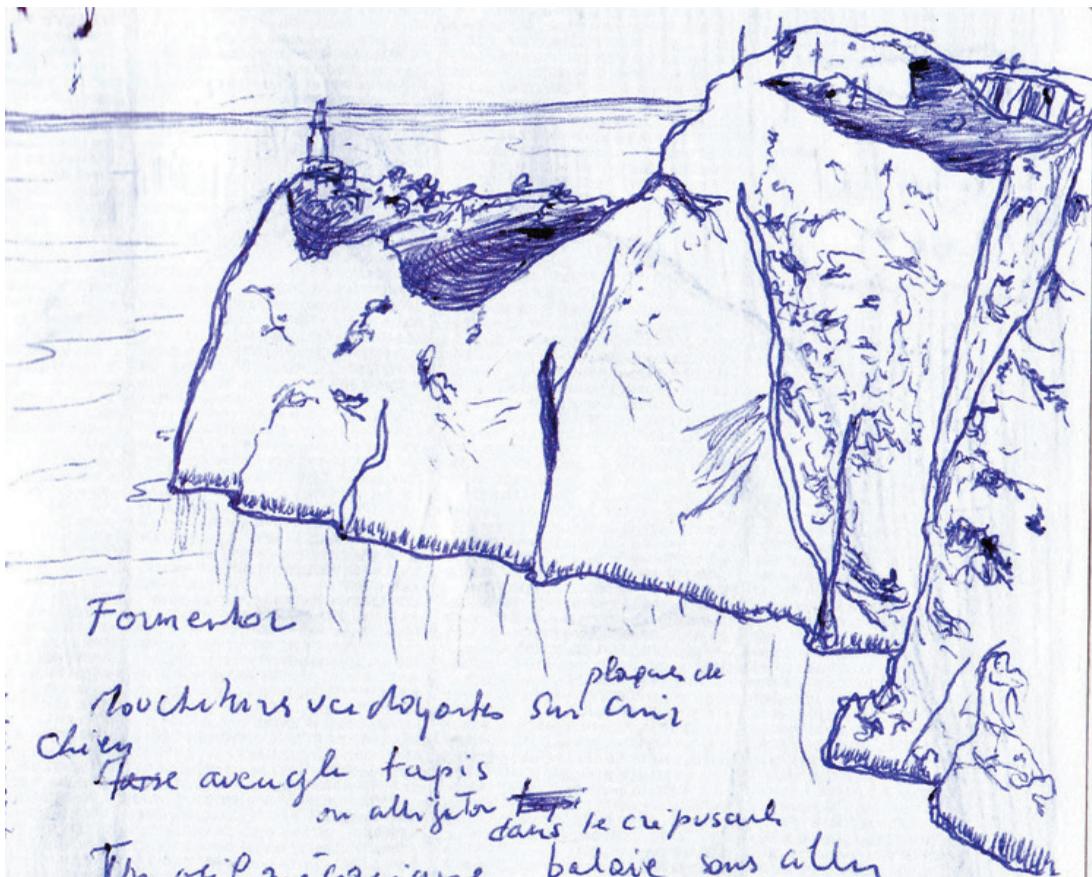
Deux fesses imprimées dans les grilles

Panse en voie de chavirement

Tressautent sous le boutoir

(la terrasse voisine, en contrebas—sur le fil : deux serviettes olives, un polo rose, des pantalons immaculés, trois ou quatre articles de lingerie et une douzaine d'items indéfinissables. une femme débite des volutes. au fond : le puit d'azur)

15 juillet 2009



Formentor  
Mouchetures verdoyantes sur plaques de cuir  
Chien aveugle ou alligator  
Gueule rouge aux étoiles naissantes  
Un œil mécanique balaie sans ciller

Lourdeurs dans le ciel  
Enceint d'on ne sait trop quoi  
J'attends des trombes qui ne viendront pas  
Humeur mouvante  
Entre bougainvillées et pinède

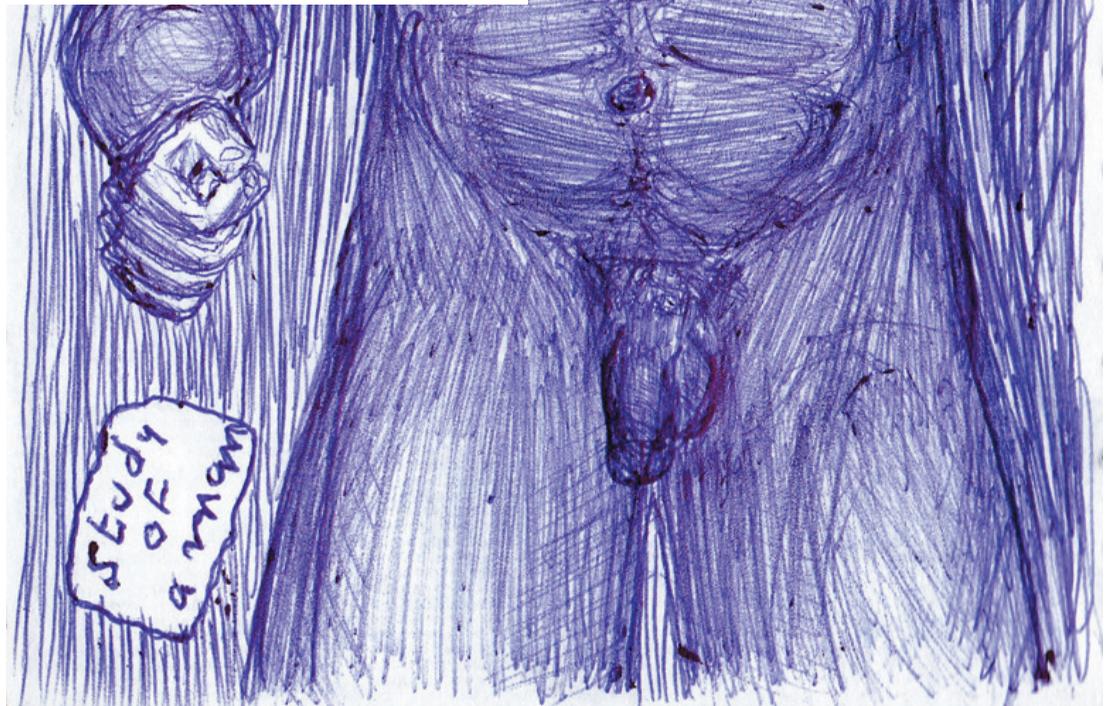
Mamelons dégoulinants  
Comme ces glandes d'animaux en rut  
Tu marchandes dans mon dos le jus tiède de l'assouvissement

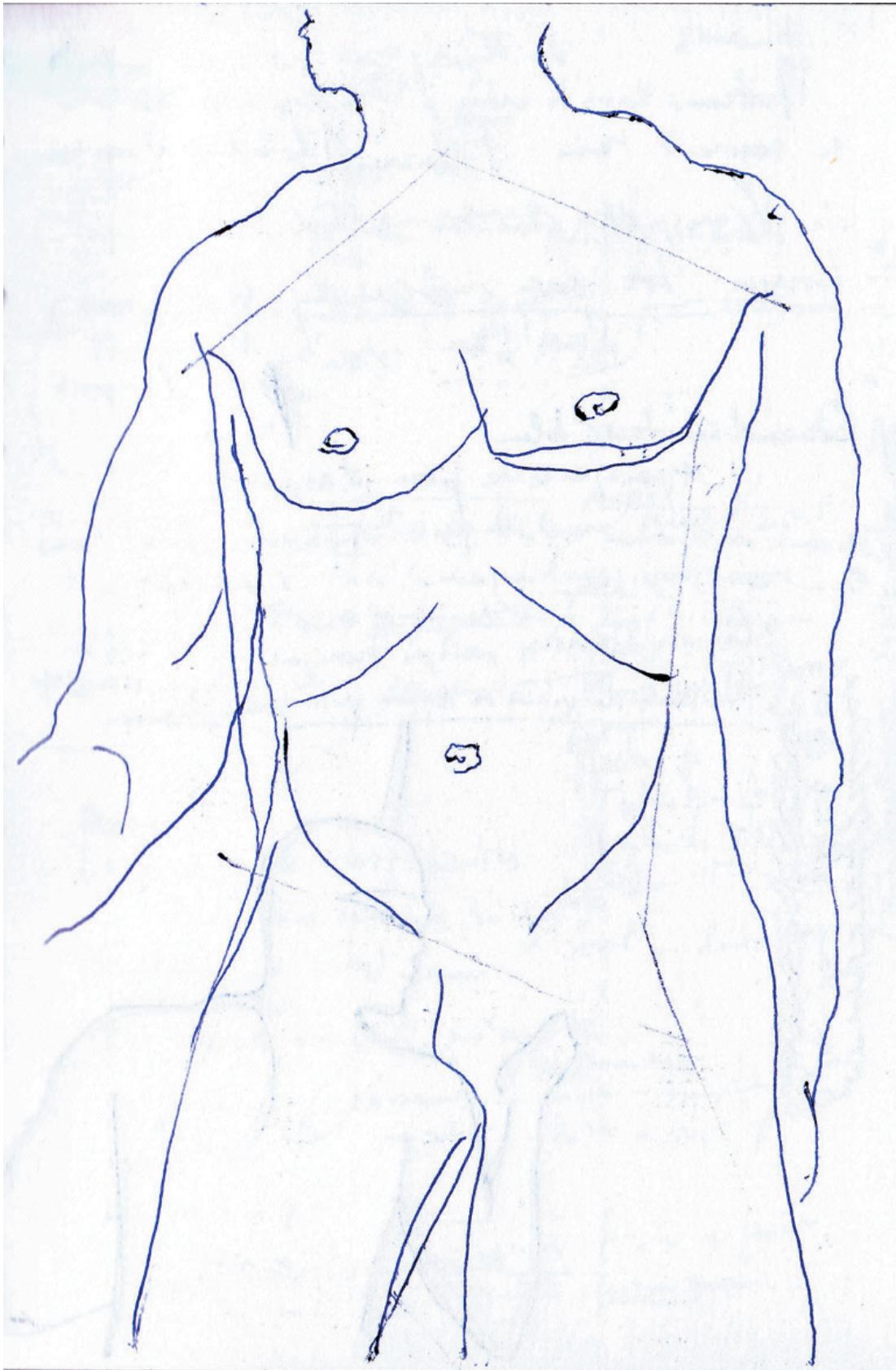


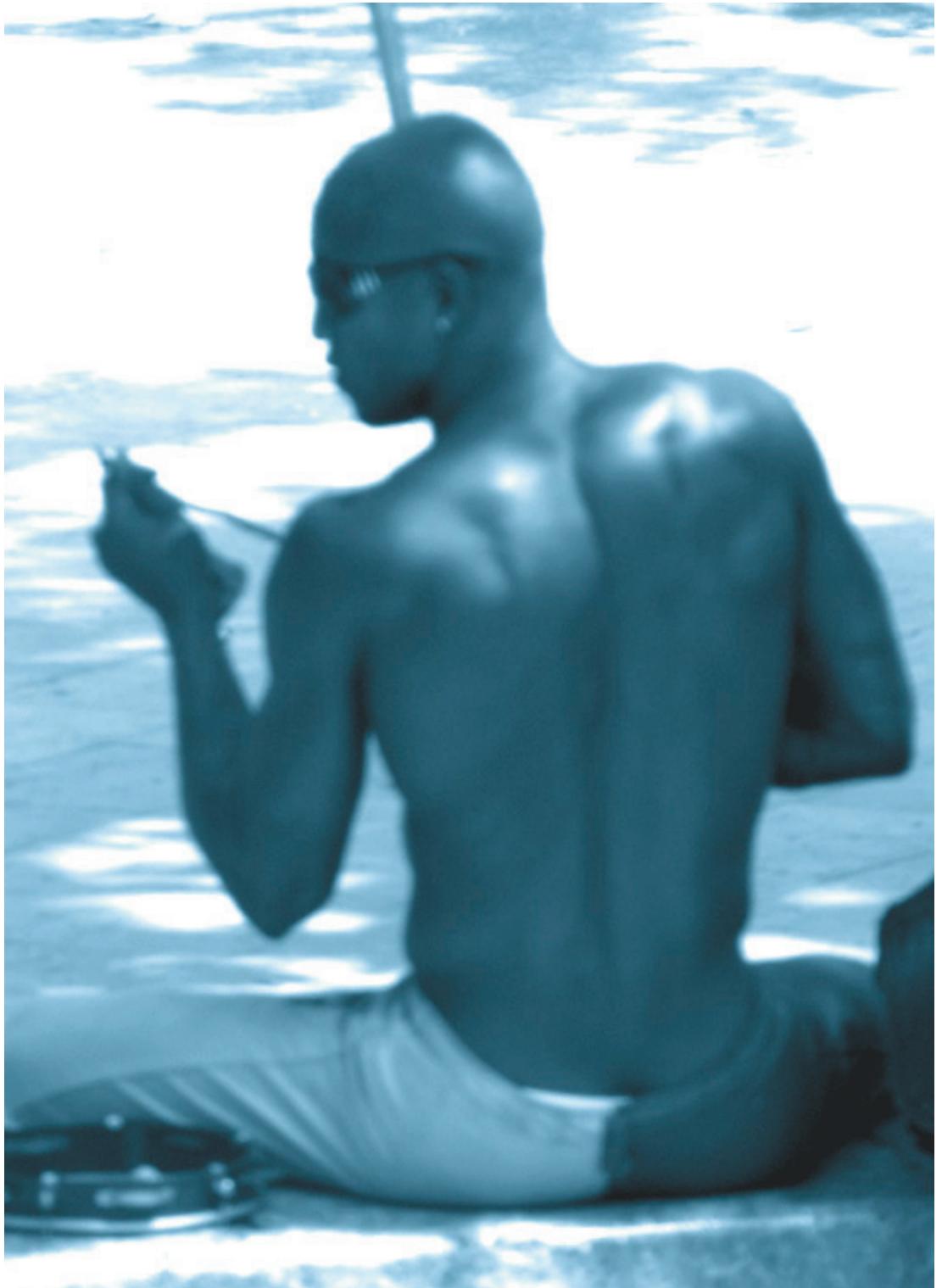


16 juillet 2009  
(study of a man, I)

Aimants sous les tempes  
Une obsession qu'on ne saurait taire  
Naissance de Vénus ou résurgence prométhéenne  
Quand son torse bleu transperce la peau d'argent









18 juillet 2009

(lis Tahar Ben Jelloun—la prière de l'absent ; beau mot de Le Clézio en quatrième)

Soller

Coupe de hanches sur parapet

Marée ocre d'omoplates

Corde tendue à l'arc

Une minute d'apnée pour le souvenir

Nuages

Aux allures les plus surprenantes

Une tête de cheval dalinienne mors aux dents

Disco balls diamantées de sorbet limon

Tête énucléée sur aigue-marine

La polissure languide du soleil

Lames d'archéologue

Pour exciser les turgescences cosmiques

Sous l'arc éclectique des passions

Je plonge

Déclinaison bistre à l'embrasure de ton jeans

19.11.2004

© Lantana im goldenen direktu  
Lantana diary



19 juillet 2009

( study of a man, II )

Cala Mayor

Rumeur de précipice

Lorsque le regard glisse

Sur le toboggan ailé d'un galbe olivâtre



20 juillet 2009

(à retenir: Mersad Berber au forum de la Caixa—baroque ; étonnants Dédale et Icare)

Triptyque :

Nuit d'insomnie sur croissant de lune  
Une bouche affamée d'astres que rien ne rassasie  
Je décompte les anges qui me visitent  
L'un d'entre eux porte un sabre ensanglanté

Ariel  
Signature de chair levée de Méditerranée  
Belle pourriture au ventre dévorant  
Tu caresses  
Un entrejambe enluminé d'étoiles  
Carnassières

À ta vue  
Je me couche offert hanches excroissantes  
Comme un Parsi  
Offert aux vautours  
Désir et extinction dans le reflet

«Wish you were here»  
Sur la piste de Valdemossa  
Polypes surnageant dans la sève amniotique  
On dit que Michael Douglas y séjourna  
Liquéfaction pertes charnelles  
«So you think you can tell ?»



21 juillet 2009

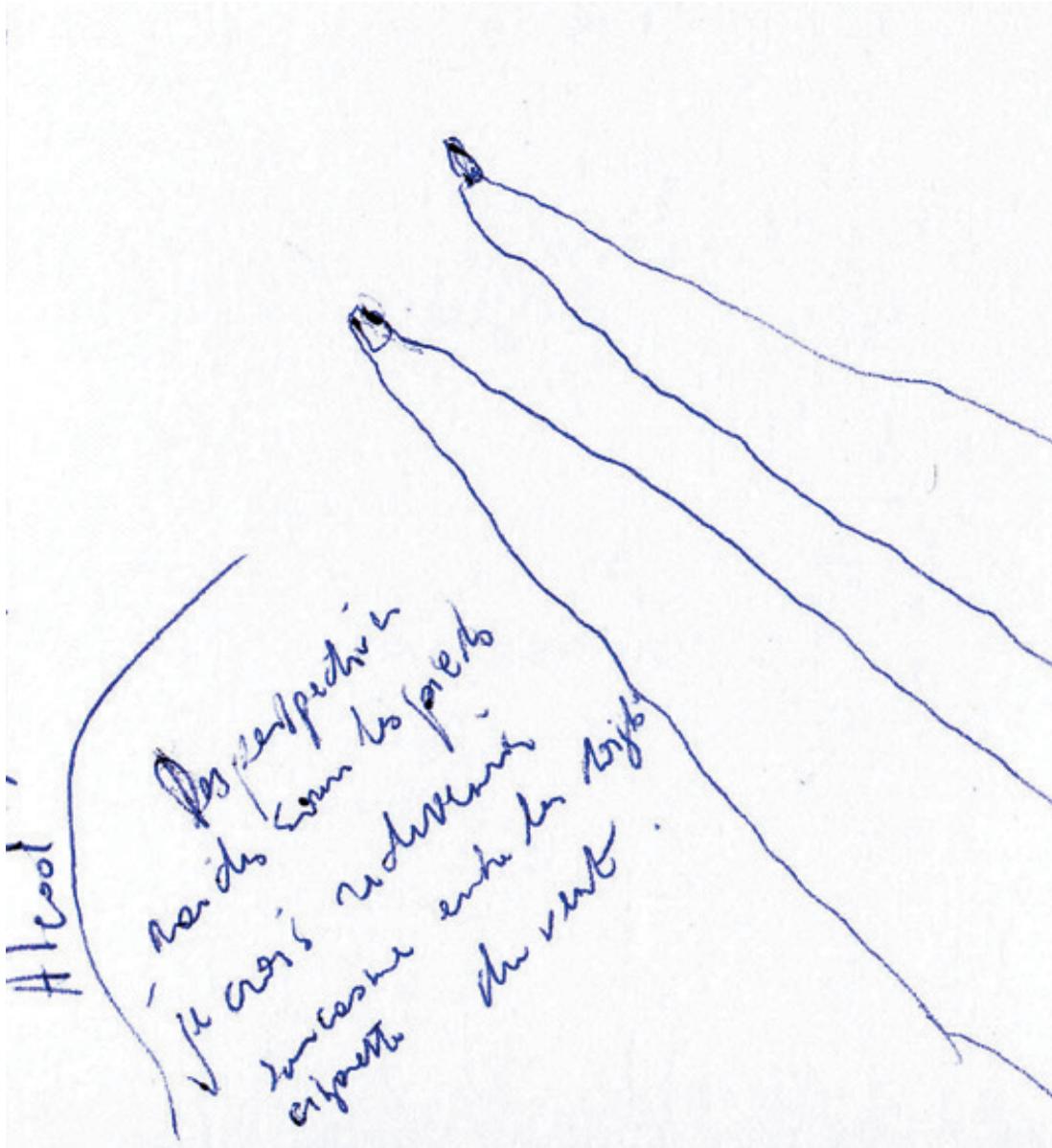
(Miro—l'oiseau se niche sur les doigts en fleur)

Illuminations à Majorque  
Avec « Une jeune fille rêvant d'évasion »  
Hommes-oiseaux perchés aux majeurs déliés des dames  
Comme points d'interrogation  
Sur caresse de ciel

Miroirs tessons d'émeraude sur la Caroixa  
Volutes de pierres pour célébrations solaires et profanations canines  
À l'autel de Santa Catalina

Retour à mon corps trois ans après  
Un poil plus gras un rien plus mou  
Alcool sur la pente crépusculaire

Des perspectives raides sous les pieds  
Je crois redevenir  
Sarcasme entre les doigts du vent



# Le rien

margo ohayon

Par un effort de mémoire il parvient à peine à reconstituer les désirs vers lesquels il tend. Tout est derrière désormais sans retour possible. Le voilà nu, tel quel. En dehors de lui il ne possède plus rien qui puisse le persuader de la valeur de son existence. La seule preuve tangible de sa réalité est la conscience de sa personne à laquelle il est suspendu. Aucun désir pourtant n'a disparu. Il ne lui a pas été donné de s'élever au dessus de lui-même. Il reste aussi intransformable que le plus commun des mortels.

L'homme dans la nature baigne en pleine lumière. La vie existe. La beauté des plantes et des animaux soutient la foi dans l'existence. Il est aussi riche que le monde autour de lui. Il est capable de capter sa richesse et de la restituer. Il lui suffit de le vouloir sans fléchir. La faiblesse n'a de racine qu'en lui. Rien n'est à perdre en ce monde où s'abandonne une chose pour une autre.

L'homme ne comprend pas le monde, il le reçoit. Être de contemplation et de méditation son intériorité le désigne naturellement à la prière. Elle le nourrit. L'homme n'a pas de dieu. Dieu est une projection à l'extérieur de son besoin pour l'intérieur. Il est une fuite de la méditation qui est seulement en l'homme sous forme d'une harmonie en gestation. Dès qu'il concrétise cette harmonie sous forme d'un dieu, l'homme sort de lui-même et abandonne la méditation pour faire une consommation matérielle du spirituel.

L'homme ne vainc la nature que dans les limites de sa propre organisation. Les lois naturelles le soumettent. Sa voie n'est pas de se heurter à elles mais de rétablir à sa juste valeur le sens profond de l'humilité. L'humilité n'est pas bassesse. Elle est une reconnaissance des limites humaines, et, à l'intérieur de ces limites, du plus grand développement possible. Il serait vain de s'obstiner à penser que l'homme est un sommet. Sa grandeur réside dans son combat pour s'élever avec la conscience d'être humble par nature. Sa sagesse réside dans la conscience qu'il a de ne pas devoir franchir certains seuils dans la connaissance, n'étant pas mentalement prêt à les dominer, même s'il est déjà en mesure d'en tirer des applications pratiques. Dans l'humilité commence la grandeur. Elle est la sauvegarde de l'individu. Par elle il comprend qu'il n'est rien. Il peut faire le vide autour de lui des signes qui marquent son existence temporelle. Il apparaît alors dans l'étrangeté du phénomène de vie pure, et goûte la joie du vivre. Vivre et rien de plus. Libéré des désirs terrestres il perçoit un bonheur qui n'est pas lié à leur réalisation mais au sentiment d'être vivant. Le bonheur peut exister indépendamment du monde. Chaque être vivant naît avec ce bonheur, sa découverte ne dépend que de lui.

L'homme entrevoit un fil conducteur au sein de sa conscience. Aucun moyen de référence terrestre ne lui permet de le juger, mais il se dirige vers lui. Ce fil est étranger au grégarisme, particulier à une personne autonome. Il ne se matérialise pas et celui qu'il attire n'y est pour rien. Celui là sait seulement qu'il suit sa voie. Si sur le plan terrestre il sombre dans la nuit, il conserve la certitude d'être fidèle à sa vérité. Une vérité qu'il n'atteint pas mais vers laquelle il tend. En la lumière de laquelle il vit dans son silence intérieur.

Les expériences passées se perdent dans celles du groupe humain. À travers elles il a pu mettre à contribution cette sagesse instinctive, sa fonction fut de le conserver sain et sauf. À présent elles font partie d'un apprentissage révolu. La vie spirituelle qui est la vraie conscience et la vraie vie en son mouvement les remplacent. S'il veut regarder la vie il observe le monde extérieur, mais s'il veut se sentir lui-même en train d'exister dans la matière psychique il perçoit que son destin temporel est dérisoire. Il n'est pas inutile à cette perception, mais non essentiel. Un vent souffle sur la vie en proie à un délire de mort. La vie n'a pas attendu l'homme ni le recueillement de l'être pour être. Le destin l'a saisi en dehors de l'existence. L'être recueilli ne prolonge pas la vie. Il la reconnaît, mais la vie reconnue est étrangère à l'être. Elle maintient son parcours aussi longtemps que son élan le lui permet. En s'arrêtant elle ne fait pas appel à l'être. Elle s'en départit avec indifférence. Tout ce que l'être a bâti durant sa vie pour garder la vie en lui devient inutile. L'être n'a servi à rien qu'à vivre. Il disparaît avec la vie.

Il peut plonger dans la réalité sans nuire à sa vie spirituelle qui demeure en lui. Le bien n'est pas en haut ni le mal en bas. La vie spirituelle est hors de cela. Les choses temporelles sont sans importance. Il a la certitude que sa force intérieure est assez constituée pour cohabiter avec la réalité. Il ne se situe plus dans une détermination mentale de résistance à la vie. Le sens de la progression du monde n'a pas de rapport avec sa conscience. Fermer les yeux sur le temporel serait se renier

soi-même. Les hommes devant lui vivent leur vie. Il perçoit cette évidence. Il désire être vrai en restant fidèle à ce qu'il est. Être et ne pas paraître. En restant lui-même il se meut sans s'égarer. Il ne cherche pas ailleurs ce qui est sous l'écorce : sa réalité selon laquelle il se modèle et qui devient son idéal. Il n'est plus la dupe de l'apparence. Il ne perd rien à vouloir être lui-même, volonté tenant d'un héroïsme ?

À quoi bon être puisqu'au delà de soi l'identité se perd, fondue dans la masse ? Ce qui l'élève en pensée est une illusion ne transformant pas la nature profonde commune à tous les hommes. Mais il veut sortir d'un comportement faux que l'homme adopte pour cacher un désarroi intérieur que rien n'est assez fort pour supprimer. Qui rêve de gloire ne s'élève qu'en apparence : en lui rien ne bouge. Il ne peut avancer que par une reconnaissance de ses limites intérieures.

Au moindre doute son ardeur s'effondre. Plus il s'immerge plus il lutte, instinct de vie, source d'espérance. Rejeté en arrière, au même point, toujours poussé sans avancer, il se maintient en vie. Il s'efforce. Il semble que le secret soit en lui, il ne résiste pas à son attrait, sa zone d'ombre qui laisse tout supposer ouvre les portes de sa liberté. Dans son champ il se déploie. Il veut habiter son mystère, apprendre à vivre avec en écartant tout intermédiaire entre l'inconnu et lui. Son but est de se rapprocher au plus près possible de lui. Il abandonne maintenant la pensée de l'art, qui l'a aidé à se diriger vers lui, pour continuer sa voie.

L'insaisissable se pratique et ne s'explique pas. Aucune transmission n'est possible pour l'appréhender. Chacun y pénètre seul et l'envisage selon soi hors de toute influence. Il se présente quand le néant va engloutir l'être. C'est lui qui est au delà du désespoir.

Pour être soi il accepte de se défaire d'un contexte où la contrefaçon est devenue une seconde nature. Il rejette selon sa pensée. Il voit selon ses yeux. Si le rien le gagne, il devient cette inutilité vacante, et il s'en réjouit.

Plus il se renforce intérieurement, plus il prend ses distances face au monde. Il perd du terrain pour ce qui est de l'existence mais par ce détachement il s'affirme. Il oublie jusqu'à croire en ce qu'il fait. Il s'apparaît. Son intériorité est un îlot précaire dans des valeurs éphémères.

Il ne peut admettre l'utilité de son existence. Son être est une représentation de ce qu'il ne peut pas voir. Sur le plan matériel il s'en tient à ce qui est, mais son esprit réclame plus. Il réclame de ne plus considérer la terre telle qu'il la voit mais telle qu'elle est. La vie sur terre lui importe peu si son esprit ne peut y fonctionner. Il ne s'engage pas entièrement dans une fonction sociale. La société ne possède pas l'intimité irrationnelle de son intelligence où il puise sa force. L'être humain derrière son apparence la moins brillante vit. Il existe en dehors de la société. En lui seulement il trouve sa voie méditative. Pour la découvrir il écarte ce qui la lui dérobe. Dès qu'il sort de l'intériorité où il oublie tout il perd confiance en lui.

Il glisse par dessus un désir vague, proche du rêve, mais révélé à soi. Les limites entre la réalité et le songe s'estompent. Sa propre identité n'est plus aussi ferme. Il circule entre deux eaux, ne pouvant plus paraître, et rompu par le désir d'être. L'irréalité estompe l'acuité de sa perception.

La drogue par soi-même résout l'impossibilité d'un glissement franc dans une condition rebelle. Ses yeux se sont fermés devant leur vision. Ils se retirent de ce qu'ils ont vu. Ils sombrent dans l'hypnotisme de leur fascination. Il perçoit sa condition humaine.

La force de la vie lui donne la matière utile à sa survie. Vaincu, il subsiste dans le carcan de son humilité. Il se ploie dans la majesté d'un recueillement qui s'offre. Il se retire pour nourrir le silence qui l'habite. Il ne s'écarte pas de lui. Les tentations lui ont montré une impossibilité à paraître autre qu'il n'est. Le perfectionnement était aussi une illusion. Il ne peut être mieux qu'il n'est. Il ne quitte plus sa personne même si elle l'emprisonne. Quand l'insatisfaction le possède, il s'efforce de ne pas lui échapper car elle est sans issue. Tout échappatoire est un mirage. Sa propre image finie est interchangeable. Le divertissement ne le mène plus sur des voies qui ne lui sont pas ouvertes. L'envie d'être autre ne le pousse pas à se renier. Il est tel. Il reste en lui, n'espérant plus trouver ailleurs que là ce qui est. Il ne porte pas en lui d'éléments extérieurs. Tout rajout fausserait un état de sa nudité où il se retire, capable de se suffire. Il perçoit son silence tel qu'il est.

Il rejette l'acte d'écrire pour goûter une paix intérieure. Sans lui il se retrouve identique. Son absence ne l'a pas écarté de sa permanence qu'il est seul à connaître. S'il ne résiste pas aux pressions extérieures, il abandonne son intériorité. Il sépare ce qu'il est de ce qu'il désire être.

Le silence en lui n'est pas une chute. L'absence porte en elle sa noblesse. La sincérité ne contient que sa propre valeur: une valeur dont la forme finie se suffit à elle-même. Il n'est pas libre de se projeter dans toute représentation. Celle qui l'accepte sonne juste. La simplicité est son unique bien, il fait d'elle un repère de vie.

Le hasard ne l'inspire pas pour être. Il est ce qu'il sent être afin de vivre la vie idéale précédant sa mort. S'il pénètre en lui-même, immergé dans sa complicité, il échappe à l'entrave de la réalité. Il réalise sa volonté suprême contre son destin insaisissable par la raison. Pour être il ne tient pas compte du réel. Il situe son existence dans l'idéal qui est en lui. Elle est un accomplissement où chaque tâche est le maillon d'un enchaînement infrangible. Il ne peut se concevoir dans ce qui l'annihile. Il est dans ce qu'il fait conformément à sa volonté intime.

Il reste en sa réalité propre afin de ne pas être englouti dans celle dévorante de la vie. Il n'admet pas avoir été conçu pour rien, il préfère vaincre cette évidence. Il s'ouvre à tout ce qui peut le tirer de ce cauchemar. S'il perçoit quelque part une lueur de spiritualité, il s'y jette à corps perdu. Là où se trouve une pensée il veut bien être. En apprenant la plus simple des vérités, il se sent sauvé. Il est animé par le désir de rompre avec ce qui le réduit à une épave. Sa passion n'est pas un caprice, elle est l'organe nécessaire de sa survie. Il accepte de pénétrer dans les folies intellectuelles que les hommes ont accomplies. Il désire se créer un monde indépendant de celui qui ne semble être que pour l'anéantir. Son individualité se passe des choses pratiques. Il n'a que faire des apparences pourvu qu'il soit. La plupart du temps il ne peut subvenir à ses besoins qu'en rompant avec les conventions sociales. Aussi devient-il un défenseur de la liberté. Peut-être même en lui une pulsion de vie le porte-t-il à la révolte.

Les nécessités antérieures ont perdu leur raison d'être. Une fois le pas accompli la beauté est dans l'avenir. Pour que ce qui existe n'entrave pas le futur, le regard survivant oublie le passé. L'espoir le pousse à combattre la peur née d'hier. Une rupture avec la crainte s'effectue, libérant le mouvement que freine encore l'hésitation, mais qui est en soi déterminé. La volonté prend place dans l'affirmation du vouloir. Les pouvoirs se liguent pour atteindre tangiblement l'idée. Une obstination rebelle provoque ce qui va disparaître, et l'attire là où il est visible de partout. Dans cette situation s'impose l'existence. Ce qui normalement serait resté informe se constitue par force.

Ce qui désespère est attendu avec fermeté comme une fatalité inévitable. Le cœur durci s'habitue au racornissement de son effusion. Ce qui paraissait être une étape à franchir se glace en une situation stable. La réalité d'hier se prolonge dans le présent. La progression espérée est l'illusion d'un impossible changement. L'acte s'effectue indépendamment de l'intériorité. Rien n'influe sur l'être en vue de le sauver ou de le perdre. La survie ne dépend pas d'une recherche personnelle de la vérité mais d'une pré-détermination. La force interne est une impulsion vers un objet à choisir en toute liberté. Si elle est déterminée le choix de son objet est arbitraire.

Rien ne s'élèvera au dessus de l'absolu. Tout en prend la forme inconnaissable. La matérialité la plus concrète vibre d'une irréalité non cernable. La forme charnelle embrasse dans son étreinte l'impondérable hésitation d'une forme qui aurait pu ne pas être. L'ambiguïté y formule la double illusion d'une présence qui échappe à sa définition. Une source de vie se propage en dehors de ceux qui la perpétuent. Le flux vivant a pour fonction de vivre. Sa pensée n'atteint pas la spiritualité. Tout au plus elle l'affirme, mais sans jamais démontrer le principe de sa conviction.

La spiritualité est une création pour supporter la vie. Elle n'existe pas au delà de la réalité. C'est la vie qui la recèle. C'est elle encore qui lui fournit sa matière.

L'être se regarde vivre avec tolérance. Il considère sa faiblesse comme une douceur supportable finalement admissible. La spontanéité laisse entrer en elle un calcul à froid acquis par l'expérience. Le mal est nécessaire pour réaliser l'impossible. Pour se conserver la conscience fait des concessions. Elle laisse entrer le mal, préférant le cerner de l'intérieur plutôt que le heurter de front. La dureté face à la réalité se convertit en tendresse par une obscurité faite lucidement sur une idéalité indestructible mais irréalisable.

L'acceptation de la vie permet de mieux affronter la vaine quête d'un absolu. Le divertissement quotidien rend possible un acharnement à atteindre une vérité inexistante.

Ses obligations remplies, il est heureux de conserver intacte une volonté créatrice. Hors de l'engloutissement, un espoir se confirme en lui. Chaque humilité le renvoie à la soumission et au triomphe de ce qu'il est dans son être intérieur.

L'angoisse de disparaître le pousse à placer le bonheur dans le déroulement quotidien de sa vie. Qu'un accident l'empêche d'accomplir son état d'homme de corvée, et il se tient pour mort. Il regrette dans chaque contrainte pénible la plénitude vitale qu'elle contient. Il transporte envers et contre tout sa conviction d'être.

Le contact avec le monde est une initiation. Il fait de sa résistance un moyen de percevoir ce qu'il est. Sa résistance vaincue ce qu'il pensait être un obstacle à sa réalité interne en devient le révélateur. Résister à la vie est résister à soi. À travers les hommes il éprouve sa personne. Elle y demeure.

L'être en soi est insensible à l'extériorisation de la personne. Il est tourné vers le soi non en tant que lui-même mais en tant qu'inhérent à l'homme. Il ne s'agit pas d'être soi-même mais de se tourner vers le soi. Le soi est une immanence dont l'être ne se départit pas. Il n'y a pas mystère mais partie inséparable d'un tout. Chaque instant de vie ne vaut pas la peine d'être vécu. Il est à l'image d'une crise. L'instant écoulé, la crise est passée, à son jeu était-il si important de se prendre ?

Il pénètre dans une zone où le rythme de la pensée n'est plus en rapport avec celui du monde extérieur mais avec la nature intérieure de l'être. Il ne s'atteint pas mais il continue à se rejoindre. Il préfère rester dans une quête impossible que de renier l'être en soi.

Il n'aboutit pas. La réussite de sa quête est d'échouer. Son objet est indéfinissable, son parcours infini pour le comprendre, mais son résultat toujours identique au caractère fuyant de son objet. Dans le commencement est la volonté de poursuivre. En abandonnant la lutte il délaisse une irrationnelle conviction d'être. Il ne peut renier sa raison d'être. Il vit comme s'il allait obtenir ce qu'il cherche. Ses doutes alignés les uns après les autres engendrent la certitude de sa quête. La victoire réside dans la lutte.

Il rentre dans l'en soi pour retrouver l'essentiel de l'être. Il reconnaît en lui sa soif de surnaturel. Ce qu'il cherche d'incroyable à l'extérieur pour se divertir est toujours neuf en lui. Mais cet exceptionnel là n'est pas un phénomène de groupe. Il exige qu'il se reconnaisse dans son silence et sa solitude implacables.

Cet insaisissable réclame une résistance intérieure adéquate pour ne pas détruire la raison de l'être. Il ne se divertit plus par une recherche à l'extérieur de l'extraordinaire, il s'acclimate au surnaturel qui est en lui. L'irrationnel est si évident en lui qu'il le craint. Ses besoins sont en lui. Il ne leur répond pas directement par des objets extérieurs. Il les réabsorbe de l'intérieur. Plus il contente ses besoins plus ses besoins augmentent, moins il leur répond moins ils s'accroissent.

Le parfait est l'idéal vers lequel tend l'être. Cette tension le maintient dans l'équilibre vital nécessaire pour demeurer en lui sans malaise.

L'essentiel de la vie lui semble être dans l'exercice de vivre. Sa vocation n'est pas d'atteindre mais de se préparer à atteindre. Il ne trouve en soi que le soi. À l'intérieur du soi se retourne l'être sans

en sortir. L'être est inclus dans son être. Dans la perception du soi il demeure. Il en occupe l'espace. Il ne se retire pas en soi-même il s'habite soi-même. Ce qui est n'est pas supportable pour la raison de l'être. Mais s'il n'accepte pas ce qui est il apprend à s'y maintenir. Il reconnaît l'impuissance de l'être à être.

Le recueillement est une reconnaissance de l'intériorité de la vie. L'art ne franchit pas la vie. Il transcrit la force vitale. Il l'épuise pour la reconstituer. Ainsi toujours vers elle sont tendues les forces de l'être.

Il ne peut définir la conscience du soi car il ne sort du soi que le soi. Devant l'être le soi reste muet. L'être n'en porte pas la marque. S'il la portait il serait apte à révéler ce que le soi contient. Or l'être est sans prescience. Il a conscience du soi mais au delà du soi il n'a que conscience confuse. L'être dans le soi est prisonnier. Il s'y déplace avec prudence.

L'être est son esprit à l'intérieur de lui-même. Il espère et toujours demeure identique. Quelle espérance ne le rendra-t-elle pas à son désir ? Quelle issue lui accordera-t-elle ? Quel changement ? Quand il s'enfuit son être le retient. Il l'appesantit, le fige. Il ne peut se quitter. Aussi bien finit-il par penser que son être et lui ne font qu'un.

Que l'être reste en lui. Il n'y risque rien quant à un rapprochement avec la mort. Il y découvrira une abondance où il n'aura qu'à choisir sans se donner la peine de mettre de l'ordre. L'unité de ce qu'il cherche n'est plus dans un classement mais dans la matière qu'il ose travailler. Il détient une matière qu'il ne désire pas dominer. Il continue à participer de ce quelle ne lui livre pas et qu'il cherche avec ardeur sans se lasser. S'il la maîtrisait il verrait la mort dans son horreur totale.

Si l'inconnu disparaissait il n'attendrait pas la mort sans devenir fou. La curiosité suscitée par l'insaisissable remplit le vide de l'être. Il considère son instinct de vie comme un affrontement. Il le renforce. Il lui est utile pour vivre.

La force est perpétuelle. Le jeu de la recherche est sans fin. Il ne peut être qu'infini. L'instinct de vie et l'attrance pour le rêve volontaire de l'être plongé dans l'existant sont les formes d'un même élan de conservation. Il ne s'agit plus que l'être soit dans la réalité mais que l'irréalité de son être lui rende sa féerie.

Rien dans la nature n'est naturel. Tout est possession magique d'un enchantement auquel participe l'être. Que l'être en prenne conscience : ou il ne la supporte pas mentalement ou il s'identifie à elle pour la transmettre. Il s'en imprègne sans rite. Il la transmet sans domination par plongée dans ce qui est.

Ainsi qu'avec le rien il accepte de vivre avec l'indécision admise comme un parasite sans s'émouvoir de sa présence. Incluse dans son être elle en freine la progression. Il se détourne d'une conviction qui ne comble pas un manque vécu. Les certitudes inébranlables du passé ne sont plus que les ombres d'une pensée atteinte dans la force motrice de son affirmation.

Quel être lucide ne doute-t-il pas de ce en quoi il s'engage ? Sa conscience le rend hésitant. Sa nature n'est pas sûre. Se trouver sans défense est l'état premier de l'être.

L'être existe dans le tourment. Une ombre obscurcit fatalement sa limpidité. Le doute lui révèle une crainte sourde proche de la suffocation. Un resserrement le traque. Il va de manière irrémédiable vers ce qui l'effraie. Il cherche en vain pour le chasser ce qu'il ne peut rejeter de lui-même. Où qu'il soit il est. Quoi qu'il fasse il le ressent comme cette substance en lui qu'il ne peut fuir et sans laquelle il ne serait pas.

L'être n'est plus tout à fait le même. En lui l'illusion s'est brisée. Une immobilité dans son destin lui apparaît dans sa forme finie qui devient la sienne sans l'avoir désirée. Cette déception ne s'efface pas. Elle détermine son attitude future, l'accompagne dans son repliement. Elle le pénètre et il n'attend plus de son espérance trompée que la perception de ce qui le rend autre.

Il surmonte l'opposition rencontrée; il n'a trouvé dans sa quête que l'envers de ce qu'il en attendait; il est à l'inverse de ce qu'il recherchait. Il est là où il ne peut plus rien saisir de ce vers quoi il tend. Le voilà conduit assez profondément pour que perdu en son obscurité il ne puisse plus s'extraire de la désillusion qui le révèle. Lui même s'est trompé sur ce qu'il est; il a emprunté l'impasse dans laquelle se loge l'immobilisme de son être. Il se sent pris là où un mélange de peur et une attirance le laissent comme sujet à un ensorcellement.

Quand il crève l'enveloppe et parvient à la zone nouvelle tant attendue une sidération s'empare de l'être. Il aimerait ne vivre cette accession que par la pensée. Il a la certitude d'une réalité de l'utopie du soi. Sa philosophie est un rêve parfait lui révélant son image parachevée, la réalité une force le tirant d'une inertie négative mais douce. Elle est l'ombre qui accuse le divorce entre l'idéal de l'être et sa capacité à le vivre.

Cependant l'être est descendu trop profondément en lui pour se dérober. Il connaît le soi qui le domine. L'ignorance ne lui tient pas lieu d'excuses. Il sait s'il se désobéit ou non. Il a la responsabilité de son être. Il reste conforme à l'image du soi dans le moi. Il n'échappe à cette vision qu'en refusant d'être, mais ce refus se fait à son propre détriment. L'être est lucide. Il sait que l'utopie en lui ne correspond pas aux conditions de sa vie. Celles-ci se sont établies dans l'ignorance du soi, aux dépens de l'intériorité profonde en la vie mentale de l'être. Mais l'être tend inexorablement vers ce qu'il est.

L'être a vécu dans l'absolu. L'idéal en lui s'est concrétisé à ses dépens. Il a dépassé sa normalité pour toucher le parfait, or le parfait est une illusion atteinte au détriment des valeurs sociales présentes en l'être. Il s'est égaré. L'image parfaite poursuivie l'a trompé et finalement déçu. Il a parcouru une immensité mentale pour ne rien vivre que l'expérience de l'absence. L'être admet cette absence. Elle lui semble impossible mais la constance de sa non présence l'en persuade. L'utopie, état idéal sans obstacle est inaccessible, elle n'existe qu'en rêve, mais la réalisation de soi dans l'adversité est possible. Un désir de facilité est vain. Sans vaincre sa résistance il meurt. L'idée honteuse d'un abandon réveille en lui un instinct de vie résolu. Cette négation de l'empêchement est un moyen d'espérance.

L'être réalise qu'il est seul. Rien autour de lui n'est organisé à sa mesure. Il n'a pas forgé sa vie selon lui-même. Ce qu'il se destinait ne lui revient plus. Il est là où il ne doit pas être. Cette solitude le rend incertain. Il ne sait plus si sa perception du soi est fondée ou lunaire. Il bouleverse sa vie pour exprimer la persuasion qu'il a de lui. Ce désordre l'amène à un épuisement moral le condamnant à n'avoir plus de force pour être. Il replonge dans le doute.

Malgré l'univers en devenir qui l'occupe et le disloque, il persiste à se représenter comme une identité homogène bien qu'il ne soit plus qu'un éclat à la recherche des moyens aptes à l'unifier. Il résiste aux conséquences que cet inconfort exerce sur lui. Sa propre nouveauté le trouble. Ce qui était caché en lui se révèle dans la peur.

L'être ne possède plus de réalité concrète. Il pressent son devenir. Il n'est sûr que de ses rêves. Ils lui apparaissent comme des signes à atteindre. Son flottement le plonge dans une irréalité troublante. Dans cet état de virtualité l'être informe est sans enveloppe. Dans le doute il tend vers une forme. Il n'en connaît que la tendance qui le pousse. Il est condamné à ne rien se prouver. Les réponses à ses questions sont dans le futur. Nul ne l'aide à se connaître.

La singularité de son être l'inquiète. Pourquoi ne se résigne-t-il pas à plonger dans un non être ? Il supporterait sa misère intérieure. Ses forces s'éteindraient. Vouloir être c'est être fou. Le repos exige un non vouloir. Le propre dérangement de l'être l'opresse.

Sa conscience individuelle devient aiguë. Sa vie marque un parcours unique, irréversible. Il vit. Il montre tous les signes d'une vie authentique. Intérieurement il est atteint. Il n'exige de la vie que de le maintenir en vie.

Il porte en lui la cause de son malaise. Il ne peut s'en dégager. Tout est issu de la nature de l'être. Dans l'ambiguïté de sa conscience il se résigne à une stabilité fondée sur une incertitude troublante. La netteté n'est pas en soi. Au plus profond est le douteux, équilibre sans fondement vrai que l'être sauve.

À ses moments perdus il rêve d'une autre vie. Il cherche les moyens de se supprimer par le changement. Cette libération lui semble impossible. Pourra-t-il concrétiser son être idéal ? En lui il évolue indépendamment des autres. Il est libre. Il est lui-même. Il a une prescience de la paix intérieure. Sa connaissance du bien être le lui enseigne. Le bien être est simple, si subtil à la fois que le hasard en paraît être la clé. Il considère la perception qu'il en a comme un don à développer. Il exprime par cet effort son respect de la nature humaine. Il ne néglige pas en lui l'humainement grand. Il se conserve intact pour une action qui le régénère. Vivre ne suffit pas. Il veut se sentir être. Son bien être le conduit vers cette sensation. L'être ne se préoccupe plus que de sauver ce désir. Il délaisse en lui les foyers nuisibles pour sauver cette ultime nécessité de son être à être. Il passe outre le doute. Il le considère comme un fait établi indestructible, sa vie continue avec.

La détermination de l'être échappe à la réalité. Elle est plus forte que son anéantissement. Il s'investit plus intensément. Il conserve en lui ce qui s'y trouve. L'être va contre sa résistance pour atteindre une harmonie. Il se combat pour améliorer son sort, triompher de sa propre nature.

La vigueur le rend à un lendemain. Mais le malaise malgré cette victoire survit comme une condition de la vie. Il semble que l'être ne soit pas responsable de son trouble. Un état plus inamovible est intriqué dans ce qu'il est. Désormais il se considère lucidement comme une partie indistincte de la masse vivante. Il est condamné à ne pas se détacher de tout ce qui domine son individualité. Il lui paraît que ses caractéristiques s'estompent.

Abandonné de tout désir il s'appuie sur une volonté révolue. Il n'utilise plus son désir de vie que par le souvenir qu'il en a. Ce qu'il désirait être est une impossibilité. Le vieillissement est enfermé dans la mémoire d'une transformation génératrice de vie contenue dans un cheminement passé, au delà duquel il ne se passe plus rien qui n'ait été préalablement contenu dans la mobilité antérieure de l'être mûr. Au delà de soi subsiste l'illusion d'un parcours à venir.

Il se situe dans l'éternité utopique vécue comme vraie dans son être profond. Il se voit dans un présent continu ressenti comme nécessaire à sa vie. Il l'assimile à une réalité. Il l'accepte pour garder son énergie intacte. Le goût pour la vie ne le quitterait pas sans désespoir. Mieux vaut une confiance aveugle qu'un désir perdu.

Il paie cher son privilège d'être. Pour échapper à son destin il se jette dans la vie avec brutalité. La force intérieure de l'homme est sans limite. Il peut avancer sans crainte vers lui même où une zone privilégiée abrite un état idéal de paix. Dans cette zone étale rien ne change de ce qui est, constante que l'homme peut négliger mais ne peut détruire car elle serait en lui avant qu'il ne soit. Elle serait inhérente à la matière. Que l'homme se concentre sur cette force naturelle et il ne désire plus rien. Elle émane. Celui qui la contemple la reçoit. Sa force est telle qu'elle passe à travers le désordre humain. Tant que la matière est, elle est. S'il n'est pas tourné vers cette force, l'homme ne peut tirer de lui quoi que ce soit en correspondance avec elle. S'il se met en situation d'attente elle se manifeste à lui à un moment ou à un autre et lui apporte ce qu'il attend d'elle. Elle ne s'impose pas elle est. Chacun peut l'interpréter à sa façon. Elle est universelle. Le rapport qui s'établit avec elle n'est ni un échange ni une compréhension, c'est un don, un don fait d'elle qui se donne et de lui qui la reçoit. Elle ne peut pas se transmettre. Celui qui la ressent peut la suggérer mais si l'autre ne la perçoit pas elle ne se révèle pas à lui. Qui vit cette force tente de rester dans son champ où il trouve le meilleur de lui. Il peut s'identifier à cette force et en devenir une parcelle. Il ne se sentira jamais dévoré par elle car de sa magnificence elle l'envisage, le respecte, et l'aime. Elle le remplira tout en le laissant libre. Cette force est bonté. Elle précède l'homme et s'émeut de lui comme s'il avait le pouvoir de la perpétuer. Parfois il s'efforce de rester dans son champ mais une dissonance lui indique qu'il n'est pas correctement situé. Il n'a pas de méthode sûre pour l'atteindre. Avec son oreille intérieure il interprète les vibrations du champ comme justes ou fausses. Une fois dans cette zone psychique, il prolonge sa méditation par une concentration apathique et neutre.

Il s'abandonne de la manière la plus dénuée de désir. Il devient son propre médium transcrivant ce qui lui parvient de cette zone de prostration psychique proche du coma. Il ne défie pas cette force qui n'a aucun lien avec un objet de culte. Celui qui l'idolâtre la détruit en choisissant un rapport

divin avec l'existence. Elle n'est pas surnaturelle mais naturelle. Elle est une nécessité vitale face à la règle de mort, lui oppose une énergie aussi forte et vit en respect avec elle. Elle suscite en la mort le même égard.

Elle offre à l'être humain qui se donne la peine de la considérer le repos d'une plénitude éternelle. L'éternité se vit. La résurrection placée avant la mort reprend sa valeur. Bien des vivants vivent comme des morts. Chaque homme vif a en lui le pouvoir de renaître pour voir le monde d'un œil nouveau. S'il dépensait son énergie vitale à vivre concrètement l'homme éprouverait en son sein une intensité dynamique telle qu'il atteindrait cet accomplissement de lui-même où la satiété s'engendre non par le dégoût mais par l'enthousiasme.

Ce sont les tombes des vivants dont il faut soulever le couvercle et non celles des morts. Dans la méditation réside l'éternité et la force de ressusciter à soi. L'éternité n'est pas au-delà de la vie. En participant à l'élan vital l'homme participe à une énergie hors du temps. Il peut atteindre en lui une zone mentale neutre, comme morte et vide, mais dont la vacance, appuyée en profondeur sur la force psychique de son être, devient sa puissance intérieure.

Dans cette zone en apparence nulle, le méditatif, détaché et isolé en elle, contemple le flux vivant. Il le voit mais ne parvient pas à le définir. Il est dans un repos éternel ou dans un cycle perpétuel. Il lui paraît alors que la connaissance n'est pas hors de sa portée. L'énergie vitale a pris corps dans la matière. Elle en est l'essence. Mais elle est aussi inhérente à la matière. L'univers est un tout auquel il adhère par la foi et non pas par la raison. La volonté est infinie pour appartenir à un flux caractéristique de la vie. Cette volonté ne se manifeste pas par des actions temporelles mais par une adhésion mentale au tout. L'être comprime en lui-même une énergie spirituelle apte à le transfigurer.

Cette transfiguration basée sur l'attente s'effectue dans le silence absolu de l'invisibilité, cristallisation lente qui parvient au jour sous forme de signes extérieurs que très tard sinon jamais. Il cherche à laisser transparaître son être à travers soi. Il veut se saisir. Même si le combat est perdu d'avance, même si le sens de son existence ne dépend pas de sa volonté, même si le chercher en soi est vain il continue la lutte.

Dans le monde il défend sa pensée. La pensée intacte triomphe des empêchements extérieurs. Elle est son appui unique. Elle garde sa liberté individuelle. Il lutte avec elle pour exister, continuer dans l'obscurité avec confiance. Il se projette sur des objets au dehors mais il est capable d'aller sans soutien par la force qui est en lui. Son champ défini, restreint, spécifique, difficile à accepter car offrant peu d'espace pour l'art est capable de le contenir.

La zone à faire valoir ne contient rien mais la force en lui le pousse à l'exploiter. Il va et vient dans son silence insondable. Il ne connaît pas la satiété mais il ne doute pas. Les considérations autour du choix ne changent pas la nature de sa force. Comment persiste-t-il ? Cela tient de l'entêtement. Cette persistance n'a plus rien d'humain. En s'écartant de la norme, elle devient monstrueuse. L'art ne franchit pas la vie. Il transcrit la force vitale. Il l'épuise pour la reconstituer. Toujours vers elle

sont tendues ses propres forces. Ses forces l'abandonnent mais sa force le soutient.

Une règle de vie le maintient dans cette intériorité pour ce qui concerne l'essentiel. Une intériorité qu'il ne considère pas en tant que fonction de résistance aux pressions qui tendent à l'en extraire. L'être cerne ce qui en lui est une observance. La demeure lui ouvre la perception de la règle qui est en lui. Plus la demeure est forte plus la règle apparaît dans sa rigueur. Ce qui de la règle en lui est inconscient devient conscience.

Une fois la règle mise à jour en soi, il ne reste qu'à la suivre. Son déroulement s'effectue selon un processus déterminé à l'avance. Il peut s'écarter de la règle, mais il ne peut la modifier ou l'ignorer. Une fois reconnue elle tient lieu de mesure à laquelle il se réfère. Plus il s'éloigne de la règle plus celle-ci est forte en lui. En connaissant l'austérité intérieure qui est dans le soi, il est initié. Il peut désobéir à la règle mais il ne le peut plus dans l'ignorance. Il est responsable. La règle est identique pour tous mais c'est en lui seulement qu'il la perçoit.

C'est en lui qu'il retrouve la loi, les gestes conformes à cette loi. À l'extérieur un égarement a progressivement enseveli la loi jusqu'à sa moindre trace. Mais l'en soi de l'être protège la loi sans même la connaître. Il a conscience de la loi qu'il ignore. Il ne peut l'écrire mais en révélant son silence par l'écriture il sert la loi. Il n'a pour fonction que de la servir. Sa victoire ne figure pas dans la loi mais son combat en dépend.

Il lutte de toute la force de sa règle intérieure pour ne pas succomber au mouvement de masse, mais sa rigueur le laisse seul avec sa conviction. En restant fidèle à soi, il perpétue une règle de vie que la mémoire du groupe semble avoir oubliée. Le groupe ne paraît pas se reconnaître dans sa manière de vivre.

En oubliant la règle le groupe tue le parfait en potentiel dans l'individu. Le groupe néglige l'être en soi, sourd à la voix de la loi de la vie. Pour se faire entendre l'être en soi s'affermir, de sa tension dépend sa résonance. Même si le groupe refuse de percevoir la règle il ne lui échappe pas, sa sonorité non perçue persiste en lui. Le groupe renie la règle mais elle est en lui pour le soutenir.

L'être répète la loi. Dans cette répétition est sa raison d'être, la clé de l'être. L'objet de l'écriture ne lui est pas extérieur, il est dans la répétition écrite. La connaissance de la règle ne réside pas dans son expression mais dans la répétition de la conviction qui confirme que la règle existe. L'inutilité apparente de la pratique de l'exercice devient un moyen pour survivre. Or il ne doute pas que la règle est absente. Quelle loi détiendrait l'être ? La possession intégrale est contraire à la loi. La mesure est une organisation qui n'a pas la capacité de combattre l'incertitude. Il ne partage pas une règle qu'il est seul à reconnaître en lui. Il ne peut la porter à l'extérieur sans passer outre une hésitation. Sa perplexité le garde. Son affirmation de la règle appartient à un cheminement spirituel particulier. Il ne prétend pas détenir la mesure. La règle en lui n'est pas sûre. Sa résonance au sein du groupe est l'illusion de ce qu'il est. Il ne contamine pas le groupe avec sa règle. Il est seul en lui pour reconstruire ce qui de l'être se défait. Son intuition d'une règle n'est que cette perpétuelle remise en place.

La pensée de faire connaître au groupe une règle apte à le ramener à la mesure juste est démesurée.

L'évidence de ce colossal désir le renvoie à sa dérision. Il fait sa loi en lui mais en dehors la multitude trace la voie. Il comprend que nul ne naît pour enseigner aux autres ce qui est en chacun. Il n'a de fonction à remplir qu'en lui-même. La loi ne le force pas à se matérialiser, à s'incarner, à être.

Pour se divertir le groupe crée les besoins accessoires ; il anéantit l'intériorité de l'être. Si les besoins secondaires du groupe augmentent trop, celui ci ne peut plus les résorber de l'intérieur. Il se tourne vers l'extérieur pour leur répondre. Il se détourne de sa nature propre jusqu'à ne plus pouvoir s'accepter. Il se fuit. Sa fuite aggrave son égarement face aux constantes qui l'habitent.

Il ne s'intègre pas dans le groupe qui ne favorise pas le recueillement. Le groupe sert l'action et non l'être absent dans le soi. L'écart s'aggrave entre l'être et le groupe. En s'engageant dans le groupe égaré l'individu renie la force méditative du soi. Il projette à l'extérieur ce qui est en lui. Il ne perçoit plus en lui l'objet unique susceptible de répondre à ce qu'il cherche, mais il projette ses désirs dans une variété d'objets distincts.

Quand il voit que l'objet de sa recherche est la méditation, quand il perçoit que l'objet de la méditation est de méditer, il cesse de croire dans la fin de ce que poursuit le groupe. Il considère que la poursuite du groupe est un égarement. Il ne conserve plus pour certitude que de s'exercer à méditer.

Quand les conditions extérieures ne permettent plus au groupe de satisfaire ses besoins, ce dernier peut enfin retrouver les constantes qui l'habitent. L'intérieur qu'il fuyait resurgit. Le temps est propice à la résonance parmi les membres du groupe de l'être en soi.

Au sein du groupe il ne s'impose pas. Il défend son individualité. Le groupe n'a pas conscience de l'impossible. L'irréalité de l'être en soi ne l'atteint pas. Il ne remet pas en cause son existence. Il se méfie de celui qui met en avant l'absence de l'être. Il craint l'irrationnel. Il le remplace par l'extraordinaire pour combler le vide qu'il ressent. Or ce vide est utile. Il est régulateur de l'ambition humaine. Le groupe pourrait reprendre ce vide pour réaliser que sa présence n'est pas un manque à remplir mais une voie ouverte qu'il s'obstine à ne pas voir. Le vide est là pour indiquer que la voie matérielle n'a pour effet que d'augmenter l'espace qui sépare le groupe de l'en soi. Le vide n'est pas une lacune mais une ouverture au recueillement humain. En niant l'irréalité, en ne considérant pas le vide comme un en soi mais comme un espace à remplir, le groupe perd tout sens critique. Le vide devient un problème pratique à résoudre. Le groupe gère ce vide. Il accepte de le détourner à des fins lucratives pourvu que sa conscience lui échappe. Cette conscience d'être est cependant la seule pour ramener l'être à sa mesure. Reconnaître le vide c'est voir la réalité. Une réalité que la matérialité ne tue pas.

Au sein du groupe l'être a conscience de l'observance en lui. Il n'a pas foi dans un groupe qui se fuit lui-même. Il appréhende le divertissement dans lequel le groupe s'enlise. En tant que partie du groupe il rejette la distraction à laquelle il ne peut échapper à moins de sortir du groupe.

Mettre en avant une inutilité apparente de la pratique de l'exercice devient la manière pour le groupe de supporter la disette spirituelle: le groupe a faim, le groupe a froid.

Une réunion n'est pas un acte ordinaire. Chacun est un autre soi-même. La tentation d'autrui est un désir de possession. Mais la possession d'autrui n'est pas la possession de l'être. Derrière la personne possédée demeure le silence de l'en soi. En chacun est une partie qui échappe à l'autre.

Aussi le respect à l'autre doit-il être grand pour le laisser libre de reconnaître son propre silence.

L'être ne tend pas vers l'autre mais vers ce qu'il est. La possession ne se fait que dans les limites de la personne humaine. La possession totale est impossible. Plus les êtres se rapprochent plus l'essentiel leur échappe. Il manque à leur possession ce qu'eux-mêmes ne connaissent pas.

Le propre de la vie est d'échapper à son possesseur. Celui qui désire posséder l'autre peut conserver sa présence auprès de lui mais il ne sait jusqu'à quel point l'autre met son existence dans cette présence. Nul ne se connaissant soi-même, nul ne peut faire don de soi. Quand il se définit à soi, un manque ultime le rend à son ignorance. Quand il allait faire don de lui, il retombe en un oubli de soi qui l'oblige à se démentir. Il a conscience de son incapacité du don de soi. Il refuse de voir son image dans le regard d'autrui. Son reflet lui parvient d'une perception interne qui ne passe pas par le miroir. La vie sociale est une chose, la vie de la personne en est une autre. Pour survivre il doit passer par le groupe mais sa spiritualité le traverse dans son enveloppe singulière. Elle y demeure et il demeure en elle. La simplicité est sa seule arme pour se singulariser. Quand il va disparaître dans la masse humaine, il choisit d'instinct ce qui en lui est le plus distinct, de ce choix indivisible il tire ce qui est utile pour rester un être humain individuel. Dans sa peur de disparaître il ne choisit qu'une chose: lui.

Il perçoit que son semblable, aussi perdu que lui, choisit de ne pas voir, de se laisser abuser par l'apparence de la parole de l'autre. En offrant le silence de son être, il renvoie le groupe à son propre silence. Mais le groupe connaît d'instinct comment lui échapper: le divertissement. Chacun s'éloigne de l'en soi qui est en lui pareil à celui du groupe. Ce qui est au fond de lui le gêne pour s'intégrer dans le groupe. Le groupe ne tend pas à se connaître mais à s'éloigner le plus loin possible de ce qu'il est. S'il acceptait de se connaître, il réaliserait combien son divertissement est faux. S'il se voyait tel qu'il est, il comprendrait qu'il n'est qu'un groupe dans un autre groupe lui-même semblable à la plus petite parcelle d'en soi qui la constitue et inséparable de cet infiniment petit qui l'habite. L'être en prend conscience, conscience qui est son bien, il en est responsable. Il préserve son droit d'existence. Sa fonction réside dans le maintien de sa conscience en vie. Lui et elle sont enchaînés.

L'être est une membrane vibrante dont la sensibilité s'aiguise. Elle réagit à des stimuli de plus en plus fins. Cette membrane protectrice atteint une perméabilité qui dénude l'être et le plonge dans le monde tel quel. Vulnérable il ne peut devenir lui-même sans souffrir. Le propre de l'être est fragile.

L'entrée dans la vie est une immersion. En surgissent le meilleur et le pire faisant de l'endurance une qualité première pour survivre. Les refuser est une dangereuse révolte laissant passage à une souffrance plus grande rajoutée à celle-là plus aléatoire due aux contingences.

Quand la révolte s'est incrustée un retour en arrière possible a été dépassé. Le vouloir cabré dans une impasse est voué au carcan qu'il s'est imposé. Chaque divertissement où se trouve l'oubli du joug de la vie est nécessaire pour la supporter. L'être isolé ne porte en lui que la conscience lucide de sa révolte.

Dans son univers intime la proie vivante cherche à respirer le mieux possible. Elle étouffe ce qui l'étrangle en vue d'améliorer sa condition. La résignation tire à soi la mollesse d'une enveloppe dans laquelle la révolte au repos laisse place à une fluidité dépourvue d'entraves. Malgré les chaînes ce qui doit se faire s'accomplit dans les meilleures conditions possibles.

Chaque être au tréfonds du groupe est miséreux. La découverte de sa misère le fait plonger dans une obscurité où la douleur fait partie de la vérité qu'il atteint sans la connaître. Quand il rejoint la souffrance au sein du groupe, il se rejoint lui-même dans son silence intérieur. Il se voit égaré dans la nuit de son être. Il aimerait n'avoir jamais touché le fond de son être perdu mais il sait que seule cette perdition en soi contient ce qui transcrit très exactement le silence.

En prenant conscience de ce qu'il est il se sent désormais à part du groupe. Il aimerait retrouver le régéarisme mais la conscience de son identité le poursuit et le hante.

Il se résigne à rester en deçà de ses limites. Il voit la réalité qui l'emprisonne. Il sait que le silence est en lui. En forçant sa mutité l'être se déchire. L'être qui a reconnu le silence pâtit de n'être pas plus ignorant. Il lui est dur de se taire.

Il désire sortir de la souffrance humaine mais ses liens se sont enracinés en lui. Par elle il échappe à l'inutilité de son être dans sa solitude. La progression ne se fait pas sans une séparation à vif. Le maintien dans l'être est inutile. L'être en soi nest pas une fin. La souffrance n'est pas la fin de l'être. Un sens à la vie sans souffrance est possible.

Sa blessure est une façade lui dérobant la mort. Malgré cette ombre en soi de la mort, l'être désire vivre. L'être voué à périr fait de sa suppression l'objet de sa lutte. Il s'engage pour en connaître l'origine. Par un affrontement il la dompte. Il n'est pas une victime passive devant ce qu'elle éprouve. La douleur n'est pas un obstacle mais un moyen d'investigation.

Elle ne le vise pas personnellement. Il n'est pas une victime prédestinée. Cette douleur particulière est commune à tous. Elle dépasse la singularité de l'être. La condamnation n'est pas individuelle. Il n'a pas été choisi pour représenter la misère bien qu'il en porte la trace. Il n'absorbe pas la douleur humaine bien que sa conscience la reconnaisse comme son bien. Si elle n'était pas en lui il ne saurait la discerner à l'extérieur.

En vivant sa chute il apprécie la valeur humaine. Les êtres les plus bas ne sont pas critiquables. Ils sont là où le chagrin les mène. Leur lèpre est la manifestation externe d'une maladie du dedans.

Elle est leur ultime appel. Ils n'ont plus pour signaler leur souffrance que de se gaspiller au regard de tous et en l'indifférence de ce regard. Dans cet épuisement une douceur envahit l'être. Il s'abandonne en pensée mais son regard est tourné vers le haut.

Cette volonté prête à tout – pour l'art rien n'est assez grand – le pousse à emprunter des voies inconnues. Une phrase lui donne une raison de vivre. À travers elle il palpe son existence. Même quand elle lui en coûte il la chérit comme un bien vital. Il la matérialise et la possède avec l'ardeur de la passion. Elle est un frein puissant pour ne pas céder à la fuite du temps. Elle met entre lui et le néant une muraille inexpugnable. Si elle disparaît aucune action ne peut remplacer son bastin-gage contre le vide. Aussi s'il ne parvient plus à écrire lui faut-il encore saisir la matière même de sa stérilité et remplir par elle sa fonction d'écrivain. Quand tout lui échappe il continue à écrire afin de conserver une dignité. D'une luxuriance il pense faire la matière de son œuvre et voici que l'aridité remplace la profusion sur laquelle il comptait.

Il peut se recueillir profondément, descendre toujours plus bas dans son silence, en vaincre la pression pour pénétrer dans une zone neutre où l'acte d'écrire n'est plus en rapport au monde extérieur mais à lui-même. Alors l'écriture coïncide avec sa force mentale. Il lui semble, même si cela est vain, qu'il doit se placer dans cette attente. Il ne peut se réduire au silence.

L'œuvre dépend-elle de lui ? Elle nécessite de se placer d'une manière adéquate pour être en mesure de la saisir. C'est cette façon de se placer qu'il cherche. Le reste va en dehors de lui. Au delà de la raison s'atteint l'œuvre Elle relève du pouvoir de la vision. Si la raison est impuissante à concrétiser ce qu'il voit, il admet que ce qu'il voit est une vision qui est en lui et que la réalité ne peut lui donner la clé de cette vision. Elle en est simplement le déclencheur. Le reste est à voir en lui même.

Car sa vision n'est pas une illusion. Elle est une transcendance et se situe au delà de ce qu'il est ordinairement. Tout apparaît au dessus de ses forces et malgré tout il va parvenir à concrétiser la vision qui le dépasse. Le rapport avec l'art devient mystique. Lui même est incapable de créer la beauté mais par la foi il y parviendra. Elle devient l'appui imaginaire pour continuer à créer, croire qu'il peut aller plus loin malgré les limites de sa vraie nature. Il mesure ce qu'il est, parvenir à mieux faire relève du domaine de la suggestion.

Dans l'incapacité à transcrire par l'écriture ce qui est en dedans un affolement le trouble. Il oppose sa résistance pour rester maître de lui. Il ne pense pas que rien est en lui. En lui reste le pouvoir de se raccrocher à cette force intérieure qui lui permet d'affronter sans perdre confiance. Il continue envers et contre tout. Un souffle lui indique de ne pas s'arrêter. Il écrit même si cela est malgré lui, en dehors de lui. Écrire est une manière d'atteindre à une révélation. L'acte d'écrire la contient même s'il ne la révèle pas encore.

Il baigne dans un flot de pensées en apparence diverses, qui ont quelque chose en commun. Est-ce la matière qui les constitue ou la volonté de les dire animant ceux qui les expriment ? Il se sent

pris dans une grande variété dont la multiplicité sert à véhiculer une chose unique. Tout ce qui existe tend vers cette chose. Elle est une force qui le dépasse, présente encore quand tout s'effondre autour de lui. Tant qu'il est tourné vers elle, il la voit.

Il n'est pas opposé à la vie temporelle mais sa personne ne se situe pas là. Non par un parti pris mais parce qu'elle ne le peut pas. Quand il se propose en écriture de plonger dans la vie terrestre, un instinct lui indique qu'il se fourvoie. Un malaise ressenti le prévient qu'il sort de cette zone mentale privilégiée où est sa voie.

Il n'est pas incapable d'entreprendre un tel travail mais un pressentiment lui signale qu'en l'entreprenant il passe à côté de ce qu'il est. Aussi dans l'impossibilité de se révéler par un acte d'écriture matériel, attend-il, dans le rien, sa propre révélation intérieure. Son premier souci est de ne pas envier. Certains produisent, transforment leur pensée en écriture et créent des monuments littéraires durables. Cela les concerne seuls. C'est une réussite face à eux mêmes. Il ne calque pas sa vie sur la leur pour réussir.

Écrire n'est pas ne pas vivre. Écrire est rien mais tout à la fois comme la vie temporelle. Il vit ce qu'il écrit. Il réinvente et éprouve les étapes qui le font aboutir à une écriture propre.

Écrire ne change pas son état d'homme. Il désire aborder le monde en qualité d'homme simple, sans une illusoire recherche de puissance temporelle.

L'écriture est une présence entre le vide et lui. Comme l'idée de l'absolu elle ne transforme pas la condition humaine. Il envisage sa mort comme la seule porte devant s'ouvrir sur le néant.

La vie est un cycle hors duquel il n'a accès à aucune connaissance. Son destin, auquel il se livre, est la seule réalité tangible qui s'offre à lui. L'écriture ne le conduit pas dans l'absolu. Elle n'est douée d'aucun pouvoir. La transcendance ne figure pas en elle. Elle ne tire sa substance que de la vie, pas au delà.

Derrière l'écriture apparente il voudrait susciter un sens réel mais insaisissable, une présence que la raison ne serait pas en mesure de définir. Or il ne peut réaliser ce désir fait d'une ambiguïté fuyante. S'il le ressent il ne l'appréhende pas. C'est sa propre matière vitale qu'il ne parvient pas à capter. Il la sent vivante, plus exaspérée que jamais, qui échappe à une matérialisation comme si la vie dépendait de sa fuite. Il ne peut l'intellectualiser.

Le langage est une richesse naturelle inépuisable. Il pénètre dans sa masse pour en sonder les profondeurs. Il n'est plus à la recherche de quelque chose. Il avance dans la voie unique qu'il s'est ouverte. Elle est un inconnu dont le poids occupe toute sa pensée. Il pressent là une chair vivante. Cette substance appartient à l'incommunicable. Il ne peut l'écrire. Il la capte par bribes, finit par la sentir assez pour la travailler, taillant la forme puisée dans la couche la plus profonde qu'il peut atteindre. Il n'en exige plus rien. Il attend que sa présence passe par lui. Il se fait le plus transparent possible, habitué à cet espace de travail muet, sourd, aveugle.

Il semble impossible d'en tirer quoi que ce soit, cependant que la main s'essaye dans le doute à modeler des formes nombreuses sans parvenir à l'entamer d'une manière sensible: sa substance

se reforme au fil de ses entailles. Il tend à rester identique à lui-même pour demeurer en un tout indissociable.

Il escalade ce bloc irréductible qui fait à la fois sa grandeur et sa faiblesse. Il est seul à contenir l'identité qui le sépare d'un non-être. Ce qui est écrit reste inscrit. Son seul point de repère est de le vivre. Il n'écrit pas par décision mais par incapacité. Il pense que l'écriture ne dépend pas d'un savoir. Elle dépend d'une fonction innée en l'homme. L'écriture n'est que la matérialisation scripturale de la parole, elle même exprimant oralement la nature humaine. Le fondement, il le retrouve. En lui il pénètre dès l'instant où il le perçoit sans parvenir à l'inscrire. Son écriture tourne autour de ce vide qu'elle matérialise selon la manière dont elle tourne autour. Ainsi le potier fait le vase avec l'argile, mais le vase est vide. Il peut tirer la matière sans cependant avoir connaissance du fondement. La culture est une noble connaissance or l'homme vrai sait aller sans elle avec la même capacité de parole écrite.

Le mystère de l'écriture réside là : parler sans savoir. Vivre sans rien posséder d'autre que ce qui est en soi. L'écriture transcrit ce qui a un caractère de valeur en soi. Quand elle sort de cette transcription elle viole sa fonction en faisant croire à l'homme qu'il peut s'appuyer pour vivre sur une autre chose que sur l'absolu impondérable qui est en lui. Le propre de l'écriture est de ne pas se dérober derrière cette multiplicité. À travers la variété l'écriture apparaît dans l'identité intangible qu'elle protège.

L'écriture est l'acte d'une intimité dont il respecte les limites. Étroite est l'enceinte qui l'entoure, forte la volonté pour ne pas la dépasser. Il est libre d'en sortir mais plus il prend conscience de son intimité, plus cela devient inconcevable.

Il abandonne la littérature, non par parti pris mais parce que sa personne ne peut l'habiter. Sa place est ailleurs. Il reste en dehors d'elle. Il a rêvé d'aboutir à une âme d'écrivain, mais elle n'est pas en lui. Écrire, c'est entrer dans une règle d'austérité qui réclame sa tension. Il passe outre ses espérances littéraires et leur richesse représentative qui ne lui sont pas accessibles. Cette impossibilité le force à accéder à une nouvelle zone psychique.

Il ne commet pas cet acte fou d'écrire pour rencontrer l'apparence mais l'intériorité. S'il continue à écrire dans une ivresse incertaine, c'est qu'il a besoin de s'enivrer le plus possible pour oublier l'extérieur.

Le besoin vital dépasse la raison. Écrire est vivre. Continuer à donner une forme, sachant que son contenu n'est pas accessible, c'est entrer dans l'impossible. Dans l'écriture il adopte une ultime affirmation du soi. Il n'imprime plus que sa conscience. Il aboutit à cette pauvreté. Elle est son bien unique. Dans ce désert il continue à être. Heureux est-il d'avoir trouvé ce silence qui est lui-même.

Il parvient ainsi à écrire selon ce qu'il est. Il ne déborde pas de lui. N'acceptant plus l'ornement il apparaît dans sa simplicité. En se débarrassant des liens sécurisants qui l'entravent il se réduit à sa plus simple expression. Pourtant il continue à vivre. Ayant vaincu l'idée fausse qu'il a de lui, il est

plus proche de sa réalité. Il va où il doit aller et s'en trouve mieux.

Un attachement à la conscience précède l'écriture. L'écriture se plie aux exigences de la conscience. Si sa conscience est intériorité, l'écriture reste en dedans. S'il ne respecte pas sa conscience, les conditions pour s'habiter n'étant pas réunies, il ne se supporte pas. Dans la solitude il cohabite avec sa conscience. Sa liberté n'existe pas. Les désirs s'imposent à lui. La force de ce qu'il doit faire l'emporte sur le vouloir. Si l'écriture n'est pas en lui, il se résigne à ne pas la posséder, conformément à ce qu'il est.

Au delà de la pensée l'écriture perçoit. Elle transcrit outre ce qui est. La matérialisation de la vision s'en remet entièrement à elle. Sans l'écriture la vision ne se fait pas. C'est encore elle qui lui donne un corps. L'écriture conduit dans le royaume des ombres. Elle fait don de sa force pour y parvenir.

En enveloppant la volonté d'un bain de boue, celle-ci réveille en elle son contenu le plus pur qu'il ne lui reste plus qu'à transcrire. Le mal et le bien s'acceptent pour engendrer la forme.

La forme écrite ne peut contenir la règle. La connaissance de la règle ne réside pas dans son expression mais dans la répétition de la conviction qui confirme que la règle existe. Ce qui est écrit peut seul la contenir. L'écriture n'est pas une apparence mais une substance. Écrire est un rite pour entrer en relation avec le soi. Il n'a de sens qu'en accomplissant cette médiation. L'écriture ne représente pas ce qui est représentable. Elle intervient là où la forme est impuissante à représenter.

La parole est inséparable d'un contact entre les hommes, comme si les hommes craignaient de ne pas pouvoir communiquer sans elle. Elle cache un désir d'union qu'il serait préférable de réaliser plutôt que de le maintenir dans le langage où il n'a que faire.

La communication en paroles est une fuite de l'angoisse que les hommes ressentent quand ils se réunissent. Souvent ceux qui parlent ne concrétisent pas leur parole. Ils dissimulent derrière elle le silence qui est en eux. Ils faussent la valeur de la réunion. Mais quel que soit le sujet mis entre eux et les autres la fonction du rassemblement demeure. Le propre d'une réunion est de s'unir. Même si la communion ne se fait pas, elle est en puissance. Les hommes la tuent par crainte de son appartenance au surnaturel. Pour l'atteindre, une reconnaissance du silence de l'être est nécessaire.

Dans son silence l'être en détresse se dissimule derrière la parole. Même si la parole se concrétise par un acte, l'accomplissement de l'acte ne rompt pas le silence de l'être. Celui-ci est sacré. Il est en chacun comme une survivance salvatrice que protège l'en-soi. Admettre le silence est reconnaître l'en-soi. La communion s'établit dans cette reconnaissance.

La poursuite de l'écriture exige la transformation de l'être. Peu à peu il donne les parties de lui qui le gênent pour entrer dans la peau de l'écriture. En observant que l'écriture n'existe pas, il prévient sa réalité. Il la forge à l'aide d'un ensemble de mouvements propres à le rapprocher de la zone à transcrire. Plus il se rapproche de cette zone plus l'acte d'écrire est une seconde nature. Il finit par oublier le rien qui l'a poussé à écrire. Il franchit la pression que ce rien exerce sur lui et parvient dans ce qui le précède. Il sait que sa connaissance ne peut aller au-delà de ce qu'il écrit. Mais l'acte

d'écrire est une révélation qui ne dépend que de lui. Chaque phrase révélée est tirée du silence de l'en-soi. Ce silence qui précède le rien le révèle en passant par l'écriture.

Il n'est plus l'objet de l'écriture. Il n'est plus entre l'écriture et le soi. Écrire et être sont les formes identiques d'une même pensée dans le soi. En s'identifiant l'écriture et le soi transcrivent ce qui de l'être ne peut pas aboutir. L'objet de l'écriture ne lui est pas extérieur. Il est dans la répétition écrite. L'être n'est pas à l'intérieur de l'être. L'objet de l'écriture n'est pas de se faire entendre au sein du groupe ou dans le soi. Il n'est pas de l'atteindre. Il traduit la complexité à le capter. Continuer à écrire est vérifier que l'impossibilité de cet objet existe. Il vérifie en lui son existence grâce à cette possibilité de contrôle qui le protège de l'impossible.

Les mots sont neutres. L'écriture est aveugle. Inlassablement l'exercice en soi se perpétue. L'écriture ne porte en elle que l'écriture. L'écriture ne sort pas l'être de son être qu'entoure le néant, elle lui assure que le divertissement est une fuite de ce qui est. L'écriture le force dans ses derniers retranchements. Elle le conduit à percevoir le néant qu'il fuyait. Le contenu poétique de l'écriture est une illusion pour dissimuler le vide. Elle porte en elle son anéantissement. Elle conduit l'être de désillusion en désillusion.

L'écriture rend le rien évident devant l'être qui espère. L'écriture ne lui rendra pas la présence. Le recueillement dans son silence est l'ultime fin de l'écriture. En écrivant il apprend à se taire. Le silence de la vie est ce que lui révèle l'écriture. Par l'écriture il lui rend son silence.

Il ne confond pas l'exercice écrit avec la certitude. Il ne se prend pas au jeu de l'écriture. En écrivant il ronge un vertige face au vide. Tant qu'il n'est pas dans le néant, le vertige en lui renaît des cendres de l'écriture.

Il ne croit pas en l'écriture. Il n'a pour issue que de se contenir dans son être. Le lien entre la forme et le contenu est rompu. Le contenu devient sa propre forme. En alimentant le contenu l'être régénère la forme.

Il poursuit sa route sans craindre de n'avoir rien à dire. Il va sans musique, sans poésie, sans style. Il est nu, vulnérable. Rien ne le distingue de l'humain. L'écriture ne lui donne pas le surnaturel. Elle lui révèle l'appui qui est déjà en lui. Elle ne franchit pas l'impossible. Il reconnaît les limites qui l'entourent. Aussi n'est-il plus aveugle. L'écriture n'est pas un acte gratuit. Elle ne commence à être que parce que sa conscience l'arrache de son propre néant, du néant qui le contient et qu'il exprime.

Que la forme ne soit pas dans cette zone neutre est naturel. Elle se situe là où la représentation ne peut plus remplir une fonction de lacune. La forme serait seule à pouvoir combler le vide, mais elle ne peut être sans la négation de l'indicible. Perdre de vue le néant c'est nier ce qui est. Aussi doit-il reconnaître l'impasse dans laquelle il se trouve, et considérer l'écriture non pas dans ce qu'elle contient mais dans ce qu'elle ne peut pas écrire.

Il ne peut à la fois être et cultiver l'indicible. Du vide il veut tirer la substance écrite qui l'exprime. À ce stade, les mots deviennent rares. En disparaissant l'inutile ne trouve pas de substitut. L'art

est une représentation. Au-delà le vacant subsiste. L'art ne répond pas au sentiment prophétique de l'homme. Au contraire le sentiment métaphysique bien qu'illisible s'impose à l'homme par son inviolabilité. Où est l'homme il est.

Tirer une forme est soumettre au regard une apparente victoire sur le rien Mais dans la conscience de celui qui regarde et encore plus dans celle de celui qui crée la forme, le vide vertigineux subsiste. Il ne désire pas le fuir, puisqu'il est en lui. En retour il veut le pénétrer. Aussi ne s'inquiète-t-il pas de son silence. Il n'émet rien, et pourtant il écrit. Malgré cette absence de forme, l'écriture subsiste, persistant à affirmer le soi dans un acte de recherche répété et vain.

Il passe à côté d'une terre aride. Il prend corps avec sa calcination retenue par de la pierraille sonore et stérile. En conservant le minimum vital, il survit malgré l'absence de son souffle. La représentation ne lui parvient pas. Elle est un mirage qu'il poursuit jusqu'à rencontrer son image silencieuse. Toute tentative vers la forme devient une absence muette.

Pourquoi aller si loin ? Il pénètre là d'où l'on ne revient pas. La forme écrite en soi est morte. Sa matérialisation en tant qu'écriture est compromise. Il la conserve mais celle-ci ne contient rien qui le motive. La forme et lui ont conclu de rompre leur appartenance mutuelle.

Il ne représente plus. Toute représentation serait incomplète. La forme le trahit tandis que sa coexistence avec le vide est possible. Être soi-même est ne pas écrire.

L'écriture se déroule à côté de ce qui est essentiel dans son silence. Le passage offert est l'abnégation. Pourquoi avoir franchi une zone plus forte que le soi ? De la neutralité peut encore naître l'objet en lui-même affirmé. Son déplacement hors de lui le fait réapparaître. Il existe dans le dépouillement de sa présence. De la présence à l'absence, il se maintient par ce qu'il est et ce qu'il ne connaît pas. Incapable de se révéler et conscient d'être, il continue d'aller, incertain flottement d'un immobile parcours où la parole détruit la nécessité au fond de l'être.

Du vide anéantissant il tire l'écriture c'est-à-dire l'impossible. Il la matérialise sans pouvoir y accéder. C'est un miracle où il reste humain. L'humain est aux bornes de ce qui ne s'atteint pas. Il demeure là et non ailleurs.

Rien n'entrave le déroulement écrit. Ce qui est s'y inscrit sans lui imposer sa marque. Quand l'esprit a cédé son vide, l'écrit lui survit encore un peu, portant en lui l'absence d'imperceptible qu'il a retenue contre un épanchement qui allait l'engloutir. Rien d'autre n'est passé dans les lignes qu'une non présence. De ses liens resserrés la trame écrite se constitue existante. L'impulsion reçue s'éteint naturellement dans la continuité de sa musique transmise mot à mot. L'égrènement demeure quand son objet a disparu. Ainsi s'effectue la pénétration dans une fluidité écrite.

Un espoir d'immortalité échoue au contact des mots. L'essentiel glisse des mains. L'incarnation d'une connaissance ne se fait pas. L'écriture, toujours la même, réapparaît hors du mirage qui la dérobe, dénuée des ornements qui cachent une inanité. Le tarissement devient la source d'une inspiration outrepasée, où un enchaînement de ramifications sans racines prend corps.

Il retombe dans son silence, recommence à tirer du rien l'écriture. L'écriture ne le sauve pas car

elle est issue de l'être qui projette sur elle son égarement. Indéfiniment à travers elle se poursuit la conquête du rien.

Le silence de l'être est plus fort que l'être. Il est de glace. Il est. Sa présence le rappelle à l'ordre. Si l'être ne comprend pas que le silence est en lui, s'il le nie, alors l'être se détruit. Il rompt avec le silence. Il rejette ce qui est. Il pense que le silence le perd. Il le confond avec le néant. Sil se tait, il tombera dans le vide.

Dans un espace aussi vaste où sera-t-il ? L'abîme l'engloutira encore vivant. Il disparaîtra. Or le silence ne le noie pas. Il ne veut que le mettre à l'épreuve pour qu'il ne s'égare pas. L'être vaincu reprend la voie de l'être. Le silence le rapproche de son être réel.

Il s'en faut de peu qu'il ne reste dans le rien. Pourtant dans le silence il arrive que l'être se mette à parler. Son silence n'est pas le vide. Il est un arrêt. L'être en reconnaît la nécessité. Le silence le maintient dans la partie vraie de son être. Il est une attente dans laquelle se situe l'être.

L'être ne s'en trouble pas. Le silence n'est pas la mutité. Il ne se tait pas à cause du néant qui l'envahit mais pour atteindre son être intérieur réel. Il reste en dedans de son intériorité. Il parle au nom du soi. La parole bien qu'exprimée, reste dans le soi qui la contient.

Il a beau parler, dans la réalité, l'être vrai ne parle pas. Il emprunte la parole mais il sait qu'elle ne dit rien. Le propre de l'être est la conscience de cette impossibilité. La parole vraie n'existe pas. Il n'en existe que le simulacre. L'objet du silence n'est pas de se taire. Il est que la parole ne contient pas ce que son enveloppe ne peut pas contenir. La forme ne rend pas le contenu. Dans la forme est le silence.

Le doute est le plus difficile. Il surpasse en force tout le reste, annihilant l'instinct de vie, détruisant la foi en soi. Il aimerait parfois ne plus savoir qu'il écrit. Il lui est pénible de rester sincère. Écrire pour se voir tel qu'il est: quoi de plus décevant ? Le désenchantement fait place à l'illusion. La confiance attendue se transforme en un doute, il continue à écrire pour se prouver que l'écriture ne dépend pas de lui.

Elle est hors de ce qu'il ressent. Elle avance comme une fatalité indépendante des circonstances. S'il ose vaincre son inertie, elle s'exécutera indépendamment de son humeur. Le doute le paralyse, remet en question le sens de sa vie. Avant tout il écrit, acte précaire mais authentique. Ne pouvant pas ne pas écrire il vainc le doute, considère naturel l'acte d'écrire. L'écriture ne donne pas un sens à sa vie. La vie ne dépend pas d'elle.

Écrire n'est pas une planche de salut. Le doute à son égard ne noircit pas le pressentiment métaphysique d'un destin. Quelle que soit son opinion sur ce qu'il écrit, il écrit. Il ne se met pas en cause pour sortir du doute. Le doute fait partie de son choix. S'il ne l'intègre pas à l'écriture, il restera une pierre d'achoppement contre laquelle il se heurtera malencontreusement.

En l'acceptant il se libère de son frein. Il vit avec lui, estime qu'il peut, à condition de ne pas l'exclure, être utile. Il fait chavirer le naturel. Il est présent pour montrer la faille de la construction la plus parfaite. Irréductible, il veille à tenir le jugement en éveil. Il s'appuie sur la sensibilité, et

constitue un bel outil pour atteindre ce qui n'est pas naturel.

Avec le doute il perçoit l'impondérable et envisage la particularité de ce dans quoi il s'engage. Pour mille voies ouvertes, il en choisit une, et il la choisit dans le doute le plus complet.

Quand il perçoit les limites de sa représentation terrestre, voilà que sa personne résonne. En prenant le parti de ne plus exister, sa forme lui apparaît avec force. Il est dans la voie la plus difficile. S'il ne domine pas l'obstacle il ne débouchera pas sur quoi que ce soit. Il supporte le doute. Il est un moyen de l'éprouver. Si lui résiste il s'embarquera, sinon il restera sur le quai. Le moment arrive où ce qu'il a préparé va surgir. Il n'a pas agi au hasard. Plus il doute de l'écriture, plus il se rapproche de la réalité.

Dans l'impossible, chaque mot est un repère. L'écriture pose ses propres jalons, à l'intérieur d'elle-même, fabrique un avancement. De sa nature finie surgit un incessant déplacement. Tout devient possible pour échapper au vide. D'une conscience normalement vouée à la vacance sort la forme inquiétante et suspecte qui ne devrait pas être.

Il devient l'objet de l'écriture. Il n'a de présence que dans l'art d'écrire. Il ne peut plus rien offrir au groupe que l'écriture. Chaque mot est un recommencement. La difficulté à être ne se résout pas une fois pour toutes.

Elle est vaincue pour un mot, au suivant tout est à refaire. Rien est acquis. L'écriture apparaît comme malgré elle sans se connaître. Elle cède un mot à l'entêtement mais ne l'explique pas. Sa limite se situe dans ce quelle ne définit pas. Elle est principalement là où elle ne peut plus être. Ce qu'elle ne révèle pas est ce qui la rapproche le plus de ce qu'elle est. Dans cette contradiction sa vraie forme existe qu'elle contemple. Mais une identification avec elle ne s'établit pas sans une gêne qui prend naissance dans la conscience d'une liberté plus forte que la forme écrite finie. La continuité s'établit bien au-delà de l'écriture, dans une zone qui échappe à une investigation. L'écriture est issue d'un ailleurs perdu dans la nuit des temps. Elle est apte à dire que quelque chose s'est passée mais ne peut dire quoi.

Quand toutes les illusions sont mortes, la certitude d'être triomphe. À la vie qui l'enserme il arrache une pensée. Dans l'écriture il la transpose. Plus la vie le possède, plus sa détermination à être se renforce. La difficulté le stimule jusqu'à l'exaspération. Quand il n'est plus il est encore dans l'écriture. Quand celle-ci se refuse il la prend par force et lui impose sa marque.

Il poursuit en dedans un inviolable cheminement mental. Dans l'écriture vivante en lui il puise sa raison d'être. En elle il demeure inchangé. Les éphémères de la vie passent. Sa spiritualité n'est pas en dehors mais en dedans. Sa résistance à la vie n'est que l'affirmation du soi.

Il reconnaît en chaque être une personne en lui non développée. Lui-même se présente aux autres à travers sa personne. L'écriture est en lui indépendamment du monde, mais l'acceptation des autres éprouve la permanence de sa personne en tant que gardienne d'une foi en sa qualité d'être.

Chaque être lui est si semblable qu'il est tenté de se donner entièrement à chacun. Sans l'écriture le lien avec la conscience de soi se romprait.

Écrire et vivre sont identiques. Ils renferment la même volonté d'exister. L'écriture et la vie supportent la recherche de l'être mais ne l'expriment pas. Représenter la vie dans l'écriture voile l'existence de l'être. Écrire et vivre ne sont pas exister mais assumer un instinct de vie. Vivre et écrire sont un moyen d'aller vers la connaissance à laquelle échappe l'être en soi.

À peine réalise-t-il sa transformation dont la venue a lieu furtivement. Les signes avant-coureurs se produisent mais il ne devine pas, quand ils se font sentir, qu'ils indiquent un changement dont la brutalité est aussi forte que son annonce est sourde. A-t-il même le temps de se retourner ? Sans pouvoir anticiper la mutation il se sent autre irrémédiablement. En dehors de lui, des détails isolément sans importance disparaissent subrepticement, ou se corrigent d'une manière dissimulée jusqu'à modifier sa personne tout entière. Aucun pressentiment ne l'alerte quand il peut encore retenir la modification. Il fait volte face. Le voici autre.

En partant à l'aventure il imagine que son champ d'action va s'élargir. Il peuple l'inconnu d'illusions propres à enrichir sa vie intérieure. Il n'abandonne pas ce qui prendra forme plus tard. Le pire n'existe pas. Parfois il lui apparaît qu'il ne parviendra pas à concrétiser ce qui est en lui.

La forme qu'il faudrait lui donner lui échappe. Il a le sentiment d'avoir parcouru du chemin mais la distance qui le sépare de sa réalité reste toujours à franchir. Peut-être est-il engagé très avant, très peu de chose suffirait pour qu'il parvienne mais il ne le sait pas.

Le monde extérieur lui apparaît. Il se cramponne tant il l'attire. Il n'est plus seul. Tout ce qu'il touche est empreint d'une unité dans laquelle il se retrouve. Désormais il ne s'appartient plus tout à fait.

Le chemin n'est pas fermé. Aussi loin qu'il peut le voir il lui semble que la voie est ouverte. Les promenades n'en finissent pas. Elles s'étendent jusque dans les contours psychiques où son cerveau pénétré de sa senteur peut palper et reconnaître les linéaments d'alentour. Il ne conçoit pas encore ce qu'il voit, dénué d'une texture assez ferme pour resserrer dans ses tissus la consistance raisonnée des choses. Mais il pressent une force au-delà de leur apparence tangible.

Quant il devient apte à appréhender ce qu'il vit, les expériences antérieures se disloquent en sa mémoire incertaine et des bribes d'événements prennent valeur de symboles des étapes de son périple.

Les voies qu'il a lointainement empruntées se poursuivent dans le champ infini de sa pensée. Elles sortent de balbutiements spontanés pour se prolonger dans le merveilleux du paysage psychique élaboré.

La source à laquelle il s'abreuve est sans fin. Il va à travers l'existence poussé vers des lieux non révélés qu'il finit par reconnaître. Il cherche un contenu unique propre à son individualité.

Il avance sans regarder derrière lui. Tout n'est que passage dans le parcours interne. Pourquoi buter contre la mort ?

Parce qu'il s'engage à maintenir son cheminement jusque dans les limites de ses possibilités, il pénètre dans un territoire qui n'est plus tout à fait du domaine ordinaire. Il appartient à une zone vague qu'il n'identifie pas à la réalité. Il accepte d'y pénétrer comme étant la seule propre à le contenir. Il ne la choisit pas. Le choix ne dépend pas de son désir mais de ce qu'il est.

La sincérité le conduit à prendre cette voie. Peu de choses sont à dire, mais l'exercice pour arriver là se pratique souvent. Il donne chaque fois une nouvelle forme à cette constatation.

Ce qui est ne répond pas exactement à ce qu'il en attend. Il sait que ce qui est peut ne plus être. L'obstacle devient passage. Toute opposition est une invitation à le franchir. Le spectacle offert n'est pas simple. Il ouvre des perspectives imprévisibles. Rien jamais n'est fini. La résistance se révèle comme étant une arche et non une porte murée. Il est difficile de reconnaître la voie qu'il suit.

La pression des choses extérieures trouble la vision qu'il a de son intériorité.

Son but est de suivre sa voie le plus fidèlement possible même si elle s'écarte de la norme. Il ne désire pas sombrer dans le cycle perpétuel de l'action humaine, même au nom d'une belle idée. L'action totale est le piège où il ne désire pas tomber. La méditation lui indique que l'intériorisation est essentielle. Le recueillement lui paraît la seule façon d'agir de manière efficace car l'action n'engendre jamais que son acte propre. Si elle réforme, elle ne transforme pas. Au contraire la méditation révèle ce qui est.

Il inclut ses actes dans la singularité de son histoire. Son destin unique cessera avec la mort. Ce qu'il n'accomplit pas vivant sera définitivement absent. À force de désirer être soi, il finit par agir pour le devenir. L'action l'entraîne au delà de son désir initial.

Il concrétise des possibles dont le retentissement est plus profond qu'il ne l'imagine. Il accède à la culture par nécessité non pour pénétrer dans la peau d'un autre. Dans sa condition de vie la culture est sa seule issue. Dans la monotonie de son existence matérielle les penseurs lui rendent de l'espoir. Il finit par construire sa propre pensée et par aller seul avec ce qu'il bâtit à tâtons. Il emprunte sa route par la seule volonté qu'il a maintenue pour y parvenir. Là est un mystère de la création.

Le voyage s'effectue avec ce que l'être entrevoit de son devenir qui ne sera peut-être jamais. Les possibles permettent à une détermination de s'ancrer. L'écriture la matérialise. Plus la lutte est vaine plus l'écriture avance dans son recommencement, éternel mouvement vers la vie qui lui échappe. De ce recommencement émane une conviction dont la certitude est absente. Il se contente d'écrire, pris dans le désordre de son déplacement. Le changement a lieu par nuances imperceptibles. La transformation est comme accidentelle, chaque limite tendue au-delà de sa limite antérieure. Son mouvement donne à la forme finie sa multiplicité. D'une forme à une autre la transformation ne disparaît pas.

L'existence continue sous diverses enveloppes. L'inconnu s'accepte en tant que tel, insondable mais unique source de perception possible. L'investigation de l'être s'établit dans ce qu'il ne peut faire

connaître.

Il se situe dans ce qui est présentement autour de lui. Il se confond avec le point extrême qu'il ne peut dépasser. Il se tient à cet ultime accès. Là il ne néglige pas la fin de son être. Il ne suppose plus son importance. Son importance est dérisoire. Elle ne remplace pas le récepteur sensible de l'être. Son existence s'établit en plusieurs lieux à la fois. Au détriment de l'important s'établissent les choix vitaux de l'être. L'essentiel et le dérisoire ne dépendent plus de son choix. Pourvu qu'il vive que lui importe la dérision. Il ne parvient pas plus avant qu'il n'est.

La réalisation de sa fuite n'est possible que dans l'idée. L'abstraction de l'être n'est pas visible. Elle est en l'espoir de chacun mais y est en puissance. La fuite ne le fait pas échapper à ce qui est. L'être fuyant n'évite pas sa condition, il en vit le désir. Connaîtrait-il ce qu'il fuit ?

Que peut-il en savoir ? Dans cet état de fuite il meurt à la sauvette. Si la fuite était possible peu d'êtres existeraient. La fuite est une projection de l'idée de la mort. L'être la rejette à plus tard. En la projetant dans le temps il stimule un processus de fuite mais son immobilité augmente. Elle s'accroît et le décalage entre l'être et lui-même se creuse.

L'être ne désire pas voir en face l'objet insaisissable lui échappant. Il prend ses distances. Il a accompli les gestes nécessaires pour se libérer quand une hésitation le retient en lui.

Le doute le sensibilise à une présence qui l'inonde d'un trouble. Il était libre avant que l'irrésolution ne s'empare de son être. Le voilà réduit à un tremblement immatériel. Il fait machine arrière or quelque chose se départit de lui qui l'empêche d'évaluer quel recul il prend. Il ne sait s'il avance ou s'il se dérobe. Rien ne lui permet de l'apprendre. Il bouge cependant que tout alentour est semblable.

Avancer c'est accepter l'immobilité de l'être en soi. La lucidité implique la connaissance de l'absence de chemin. L'effort n'est pas un accès vers autre chose. Plus il progresse plus sa vie perd de sa matérialité. Elle devient une vapeur glissant sous les pieds de l'être. Comme il avance il ne repose sur rien que sur l'idée d'un cheminement possible.

Aucun jalon ne lui indique où il est. Il ignore dans quelles limites il se situe. Le propre de sa recherche est de se maintenir dans une absence de limites. Rien ne cerne l'être que son désir d'être entouré. S'il franchit ses limites plus rien ne le guide. La limite qu'il s'impose est artificielle. Il plonge dans l'immensité où nul contour ni le protège ni ne le désigne en une forme accessible.

Son enveloppe perméable communique avec le milieu ambiant. La conscience d'être n'est pas enfermée dans une forme définitive. Le désir de protection ne donne naissance qu'à un symbole d'inaccessibilité derrière lequel l'être vulnérable se sent à l'abri alors qu'il est entièrement à découvert. Il est comme égaré au delà de ses limites où plus rien ne lui est familier.

Hors de son univers la vie continue. Elle ne s'arrête pas à sa personne. Ce n'est pas en lui seulement qu'il existe. Son enveloppe protectrice en le maintenant sous sa dépendance lui dérobe une autre réalité. Il force le barrage. Désirant communiquer avec le monde sans intermédiaire sa crainte de la vie ne s'arrête plus à une hésitation.

Il redoute de ne plus avancer. Le sublime est banal. Le poids de la vie est dans une enveloppe sans fond. Le cours des choses est en dehors de la voie empruntée. L'indécision poursuit l'être. Ce dans quoi il s'engage le comprime. Il ne supporte pas la pesanteur à venir mais il est incapable de modifier le sens de son parcours.

Le voile tendu sur les limites est levé. Il cherche à l'extérieur de quoi échapper au rien qui l'habite. L'être à travers l'être se méconnaît. En constatant qu'il n'avance pas, il se révolte contre la permanence cyclique qui le cerne. L'être est immobile.

Il ne trouve pas à l'extérieur ce qu'il n'a pas découvert en lui-même. Il ne prend pas une forme nouvelle pour se fuir mais affrontant une forme neuve il reprend sa force de vie. Il ne subit pas. Il lutte.

L'être est dans sa volonté d'existence. Il est en s'utilisant lui-même. La pensée escorte le geste. Le mouvement tempère le rêve. Quand la pensée le lâche le geste qui la relaie laisse l'être utile dans le temps. L'être en mouvement tire sa pensée de l'angoisse. Il échappe à un abandon de son être.

Les détours empruntés sont des malentendus venus du doute sur soi, ou des accidents survenus par une fausse interprétation de ses désirs profonds, où la négligence d'un désir vrai au profit d'un autre dont la réalisation ne compense pas le désir enfoui. Il rejoint une direction précise que sa conscience lui indique nettement de prendre. S'il domine les obstacles pour parvenir là où il doit aller, il ne perdra rien de ce qu'il possède déjà et gagnera ce vers quoi il incline.

L'être atteint la zone où il peut rester seul avec son silence. Les différentes couches de son mental le protègent et l'accompagnent. Il n'est pas à l'abandon. Son psychisme le garde. Cette matière remplit le vide de sa solitude. Elle le situe à sa place existentielle. Aussi plus l'être prend conscience du soi plus il lui semble qu'il est pré-déterminé. Plus l'être descend en lui plus il se considère tel quel, projetant devant lui sa propre image idéale.

Pour avancer il ne reste à l'être que d'avoir confiance. Il va. Le temps fait le reste. Les actes constituent la trame d'une existence qui lui renvoie à la lettre la conséquence de ce qu'il a accompli. Elle n'apparaît pas immédiatement, mais plus tard quand il est rendu à lui-même, dans sa solitude.

Un déroulement vain le conduit où il est déjà. Les actes ne l'ont pas fait progresser dans la connaissance du soi qui l'habite. Il demeure seul et semblable à lui-même. La progression possible est de plus en plus improbable. Les risques pris n'ont pas apporté un changement.

L'évidence de sa non présence se projette devant lui comme un manque. Il est pris dans un processus évolutif dont le mécanisme lui échappe. Le déroulement de cycles automatiques l'engage plus avant. La nature l'entraîne. Il ne retient plus contre l'infaillibilité du temps que la pensée qui l'habite.

Il fait ce qu'il doit faire en silence. Il agit. Les actes accomplis imposent des situations nouvelles mais quand l'être va changer le doute s'empare de lui. Il voit se dérouler derrière lui les événements qui l'ont précédé. Aucun ne le confirme dans ce qu'il est. Il avance plus avant pour toucher le deve-

nir de son être. Il aimerait se reposer. Il repart, abandonne la stabilité pour une nouveauté aléatoire mais nécessaire. Son esprit se trouble : changer est anormal. Le sens de la vie le forge avec l'image utopique qu'il a du soi. Il se projette conformément au devenir idéal qu'il prédit en lui.

Il agit comme s'il allait perpétuer un modèle le plus proche de ce vers quoi son être le destine. Il a pour désir de tendre vers ce mouvement transcendant de la vie dans la force vaine mais supérieure de son espoir entre la chute et l'ascension. Il n'accepte pas sa condition. Sa responsabilité est dans un changement dont l'idée sublime sa condition.

Il ne souhaite voir dans l'avenir que la portée de ce qui est présent. Ce qui était loin est près. Le futur est actuel. Le temps abandonne sa succession pour une simultanéité. La vie est un. L'être évolue dans une absence de chronologie. Ses changements de comportement ne sont que des réponses à des mutations intérieures. Il ne peut se transformer sans mourir. Les forces qui dérangent sa conscience sont celles-là mêmes qui le maintiennent en vie. L'être lucide rêve qu'il se réalise. Devant les obstacles permanents qui lui font face, au-delà reste la vie. L'espoir de vivre comble le manque. Il établit sa pensée au-delà de la réalité oppressante. Son goût pour la vie protège en lui ses forces morales. Il ne peut supprimer ce qui le fait vivre. L'avancement nécessite un sacrifice.

L'être combat ce qui dévie sa force. Il plonge dans l'utopie. Il vit sur son intuition de la liberté. Il rejette ce qui obscurcit son bien-être. Par la force du mouvement il modifie ce qui l'enserme. L'idée d'une situation autre le stimule. Ainsi vit-il sur le devenir. Il passe outre sa réalité. Il rebâtit ce qui n'est pas orienté dans le sens de son bien-être.

Il ne supporte pas la résignation. Mieux vaut aller au devant. L'action tue l'attente. Le mouvement trompe l'anxiété, la faiblesse, l'inutilité, la fermeture : il sauve l'être. Fuir l'univers fini de son être est son but. Outrepasser le terme inévitable des limites de la vie constitue sa raison de vivre. Il achève en lui sa propre mort, nie son existence jusque dans les limites extrêmes du possible. Il sublime ses pulsions de vie dans un élan vital nécessaire.

Il n'accepte de son état que ce qui lui permet de le contredire. L'agrandissement de son champ d'investigation est un devoir propre à sa condition humaine. Sa force de vie s'impose. Elle lui indique la voie de l'espérance. Au-delà est le soulagement. Les barrières ne suppriment pas la liberté. Une situation fortuite engendre le bonheur sans que l'être y soit pour quelque chose.

Plus les obstacles étouffent l'être plus il se détermine à les franchir. Sa détermination base l'espoir sur l'impossible. Il va contre la stagnation. Avançant il risque ce qu'il acquière dans l'immobilité. Il suppose les dangers de sa capacité de mouvement. L'étranglement qui précède sa délivrance le dérouté.

Plus il avance plus le passage se complique jusqu'à paraître infranchissable. Il ne sait où le conduit ce déplacement. La terre ferme ne le porte plus. Il glisse, tente d'amortir les chocs qu'il ne peut éviter. La force du destin l'entraîne. Il va vers sa destruction dans la grandeur de son individualité. Il s'émeut du soi qu'il recèle. Il délaisse le quotidien pour un engouement spirituel. Cette conviction

intérieure d'un avancement catalyse une force motrice qui le rend à la vie. À une inertie latente il oppose une détermination brute rompant avec un appesantissement hypnotique.

Il lutte instant après instant pour perpétuer sa présence. Il repousse les forces contraires à l'affirmation du soi. Il n'éprouve plus la joie d'être vivant mais la joie de vivre. Il exerce son droit à l'existence. Il est responsable de cette part de vie totale qui lui revient. Nul ne peut la lui donner s'il ne la prend pas. La vie est dans sa maîtrise sur les éléments aptes à lui assurer son développement. Il saisit les parties utiles à son évolution malgré sa propre défense, conscient de ce frein à une modification, son désir d'avancer est comme refoulé par ce qui le rebute. Même si l'obstacle est par nature plus fort, il agit comme s'il pouvait le franchir. Il s'engage dans cette voie inconnue. Le neuf est propice. L'inextricable n'est pas l'infranchissable. Il pénètre franchement et enjambe les entraves.

Ce qui est hostile devient un moyen d'avancer. Il préfère évoluer dans la dureté que buter contre elle. Il avance en dépit de ce qui l'en empêche. Il n'envisage plus de se retirer en lui pour arranger les choses. La résignation ne lui convient plus. Des résistances en apparence insurmontables sont surmontés. Rien ne l'arrêterait plus que sa propre défaillance. Il suit en dedans un appel.

Il accepte l'agression comme une partie de son combat. Il l'intègre, passe par elle pour parvenir là où il doit aller. La raison d'être est plus forte que l'obstacle. La corrosion où il évolue est la rançon de son désir d'être. Il passe par la réalité. Il ne lui échappe pas. Les appuis se dérobent, il compte sans eux. Il brave le danger. Quand l'être va contre ce qui est il est seul. La force de l'habitude pousse à fuir celui qui rompt avec elle. Il est un perturbateur en puissance. La nouveauté qu'il représente est un danger à combattre. Il est rejeté mais il exprime aussi une attraction pour ce qui inquiète. Son changement contient une attirance vers ce que l'on ne connaît pas encore. L'être ne bouge pas sans toucher ce qui l'entoure. Il néglige le tourment dû au désordre qu'il traverse en s'appuyant sur sa conviction d'une nécessité de changement.

Nul ne se vaint sans persévérer. Il accepte ce qui est. Dans la peur de l'inconnu l'être apprend à espérer. L'espérance et la confiance sont les outils nécessaires. Il choisit sans peur d'une aversion. Il refuse. Le refus est une partie du choix de l'être. Il le manie sans crainte. Par le refus il se dégage de ses entraves. Hors de ses liens il avance et tout alentour reste intact.

En ne dépendant plus il ressent que nul ne dépend de lui. Il réalise selon ses forces. Il prend sa mesure juste, envisage ce qu'il peut et ne peut pas faire. Il lui semble que la forme naisse d'une volonté de vie qui laisse trace de sa persévérance. Car l'être qui donne la forme ne sait pas. Il est le moteur de son inscription secrète. Il accomplit son travail sans le comprendre. Il ne détient rien qu'il puisse transmettre que la persistance d'une absence ressentie.

Une chose unique lui reste: cette conscience invisible et impénétrable qu'il a de cette absence et par laquelle il continue à survivre. Peut-être face à ses rêves est-il incapable de les réaliser, pour eux il est mort, mais autre chose subsiste en dehors de sa volonté qui émane de lui et l'escorte comme un souffle. Malgré l'absence, la certitude de la force est dans sa pensée. En dehors de soi tout est

intact. Sombrier dans le néant n'est qu'un passage qui n'apporte pas de solution à l'angoisse humaine. L'homme vit dans un gouffre sans fond mais il a le pouvoir de le combler avec la matière de son esprit. Quand le sens de sa vie lui échappe il s'accroche au rien qui le maintient à flot. Ce qu'il veut réussir devient un échec qu'il remet en œuvre. S'il est homme, il ne craint pas de se départir de son existence temporelle. Il n'en reste pas moins vivant et humain. N'être rien n'est pas ne pas être. Concentrer son existence spirituelle sur le fait de vivre en soi est une méthode pour faire le vide et renaître en ce vide.

Dans un monde où tout ce qui n'est pas matérialisation passe inaperçu le méditatif renforce sa conscience du soi. Jamais à l'abri d'un désir, il n'est éloigné du monde qu'apparemment. Il perçoit et réagit au moindre mouvement extérieur.

Dans n'importe quelle scène de la vie, il eût pu être à la place de n'importe quel homme. La plus petite scène contient l'humanité. Le nombre d'expériences vécues est secondaire car dans chacune est l'universel qu'il importe de découvrir comme une clé de la pensée. En le saisissant tout devient possible. La transformation d'une pensée n'est pas un changement mais une forme nouvelle.

Il embrasse le monde sans être actif en ce monde. Chaque acteur qu'il contemple dans son action temporelle est pour lui une réalisation de son désir. À présent il absorbe le monde en être passif mais d'une passivité vivante à travers laquelle passe la matière de sa vie antérieure avec les expériences qu'il a vécues.

Là, il attend qu'une issue s'ouvre. Il la désire et l'attend mais il ne la convoite pas. Elle se fera de même que le fruit quitte l'arbre quand il est mûr. Si le néant est en lui, il l'accepte comme une richesse dont la valeur serait si haute qu'elle ne s'estimerait pas. Car sa valeur lui est propre. Au lieu de le fuir il va à sa rencontre avec confiance et fait du rien qui l'habite une force de vie.

Ce rien n'est pas une quantité négligeable. Sa découverte le complète comme s'il avait retrouvé une partie de lui-même oubliée. Avec lui il se sent sans contingence. Parvenir à toucher cet ultime point qui est le rien est une libération génératrice de repos. Il ne néglige plus la réalité. Elle est nécessaire pour que ce rien entre en fonction et trouve sa raison d'être.

Il accède à lui par un détour laissant de côté le monde. Comment peut-il y parvenir ainsi ? Il ne le sait pas. Cela lui est utile pour saisir que ce rien n'a de sens que face à la vie temporelle. Il est là où le corps s'arrête et ne peut plus rien pour l'homme existant. Il pensait que la réalité l'empêchait d'atteindre la vie spirituelle. Désormais il sait que cette dernière demeure en lui.

En s'écartant de l'ombre son existence se déroberait. Il serait livré à une enveloppe fantomatique qu'il ne pourrait plus habiter. Il épouserait ses contours, mais il se serait tant égaré qu'il ne leur correspondrait plus. Dans ce trou noir il puise la matière écrite avec un acharnement tenant du pacte. Cela ne se terminera-t-il pas ? Noir est l'horizon. Osera-t-il aller plus avant ? Il ne désire pas que des objets comblent l'inconnu.

Pour vivre il n'a comme soutien que le vide immense qui l'habite. Plus l'inconnu s'intensifie, plus il résiste à son ignorance. Parfois tout cela ne mène nulle part. Par l'action il ressent moins combien

le cheminement est établi en dehors de lui. Dans cette situation il tente quelque chose, désirant ne pas se tenir pour mort avant sa mort. L'ignorance où il entre n'est pas vide de sens. Elle offre sa vacuité pour qu'il la remplisse. Aveuglé en lui, il s'appuie sur son individualité dont l'intimité la plus profonde exige beaucoup pour se montrer. Il est prêt à se perdre dans cette exigibilité de son être invisible, dont l'imperceptibilité se confirme à mesure qu'il descend en lui avec abnégation.

Une neutralité est acquise pour affirmer une inaltérabilité. Un monde en miniature est en dedans, où une partie de soi reste non révélée. Le principal de son existence se déroule dans cette arrière chambre. Pour y descendre la neutralité s'impose. Dans cet état il entend ce qui lui vient de l'intérieur et il se sent être.

Quand il n'y a plus rien, il reste encore quelque chose si le rétablissement de soi en soi s'effectue. Cette zone ne se confond ni avec le songe ni avec l'inconscience. Elle est l'accumulation d'une force en correspondance avec la tension qu'elle exige.

Il passe du côté de la face aride. Il est nu. En conservant le minimum vital il survit malgré l'absence de son souffle. La représentation ne lui parvient pas. Elle est un mirage qu'il poursuit jusqu'à rencontrer son image silencieuse. Toute tentative vers la forme devient une absence muette. En chaque être est une intimité inviolable. Dans le silence est le vide, un vide où il est seul. Derrière les portes closes ceux qui ont été laissés sont toujours là. Le voyage intérieur est immobile. Ce qui est demeure. La distance accomplie ne se mesure pas. Entre le monde et soi se tient l'intensité du silence. Quel parcours a été effectué ? Il se retrouve identique. La préhension de la solitude est devenue consciente. En rompant le silence la salle d'attente vide qui est en soi subsiste. Cette vérité apprise ne s'efface pas. Il est seul.

La réalisation de ce non être est impossible. La voie intérieurement tracée s'efface pour laisser passage à un écart indéterminé. Perdue, la volonté d'être tombe en l'indéfini d'une impuissance à se connaître. La pénétration dans l'informulable rend tangible le mur aveugle qui renvoie à son origine la progression vers une connaissance inexistante. La fenêtre close est l'objet dont la mutité l'initie à lui même.

La réalité non représentative de certitude ne compense pas l'absence. Si la solitude d'un seul apparaît parmi les autres, un cri d'alarme est jeté. Si un tel s'absente, son absence devient la réalité de ce qui leur manque.

L'être n'a tant cherché que pour se trouver dans son absence. Il est sur le point de révéler quelque chose mais l'inconnaissable reste attaché à sa révélation. Il se poursuit. Il ne s'oublie pas dans le groupe pour échapper à sa condition d'être absent.

L'habitude du rien est une nécessité pour vivre. Elle suit les mouvements d'une pensée incertaine. La conviction se retire La spontanéité abandonne sa légèreté. La foi persiste dans une enveloppe vide. Quand tout aboutissement se désagrège, l'entendement craint sa lucidité. La volonté de survivre au rien figure auprès d'une conscience désarmée.

La poursuite s'effectue dans l'obstination. Ce qui était spontané prend une tournure rassise. L'esprit

considère avec froideur ce pour quoi il bouillonnait. En osant persister, les portes, même ouvertes sur rien, fournissent un espoir. Une intensité interne résiste à un état constant de doute. Rien ne se fera sans passer par lui et au-delà de lui. La résistance s'exerce jusqu'à retrouver l'enthousiasme primitif qui provoque l'engagement dans une impasse.

La réalité aide à supporter le vide sans le combler. Le vide attire et ne se donne pas. L'être ne s'habitue pas à l'affronter. Tout concourt à chasser le vide, mais il fuit devant qui le poursuit. Plus la lutte contre augmente plus il croît en force. L'abandonner est perdre le sens de la vie. Comme si la survie était liée à un néant de la conscience. Comme si la lutte vaine était nécessaire à l'utilisation de la force en soi dont l'objet réel a été perdu, une telle force sans but au fond de l'être, poursuit le vide fuyant pour s'épuiser.

L'absolu spirituel est nul. La spiritualité ne franchit pas la zone d'inconnu où est l'absolu. Le rien ne se détache pas du monde. La sagesse serait de rentrer en soi avec la conscience que la réponse n'étant pas la quête devrait cesser. Quand l'être réalise que ce qu'il cherche est introuvable, la vie, qu'il a d'abord repoussée comme un obstacle à sa recherche, réapparaît pour résister au vide de la création.

Le contact avec la vie ne dévalorise pas l'être dès qu'il comprend que l'homme ne s'élève pas au-dessus du monde. Toutes les formules pour arriver jusqu'à la mort le mieux possible sont acceptables. Mais si la création aboutit à une indifférence devant l'humain elle engendre une rupture avec le monde proche de la mort. Quand l'atteinte de l'absolu se révèle impossible, que reste-t-il à l'être, sinon la vie, pour le consoler d'un vide insurmontable où la raison se perd ? Il ne désire pas, au nom d'une certitude utopique, creuser plus profondément le gouffre entre lui et la création. En reconnaissant que rien de saisissable est au delà de la vie, il redevient homme.

Or ce vide est régulateur de la condition humaine. Le reconnaître est voir la réalité, une réalité que la matérialité ne tue pas. Dans le recueillement il retient son propre vide, il se remplit entièrement de lui. Le sens de la vie n'est plus. Il ne reste que la descente en soi. Le soi lui-même est détruit. Seul demeure l'exercice du recueillement dans son inutilité.

Le soi n'est pas palpable. L'être s'achemine vers le rien qui l'habite. À travers l'être pas un souffle ne passe. Il est définitivement opaque. Autour de lui est le néant.

Dans l'incertitude ne subsiste que le rien qui le rattache à la vie. L'être sait. Il a le savoir du néant qui l'habite. Dans le néant il continue à vivre tant que la vie circule en lui. Il devrait le chasser mais partout où est l'être il est. Même en pénétrant au plus profond du soi, le néant y suit l'être. Aucun refuge ne s'offre à l'être. Le repos de l'être n'existe pas. Pour obtenir le repos dans le soi il devrait s'y trouver sans y être.

Il ne se consacre pas au néant qui est en lui. Par la conscience de soi il résiste au vide. Il creuse mais le creux n'est pas toujours derrière le vide. Son effacement n'est pas une fin dernière mais une rupture dans le temps. L'être contenu dans le soi y discerne un silence. Un silence qui ne se raccroche à rien. Le vide qu'il contient est l'indicible effort de l'être pour se frayer passage dans le rien. Il

demeure là où rien ne sort du rien. Cela est en lui. Le soi se resserre sur son être.

L'absence est ressentie par l'être. Il a la sensation d'un manque. Le manque est dans l'être lui-même. Il se demande s'il va l'ignorer ou le reconnaître dans sa conscience d'être. Le manque est-il le seul objet de sa vie ? Le manque à l'intérieur est-il une raison d'être ? Il n'envisage que le silence. Le vide est présent, la pensée qu'il suscite le soutient. Le rien est nécessaire pour vivre. La tension s'établit sur l'absence. Elle sauvegarde l'existant. La lutte contre le rien est finie. L'exigence d'une réponse au néant n'est plus. Le silence s'envisage pour lui-même. Sa teneur suffit à le remplir. Aucune réalité ne se mesure à lui. Le réel ne peut le combler.

Son intensité est sa force. Il est poursuivi comme la représentation de l'existence. Celui qui ne s'éloigne pas de la voie du silence passe pour ne rien connaître. Il demeure là où quelque chose de tangible n'a pas lieu. Il est fidèle à ce dont il ne profite pas. Sa connaissance est ce qui est hors de son atteinte. L'invisibilité représente son appréhension. L'inconnaissable devient l'inexprimé. La négation est l'expression de l'indicible.

L'impossibilité à connaître est une particularité satisfaisante. La contention d'esprit est maintenue dans un irréalisable désir. L'essentiel remplit une évidence qui ne s'inscrit pas. Le maintien dans le vide est conforme à la réalité.

La tension du rien remplace l'acquisition d'une conviction sans fondement. Ne rien ressortir est assorti à ce qui est. L'espérance d'un savoir est une inexistence. La réduction à l'impossible est le réel. Le fondamental est là où rien ne paraît. Le silence tait ce qui n'est pas.

À la limite du connaissable il continue à être quand tout en soi s'est tu. L'appréhension de l'utilité du silence est le secret du maintien de l'être en soi. En cette zone d'incapacité l'être réduit au moindre de son être parvient à vivre. Il supporte sa disparition. L'absence le rend à lui-même soulagé. Elle le libère d'une pesante entrave à être. Il est en dépit de tout ce qui en lui n'est pas adapté à l'existence.

La valeur n'attend pas de l'être qu'il existe. Le sens de ce qui est n'est pas dirigé vers l'existence. L'existence ne désire pas que l'être le saisisse. En lui rien est. Mais l'être de son être déjoue l'absence. Il pénètre là où rien ne suppose être. Il y devient de plus en plus déterminé.

Il se fixe des limites pour échapper au vide qui l'entraîne. Il se rend inexpugnable. Il se défend contre le néant par une conscience d'être qu'il pense définie et limitée.

Elle devient une défense de l'être contre ce qu'il devine au-delà de lui-même. La vision de la mort au bout de sa course réclame de lui un grand changement pour s'en distraire.

Il ne désire plus cette solitude qui s'engendre elle-même, la traversant il en reconnaît le danger.

Tant que la solitude lui porte une nourriture spirituelle il la considère comme la fin ultime de son être, mais en franchissant les unes après les autres les apparences d'un savoir qui lui fournissent l'illusion d'une progression dans sa connaissance spirituelle de l'être il réalise que l'isolement aboutit dans une perte de connaissance et que le néant exerce alors sur lui une attraction de plus en plus puissante. Il le détache des autres humains, la solitude le rend incertain. Il ne sait plus si sa percep-

tion du soi est fondée. Il bouleverse sa vie pour dire la persuasion qu'il a de lui. Ce qui est est sans retour possible. Chaque instant se clot définitivement.

L'être poussé en avant laisse un trou béant où le temps l'anéantit au fur et à mesure. Ce qu'il poursuit n'a de sens que pour lui. Sa force de vie est plus intense que sa conscience du néant. Il est aux prises avec la force sourde de son être. L'affirmation de soi réside dans son combat contre un engourdissement envahisseur de sa matière vivante. Que lui importe la mort s'il a en vivant la perception d'exister ?

Avec la mort l'inadmissible va se réaliser suivant un processus naturel dont la nécessité reconnue n'est pas acceptée. L'être sait que le cycle de la vie le fait mortel mais résiste à cette évidence. Devant la mort la sagesse disparaît pour faire place à une incompréhension troublante.

L'idée de mort comme nécessaire ne le choque pas. Elle ferme lointainement la boucle du cycle parfait de la vie. Pourtant la réalité mortelle dans son dernier instant est vécue comme l'envers de ce vers quoi tend l'être durant sa vie. La force qui le fait vivre jusqu'au bout l'empêche d'accepter le néant.

Au sein de l'être une contradiction subsiste. Il lutte pour posséder l'harmonie. Dans cet effort la mort rompt son bonheur total. Une angoisse le serre. Il est la proie des forces funèbres. Plus il s'élève contre elles pour les chasser plus elles se dressent dans une imperturbable réalité. Elles glissent un embarras dans ce qu'il entreprend. Un dernier souffle est ressenti au-delà de l'apothéose de l'être.

Quand il regarde l'idée de la mort en face son sang se retire. Sans l'idée de mort il demeure en paix. Si la mort accapare sa pensée son identité se défait.

Elle est contenue en lui préalablement à la conscience qu'il en a. Elle rompt ses protections. Elle le met à nu. Sa force de rupture est plus intense que la plus intense volonté de vie. La mort quel que soit le niveau mental atteint par l'être reste pour lui un cas de force majeure. Elle triomphe de sa vie individuelle.

L'être est sans rien. Ce qu'il conquiert sur lui même ne vaut que pour le temps de la conquête. Une fois obtenue, la victoire sur soi ne le motive plus. Il cherche une force de mouvement encore plus intense.

Il n'a plus conscience de lui-même. Le soi se perd dans la matière vivante. La victoire sur soi se retourne en une victoire du tout sur l'individuel. Sa particularité se perd au profit de l'espace auquel il appartient. La solitude le rend au groupe.

Le soi nest pas la conquête de l'absolu. Au lieu de s'atteindre l'être qui se poursuit se dissout dans la succession perpétuelle. Lors il cherche à appartenir à une chaîne quelconque, s'appuie sur une suite fortuite au sein de l'insaisissable.

Pour en tenir quelques maillons il délaisse l'inconnu essentiel au profit de cet ordre dérisoire nécessaire pour l'écarter de l'inconcevable. Que peut il faire contre ce qui ne dépend pas de lui et que sa connaissance n'atteint pas ? Hors de soi la quête métaphysique est déraisonnable.

Quand l'objet de sa quête est perdu, il continue à le matérialiser par la seule suggestion de sa possible atteinte. Celle-ci est capable de fournir des preuves tangibles d'un objet non existant. À une quête vide elle donne un contenu représentatif. Par la force de l'espoir l'être concrétise le rien. Il montre ce qui lui manque. Il rend rationnel une recherche éperdue.

Il exprime ce qui n'existe pas mais dont il a besoin pour vivre. À force de persister dans ce qui n'existe pas, il rend présent ce qui n'est pas. Quand ce rien autour de l'être revêt sa véritable dimension il est incapable d'en évaluer l'espace. Sa vie est emportée. Elle suit un parcours dont l'orientation est introuvable. Sa variété de directions possibles est une condition de sa vie.

L'être pris dans cette course indéterminée ne contrôle pas son milieu ambiant. La variété dépasse son être fini et mouvant. S'il accepte la stabilité il reconnaît la mort. Partout ailleurs il voyage. Hors de sa fin dernière il s'échappe en avant.

La réalité n'est que le support d'une pensée que l'homme veut inscrire. L'écriture vibre par la foi qui l'habite et la distingue absolument de la matière morte. À force de pressentir cette foi, elle s'y inscrit sans effort et personne ne s'y trompe. Elle est reconnaissable sous n'importe quelle forme de vie à condition qu'elle y soit.

L'écriture ne peut fonctionner que dans certaines limites spirituelles particulières à chacun. L'individu trouve cette correspondance qui lui est propre dans laquelle et seulement là réside son identité scripturale. Atteindre cette identité c'est trouver la vie. Le mystère n'existe pas. La vie a été léguée avec son secret. Là est toute la difficulté mais elle est à la mesure de l'homme.

dépôt

gilbert bourson

**Pergite, pierides**

**Silène § Virgile**

**l'ombre sur les genoux les cailloux dans le blanc le silence rompu par l'ombre concassant le tumulte du lieu sur le non-lieu du blanc mais troupeau s'amassant et les bords du chapeau faisant ombre ajoutant larges bords les yeux presque fermés la nuque sur midi ou celle de midi raidie par l'attention et triture les bords du chapeau inclinés sur le balbutiement la caillasse des lèvres qu'on dirait gercée le livre posé ouvert sur les genoux le carnet que parcourent les yeux notant les écrouelles les épizooties autant dire version ou thème l'un dans l'autre et l'image les mots qui écrit voit lisant et le livre posé ouvert sur les genoux ou la table la lampe midi ce minuit de celui écrivant ou lisant éboulis les genoux remontés entre ciel et cailloux où est sensé pousser une herbe verte et en silence l'image sonore les yeux sur l'horizon texto au loin sur ses troupeaux qui moutonnent pour dire l'image aigle planant au haut sur le pré les cailloux plus haut cités déjà himmel céruléen nuageux caillouteux caillasse qui abuse de tous les déserts de plus en plus diserts comme dit Augustin patrologue à confesse et un encombrement de mots dans le carnet noter céruléen pour la beauté du terme piocher dans dépôt s'amassant dans le blanc silence qu'il faut tondre sourd sous le chapeau l'idée sur le carnet ouvert sur les genoux déjà cités plus haut le livre ouvert s'entendre sur les mots le livre le carnet midi minuit les maux le troupeau à soigner noter sur le ou dans c'est selon texte image et leur initiative Virgile dépôt et décline la main sur la blancheur en bloc et troupeau au lointain si près le nez dessus bucoliques de l'heure l'aigle à son poignet contredit l'heure dite trotteuse foulant la blancheur du temps où l'herbe croît et file vers le vert du pré lissant les bords le dépôt quelque part**

**musant méli mélo et le troupeau qui bée sous l'aile de la main  
qui bêle correction notée dans le carnet dont la blancheur  
décroît sous l'ombre du chapeau initiative enfin à l'image  
possible où fait apparition celle alors de la femme qui tient ses  
sandales mot approprié au dépôt dont l'image dépend**

**ses pieds sont nus sur les cailloux de plus en plus herbus  
les cuisses sont charnues pour que lève les yeux le berger à  
l'antique ou plutôt le lecteur il repose le livre en lequel il ou le  
carnet dans quoi selon les lèvres balbutient inaudible et bonjour  
que renvoient les deux autres au même moment d'eux sandales  
en main les posant dans la sombre clarté de l'herbe verte et  
drue en ce moment précis et chapeau bas devant la jupe et  
elle s'asseyant jupe courte laissant les jambes s'affirmer dans  
la haute végétation qui a poussé qui pousse mais se relève et  
choisit l'aire sèche le blanc des cailloux pour être plus visible  
et qu'il choisit aussi pour mieux voir les pieds nus les pages  
de son livre ouvertes sur ses cuisses qu'elle ouvre les siennes  
et retour aux cailloux et visibilité plus rase de l'image pour  
une tête nue le chapeau à la main et oubliée la main à houlette  
dépôt obligeant pour changer d'instrument marque l'endroit  
d'une herbe page Mélibée obsole le chapeau lâche le panama  
pour le panorama sous la lampe chapeau du tiers qui se tient  
là depuis l'antiquité datant de l'incipit et qui est le soleil trop  
chaud et s'évente et se tient devant son Arcadie à lui qui a  
coupé depuis venue le Corydon et regarde en beauté Venus  
Astarté son image à lui ses jambes ses sandales c'est selon**

**soleil de l'orteil ou l'inverse selon qu'il regarde l'image ou les mots sous la lampe chapeau larges bords panama coin de ciel où le pendre reprend panorama de mes obsolant le chapeau deux genoux durs cailloux se l'étant écorché euphonique et blessé et le livre dessus c'est le soir et c'est midi féroce qui descend partout sous la lampe et de panorama que l'ombre ou cet ourlet de jupe l'horizon au dessus du genou de la femme**

**tenant un chien en laisse sans moutons Hylax ou Berganza la longue queue en berne et prennent langue la femme l'homme aussi le chien renifleur des genoux pas chien sur la beauté sur laquelle lever la patte jet doré laisse-moi te donner ici ce pipeau frêle et lui hac te nos fragili donabimus ante cicuta ce qui brise un instant le rythme disons bucolique et la femme le chien l'homme moutons partis le soleil son regard de nymphe semble dire hé oui il a pissé et maintenant il faut les mots ne sont pas chien ou plutôt ils le sont laisser faire nature en route Colombine et de Virgile on passe à Verlaine et sourit au berger la bergère le dépôt s'essouffle un rien passe entre eux le soleil son orteil et la langue du chien sur la langue le sang en beauté le coup de pied au cul au chien du philosophe dépôt consistant sur le pré va donc jouer lui dit-elle en retirant sa laisse et tire d'un sourire l'homme vers sa vue à elle ouverte l'ombre V plus majuscule et pense au chien et son étron dans l'herbe pas pissé plutôt et la beauté l'image et voit dieu dans son cul laisse un rien sur midi de l'herbe et des cailloux sur quoi le silence entre eux fait ourlet comme ciel à ses doigts sandales**

qu'elle fait tomber devant elle riant obsolant le début le dépôt le  
chapeau lui aussi reposant à ses pieds le blanc l'ombre l'ourlet  
le chapeau qui chapeaute un ensemble vieillot pendule hic à  
l'antique dont il se souvient lisant les bucoliques le livre posé  
maintenant à ses pieds à terre devant lui elle appelant le chien  
orphelin de troupeaux lui l'aigle à son poignet qui survole midi  
et s'élève et retombe bec dans la blancheur à ses pieds les  
sandales antiques on dirait la blancheur dans la blancheur où  
pend la cécité et l'odeur de charogne de la traduction le carnet  
tombé lui aussi à ses pieds l'image exagérée d'un faucon ou  
d'un aigle l'œil sur les sandales et le chien qui revient tout en  
bloc sur l'image durée qui renfrogne le temps et les pas

pieds nus philosophant sur les pierres l'orteil du soleil bousier  
tirant à lui sa propre pourriture et loi tirant à lui aussi celle  
de la pensée qui suit cogitative tirant sur sa laisse remise in  
extremis in corrigeant plus haut l'imprudence femelle son  
dépôt Cerbère incontinent toutou excusez-moi le chien ses  
premiers mots à elle nymphe la beauté comme tombée du ciel  
incontinent itou de la constellation du coup qui n'abolit

théâtre bucolique d'un berger lisant ou d'un qui de l'enfance  
chie une pendule en bronze et à l'antique scène bucolique  
regardent le chien elle cambrée la laisse en main disant il coule  
un bronze encore petit con en arrêt qui dépose son bilan son

**don son donc sur l'herbe Shekinah dans l'ombre chienne et odorante désolée je suis lui pense donc chapeau tombé sur les sandales un sur elles la tête aux pieds comme sa muse laissez-le donc courir et folâtrer un brin elle écoute sa voix qui rejoint le troupeau de ses galanteries rêvées un doigt touchant l'antique vénusté où se tient le congrès de tous les éléments selon Empédocle qui dit que les chiens quêtent avec leur nez le fumet des femelles pour tirer partie de cette citation tirée par les cheveux qu'elle laisse défaits comme les animaux licornes et comètes et partant donc les deux le chien s'étant tiré se font des politesses s'outrent la campagne elle disant que l'herbe et lui que les cailloux les deux taisant le ciel céruléen ou non le ciel suffit et même est comme un brimborion même un brin indiscret même un peu mon-mari-qui-vient-la- penderie c'est l'ombre qui se fait attendre entre les pages lui met son carnet latin tout griffonné elle entre ses machins machine un entre-deux la lampe qui promet ne tient m'en dira tant tiers état sans pouvoir écrire antique abus se tenir au récit sinon chien et moutons brebis berger bergère et pendule bronzée comme une liberté lâchée dans la nature un don avec un c dans l'herbe étronésquée fumée sans feu ni lieu qui n'aura qui n'**

**et qu'est-ce que vous pour dire vous lisez lisiez avant que je et mon chien pas poli chiant littérali l'orteil rubis renforce un rien cette métonymie qui indique un berger entier partie du tout reprend livre et carnet pour cacher l'emblème hic et touche avec les doigts les touches du clavier majeur au phalanstère**

de son phall oui mais l'image le récit tout cru siffler son chien d'abord qu'il revienne et son cul rubis sur l'ongle chien Berganza qui a vu dieu verra la prétentaine elle siffle et genoux se livrent à la page ad hoc en son milieu c'était midi ah bon s'étonne et revient langue au cul le chien et jette un œil médian sur la médiane la blancheur des pages pense le garçon elle est rien culottée l'autre son Corydon l'y perd dépôt oblige écrivant lampe au ras ses cuisses écartées vue sur métonymie du cinaedus bouclé pendule entre les sexes toujours jeu des mots entre eux avec le chien qui leur sert de prétexte et lui remet sa laisse et lui tire à nouveau cherchant l'idoine endroit le lieu qui aura lieu avec formule ou non mais l'odeur arrosée pour un chien de sa chienne et tire et cambre fort les reins de la donzelle attachez l'hédoniste qui chie dans la colle et coupe nos effets vous comptez vos moutons et laissez mon toutou s'ébattre bon bon bon l'autre berge répond bon bon bon fâchez pas elle rit il y croit et montre ses genoux en s'essuyant les yeux et c'est Nausicaa en tenue d'Odyssus à fourailler son œil avec l'ourlet de sa

qu'elle remonte itou sur ses pilosités lui qui devient Glaucus mouille à ces bords plongeant par le regard laissant ses troupeaux paître au loin pas loin du tout et pas de loin du tout ni chapeau bleu ou noir pas de panorama ni panama mon cul mais le couple c'est moi semble dire le dire et le livre Virgile ouvert et les genoux les herbes les cailloux un fourniment et d'autres à piocher dans l'antique dépôt la tête itou l'orteil

**blessé blessant l'ongle de la beauté sent l'orage et s'abritent  
le chien Hylax ou Berganza sous la belle promesse de s'abriter  
deux et le chien qui promet l'orage qui promet ses poils sentant  
l'orage et le soleil revient si l'on veut c'est l'orage ici tout est  
possible les maux se réparent le soleil bon dieu Virgile et les  
orages voir les bucoliques un orage mon cul le chien pète  
attaché à l'arbre Virgilien sans moutons ni brebis chien vicieux  
toujours flaire mes ourlets véloces mes anglais féroces mes  
jupes mes riens dit la fille cherchant sandales et propos merde  
sous le chapeau le ciel la mer au loin pour pimenter la scène  
et s'approcher des dieux en vrac dans le dépôt où mijote bien  
taginée mère nature cul bronzé par le ture qui lui a poussé  
appendice caudale ou causale ou tu causes ou je prends mes  
cliques et mes**

**dispositions pour ta littérature version t'aime ou pas que je te  
divertisse mis à part mon toutou qui sort droit des nouvelles  
exemplaires ou pas de Don Quicervantes et qu'on retrouve  
ailleurs chez Ulysse et Sherlock plutôt les Baskervilles même à  
Tombouctou comme René Caillé et celui à trois têtes gardant  
les enfers où ton Virgile était le préposé idoine aux visites  
guidées**

**mes sandales putains grillées par le soleil faute de panama  
comme le philosophe Tazieff d'Agrigente et rit gorges ouvertes**

de toutes leurs pages car tout se tient se tout se littératurise et lui de l'héberger dans sa bibliothèque lorgne ses genoux redevenus toutous bien rond et polis bruns avec odeur d'orage autour à renifler l'autre faisant ourlet de tout sur le clavier de qui est qui et parle et voit et fait image et musique et qui suit la trace cherche et trouve ou pas berger bergère importe peu que dire et reste médusé devant l'impertinente littératontaine ses sandales mises sur son ébréchure d'ongle qui saignote un peu caillou coupant la parole dépôt hos Corydon illos referebat in ordine Thyrsisson son carnet ses dépôts de sel sur la langue et la queue elle aussi sirène oblige mâât d'attache pour dérive écrire et lire et elle un peu Grecque sa voix tentatrice et la cire aussi pavillon haut

Lâche ton bucolique et viens un peu me battre la campagne ad hoc et pêcher les petits poissons dans les enclos des pluies cochonnes ou ma buccale mare à baisers oui mais je ton clavier majeur aux entournaures s'est rétréci mauvais Fourier des mots que fera plus passer le Grand Phalanstérien je te suis si tu uses de la négation et rappelles ton chien qui et sa laisse et toi au bout qui tire elle est en déception de chienne et toi et c'est l'orage la pendule et le crochet du ciel ourlet panorama panama obsolète le mot la chose avec tire et chie son étron Berganza ou Hylax ou Tombouctou voit dieu dans son cul et le frotte avec un bouquet d'herbe il a plu constatant la pluie très in fine

mais dans les bucoliques pas de chien qui vaille ou relire  
oublié et puis c'est l'arc-en-ciel de nouveau le soleil le chien  
sa queue fait le tempo la laisse fait la ligne qu'on tire et l'étron  
la beauté des choses la campagne et le garçon qu'on prend  
pour un berger le livre et la nymphe insolente comme la parole  
coupant l'écriture et le troupeau le ciel toujours foudre de zut  
le grand dieu manitou où mijote bien paginée mère nature avec  
ses protecteurs et pas sur les trottoirs sinon amende au cul ou  
bien le ramasser et l'aboiement non plus mal séant et sa queue  
tempo coda le chien de mon voisin les élégies romaines la dix  
neuf de Goethe chien tu as trahi nos rendez-vous secrets à  
ma belle et à moi le livre ramassé on ne se souvient plus si à  
terre ou genoux non mais ont rameuté chien bouquin et carnet  
et leur propre troupeau visant l'enclos de l'autre Ninon non  
devine et lui moi Mélibée le chien son élégie à tire larigot flaire  
un moment son être son étron son œuvre quelques corrections  
rameute la pendule le panorama devenus obsolètes la table pas  
mèche et la lampe pas plus qui persistent et cygne un peu plus  
loin peut-être pas possible l'image ne per mais ne pas préciser  
la couleur des yeux pas de changer la scène pers la fille a les  
yeux pers pense celui qui voit le dessin la peinture la scène  
imagine c'est comme la déesse grecque aux yeux perçants

non pers et passe raille la fille dit pas le berger lecteur  
troupeau dans le dépôt pour une ni bergère mais l'ambiance

de la campagne les sandales ciel sous panama absent plutôt  
la lampe éclaire un voyeur fait image avec tout un troupeau  
tout un dépôt de livre Mélibée rangé dans une des versions  
mais inchangé le thème rencontre lecteur des bucoliques avec  
la fille au chien Hylax Berganza Qu'a vu dieu Tombouctou la  
campagne et la pendule aussi de la queue à l'antique celle  
du philosophe oscillant d'un mal l'autre et l'orage annoncé et  
Christ fin de l'idylle et bras dessus dessous l'aigle au poignet  
du ciel c'est l'heure les dix doigts sur le clavier qui est la colline  
inspirée les nuages perçant la nue ou le contraire vont d'un  
pas pressé non faux c'est incertain c'est plus scientifique il y  
a la nature il y a le dépôt

les mots céruléens chien voit zut en son cul et pète le tonnerre  
et l'image inchangée revenir comme on dit trop con à nos  
moutons Virgile ovationné par le Dantesque enfer donc d'un  
pas incertain la main dans le mot main de l'autre petits pas

faire durer dit-elle c'est thème et version à tour de chien  
reviens oublie la laisse et pas le voyeur pas qui corr non c'est  
l'autre version on s'y perd au début le Corydon sveltesse de  
l'image et sombre étron du beau gros mot Corydon donc ce  
corps de garçon dans un si vilain mot tirer dessus la laisse  
tire pas la laisse un peu devant c'est Diane tire-t-il encore du  
dépôt parcourant la nature d'un amour naissant romanesque

**et commun le lieu sans la formule usée jusqu'à la laisse blesse la main douce et change un coup la laisse à droite à gauche lattes puis plus tard jour baissant laisse à gauche lattes à dextre et la lui prend des mains le licou col canin Berganax ou machin merci bien c'est début pas la fin mais c'est-on sur l'image début fin déjà les deux début et fin emballez-moi tout ça sandales pas des lattes vous êtes je suis grossier je sais je suis ils sont déjà le chien devant eux parallèles les cailloux re sandalés puis l'herbe les cailloux l'aigle au haut c'est toujours midi**

**l'heure passe dit-il elle il est tard tant pis le jour perd son midi moi j'y perds mon non non j'ai perdu ma trotteuse et le verre de ma mon montrez-moi votre et lui**

**son poignet sent la douceur du sien bon bon bon bilabie la bergère ici en locution triviale ma bergère bon bon tant pis je n'ai pas besoin d'un chronomètre pour vous embrasser enfin mais laisse incontinent en besoin de traction bon attendez le ch il nous fait donc retirer la hum vos lèvres enfin non pas un mot prononcé les lèvres pas les livres enfin s'est arrêté à midi sur l'image mais le chien pas mèche tire et à nouveau vers toi un Achille envoyé at Trojam pas toi le dépôt qui insiste sous le bras et elle**

**il faut prendre le temps et c'est tout un troupeau de midi à  
garder et le tire vers l'ombre d'un arbre où le chien elle chienne  
le tire genoux en avant tout comme des canines les dents du  
bonheur toutes prêtes à s'écarter offrant l'ombre propices aux  
propos savants des jointures du texte amoureux l'ombre d'une  
yeuse en la concavité citant les solitudes le chien s'est couché  
voit dieu voyons le nôtre là où on le voit entre mes toi ton fifre  
comme marque pages entre les mon berger et rient la laisse  
en bouches vers l'ombre propice paître et vertement chacun  
leur doux bétail**

**de peaux de trous humides de rosée la flûte jointoyée de cire et  
puisqu'il faut répondre à ton défi de fou elle chienne Lycisque  
l'entraîne au dépôt : en quel lieu le ciel n'a pas plus de trois aunes  
là où on se couche lui se dévergonde haletant sa pendule livre  
sous le bras qui vlan dans l'herbe drue à côté du dépôt canin  
morceau de ciel et parviennent à l'ombre enfin merde le chien  
qui pense sans les mots mais l'odeur l'informant qu'il sera  
dérangé de son heur bucolique et part vers d'autres lieux lui  
son carnet grossit les deux langues s'affairent deux versions  
deux thèmes sandales mouillées dans le vert et textuel se lisent  
et s'écrivent pendulent ensemble dans le mouvement qui va  
de l'un à l'autre d'un bien à un bien à l'inverse du mouvement  
du philosophe anti amour suicidant l'autre mais pas soi eux  
pas du tout image mais tirant la crampe universelle dans le  
mouvement des astres et des mots**

**s'attroupant horizon dans l'herbe et les cailloux dixit ici midi à  
tire larigot le chien langue pendue lui une absence un temps  
retombe et elle itou**

**mon livre est tombé laisse et moi j'aurais voulu quoi les cailloux  
vicieux le blanc de ma cul noir en plus des écorchures otte et  
lui retire et lui c'est mon carnet le jette contre l'arbre qui se tient  
debout et la fellation bleue du c le panorama tes cheveux mes  
genoux mes cui tes cuisses cul en folle démesure de pipeaux  
géants démesurés champêtres empêtrant l'endroit de confetti  
célestes et le coup de sandale au derrière veux-tu la bave du  
crapaud n'atteint pas puis atteint oh oui le plus beau mot qui  
est en fait un nom pour persister itou vocation de l'être oui  
oh oui oui oui plus loin le chien oua oua et rient se déployant  
hanches de Corydon**

**le dépôt persistant si on nous avait vus c'est la nature tiens  
mon cul pense à part soi lui ou elle ou les deux bucoliques  
Virgile l'herbe les cailloux deux versions naturlich**

**en plein sous le soleil la lamper bien visible sur les cailloux  
blancs plus visibles que l'herbe épaisse de l'alpage et plus  
durs la lumière les mots le message le massage en plus la  
douleur du plaisir vicieux ici au moins le confort naturlich**

**l'aigle de son poignet toujours à son midi le bec enamouré par  
l'azur feu aux joues de toute éternité dégustée sur le pouce  
et elle débattant avec ses et ses trucs ses riens de se baiser  
en rond et en plein air et pourquoi pas sur les cailloux pour  
le plaisir de souffrir pour son ber son berger sa houlette tu  
es mon berg lui ma plaine mon troupeau ma berge et l'herbe  
mot pour mot et langue à langue thème sa version versant son  
soi dans l'autre t'aime toi dans la musique de je suis de viens  
de bouge en moi te suis son autre en moi et plane midi juste  
au moment de et crient et fondent sur l'instant et le horizon de  
l'horizon à tous les coups**

**et celui-ci tiré dans les parties honteuses des constellations  
dé présagées par Pline le berger des mers partibus signorum**

**et l'herbe les cailloux le choix de la contrée le lieu qu'ils sont  
pourrait le chien penser le chien qui dort dans son Scipion  
eux soyons la contrée le lieu et la formule à corps perdus pour**

**se trouver le chien renifle la pisse du chien passé pisse et passé se sont donné le mot au présent la contrée le chien la dévisage arbres feuilles cailloux lumière chèvrefeuille qui ne s'arrête pas ne s'arrêtera plus jamais et goutte à goutte tombe son parfum pourrait penser le mais regarde et voit les mots sandales invisibles cachées dans le vert de l'herbe la nature le scandale aux pieds de la lettre et entend le vrai vrai symposium où tout est en murmures clapotis silence mouvements violon d'amoureuses violences eux le chien pense sont le va et vient entre les mots et la contrée d'eux-mêmes ne pense le chien qui n'est que dans les mots Cervantès Berganza toute philosophie fait penser son toutou en déposant dans l'herbe son sceptre mou dans l'herbe ou les cailloux l'odeur dont sera fait demain et va et vient et congressent les deux se livrent se feuilletent se parlent rien pour rien pour prouver l'improuvable pendule bronzée comme la liberté convention sceptre mou dans l'herbe ou les cailloux**

**et l'image frétille gardons la présente et laisse dans contrée des mots sur le clavier image gomme aux doigts qui poissent goutte à goutte l'image mal fixe et tire et trotte et file le mauvais coton de son tapis jamesien dont ils tirent les fils dont ils sucent les brins tripotent le mot tripote en s'empoissant de soi dans l'autre tout aussi peu soi qu'un ver nommé sur le métier des soi sur la route qui mène à Linus bel Apollon junior de ses genoux luisants latins et découverts pour Dupin le Enée fondateur de pizzas flûtés l'un dans mon chien murmure**

**inquiète et ru sa maîtresse empoignée pour une traduction de  
Vénus en sandales comme filet d'eau courante dans la verte  
ante chose instant d'herbe touffue dans le texte dont il se  
carnet perdu dans la végétation alors que les cailloux plus Sade du  
soleil plus Virgilien et bucolique ensoleillé la lettre dévoilant la  
déesse tenant sandales en évidence mais pas sa mère mais le  
bel inceste d'une langue l'autre ni sœur mais le chien renifle  
les voyelles consonnes le gérondif l'accu et le datif il dort**

**laisse un peu si Lycisque dans les bucoliques chienne pour  
ton lui et elle se souvient en léchant la trotteuse perdue de  
midi le cinaedus pas Corydon mais Lycidas l'image plante  
et flûte cicuta queuant l'herbe qui envahit verte la laisse tire  
Tytyre et l'image midi au poignet la trotteuse qui tient sandales  
laisse en main qui cambre chambre et lampe la rosée lunaire  
et débordante et fraîche Hesperus marque l'heure aigle au  
poignet que tout devienne ciel et mer et le chemin qui trotte  
l'image qui trotte et poursuit ton histoire pour la soif de dire  
en faire un poulpe à force d'y planter des pattes mon cynique  
ami**

**se relèvent après qui devient dieu des bois des herbes et des  
plus d'après d'y être encore et toujours le dépôt les traque ma  
déesse elle mon Apollon junior mon belvédère et le chien qui  
rapplique de son Cervantès exemplaire à tous crins tiens mes**

**lattes dit-elle dit-elle est celui qui écrit dans le carnet perdu dans la végétation voyelles et consonnes le carnet perdus les genoux les cailloux grands ouverts Ménaliens tient le dépôt le ciel béant comme une carpe et diem qui fait rebond amende l'instant hic et nunc et chie un coup sa bulle et glop et lui se dévêt d'elle et elle s'essuie lui entre elle des rougeurs et elle les orties bordel**

**et tentent un rappel des cailloux belle image et pas d'orties au moins la blancheur forcenée pour un combat loyal exemplaire à tout crin celui à livre ouvert qu'on nous voit bien de loin ou sur un promontoire blancheur et nudité abusif relevé des genoux susnommés canines retroussées sur des noirceurs d'ourlets et massage assuré et de petits poisons puants de ci de là mouches de poésie bourdonnante et cruelles de chants Ménaliens susnommés bien en chair et saut de carpe diem fustigeant l'insomnie de l'image immobile et fixe le dépôt et eux cherchant les mots léchant le cul du vent le con de la contrée qu'on donc on est summum et déposé baou**

**marqués panorama de soi dans les cailloux de l'herbe peu importe l'endroit que l'on est pour maisonner en soi chacun pour soi et l'autre fenêtré et bidet panama du plafond tendu jusqu'à plus soif du ciel qui met son sel sur la goûteuse langue de qui parle là et bergère berger Corydon ciné die**

**et se sont rajustés admettons et mettant la laisse au cou du chien l'attachent au buisson ardent qui vitupère oua oua et regimbe un peu pour le suspens elle regarde un peu les rougeurs l'incendie lui regarde et admire et pense le buisson le beau péché qui sent la pêche et le silex bien puni et poli en forme de hachette on en trouve beaucoup de la passion dépôt en pleine terre et lire la blancheur des vierges feu aux doigts les claves de leurs doigts font clapoter les lettres carpes plus farceuses qu'on pense et qui pensent pour nous hic et nunc et glop glop et ventruées éventrées écartées et qui sentent l'orage et l'œuf des entrepôts**

**s'assoient donc et le chien sur la caillasse indue et bue comme la honte les genoux ouverts sans cesse et sent l'orage sur le coup de pied cambré sandales vues dansées dans les parfums scandés quatre genoux pour ébrécher la dure entaille de l'offrande à lire à se mêler à la posture ici toute joie rouge sang et sens auberge rouge et le cul dieu les hanches de miséricorde et sentir aux aisselles la croix rédemptrice dos contre les pierres et bucoliquement se voient sur les cailloux troupeau de trous et peau trinité s'étreignant aigle au haut de midi langue au culte sanctuaire humide de rosée**

**donc caillasse cul et blancheur et noir manteau de berger  
panama bergère et sa cailleraï prête caille indubitable du blanc  
surmonté par la lecture donc l'image l'incipit et le dépôt bougé  
d'un pouce à la seconde dans le mouvement**

**donc caillasse et derechef posé panama sur les lattes non plutôt  
les sandales et cynocervantes posé sur pierre et un caillou les  
bucoliques un peu dans les choux annoté masturbé par les et  
conchié par le toutou philosophe encombrant Spanish Hylax  
et tout et là c'est le massage assuré le congrès des strictes  
contondances et obédiences obituaires de l'amour qui va son  
chemin de Damas où leur chute devient le mirador dressé en  
pleine concasseuse carnés par les maux écorchures virgules  
du coude genoux et tirets et pas de points jusqu'à où se  
doivent d'aller midi à son zénith l'aigle au haut s'affamant de  
leurs ébats troupeau de postures rompues pour plus posé  
encore et jusqu'à satiété leur leurre à corps cassé au bas d'eux  
même et plus où le ciel blanc le mot des mots dans le carnet le  
cabinet laboratoire où ils s'abusent où abuse ici dans le carnet  
celui caché poignet sautant de midi en midi vers le haut le  
tiret congressant exhausser-exaucer paupaul dans le carnet  
tombant de sa monture**

**Et les voilà montés l'un sur l'autre et chevauchant le joker de  
l'amour ayant cailloux choisis pour s'exposer à qui veut voir**

la scène comme le cours de l'eau qui gémit un peu loin mais tout près qui murmure geint dans l'herbe haute les genoux contrés contrée contre contrée que nous sommes chacun la campagne alentour Virgilienne le temps les sandales reposent dans le sablier lacées sur les mollets latins d'un Corydon d'un Tytyre ou d'un autre le berger bergère du dépôt sablées par le défaut de voir imaginer de dire raconter la langue qui défait la langue au bas du ras des mots qu'ils se murmurent murent je t'aime je verse en toi mes bucoliques versification de tes de mes de nous dans le carnet le livre le oua oua du chien qui rameute son rêve vu dieu vu les mots sur les lèvres de sa lisant tirant sa laisse et cambre la campagne en rêve tire encore la laisse accrochée au ciel et son dépôt dans la végétation plus que verte de Ponge Amyntas est bien noir comme est noire l'airelle

me consume en toi Lycoris ma liqueur et notre éternité dans la mienne à la friche joue embouche encore ma flûte et me joue ses airs en style chalcidique je grandis pourquoi m'appelles-tu Lycoris mon amour pourquoi quoi Corydon Phyllis ou chèvre ou bouc et se contrent se lisent loin et par delà et pour tous et toujours dans la lumière et la trotteuse en tête et le carnet perdu et le carnet partout les feuilles qui frémissent sous les doigts poisseux de vie et ses poisons adorables surplis des eaux qui loin murmurent et loin de Rome ville et elle j'ai perdu je perds oh oui oui perds je trouve et elle je et lui je je et eux lisant Virgile jamais lu bucoliques latines se relèvent et s'accroupissent

**après l'acte pissent un rayon solaire et dru sur la caillasse en  
suée de lumière la brebis galeuse des caillasses marquent ma  
peau votre faute dans l'herbe ce sont les orties faut choisir ben  
voyons c'était ma peau brebis et frotte les endroits marqués  
lisant ici et là le rouge clair le rouge ardent l'ardente flamme  
les chemins les marbrures rouge éternité le dégât des os terre  
à terre vos propos mon cul c'est le poulet écrit dans le carnet  
perdu plus que ce ciel de mais ils se redressent deux dans la  
campagne claire en réveillant le chien qui rêve le dépôt canin la  
queue en berne comme le berger la pendule le livre les sandales  
sous le panama panique et la laisse accrochée au ciel trotte  
menu l'image ayant morflé éparpillée les signes jusqu'aux  
cieux feront résons de tes morceaux dans la blancheur faisant  
défaisant refaisant sacrifiant restituant de mon mieux de mon  
moins oh vous dit la bergère vous parlez si bien que c'est à  
mon clébard qu'a vu dieu qu'a vu l'ours que vous jactez mon  
cul le votre et l'herbe tendre et le troupeau des os sonores du  
flûtiau que par lui le miel flue et les buissons fleurissent**

**donc caillasse genoux bien visibles lisibles plus soif et propos  
entendus bien visibles rosée sœur des mots qu'ils se jettent  
se grattent disant et taisant avec gestes sonores l'image  
malapprise et nue d'être tant invisible et prise à l'arrachée  
d'ailleurs ils se déchirent au Latium des choses qui les  
environnent si l'on nous voyait comme on les voit ici celui  
qui est ici les voit avec vos yeux profonds cavernicoles dit  
la malapprise les orties c'est vous qui lui proteste vous vous**

**vous l'avez voulu et regarde et voyez je vois ce rouge infâme  
entre ça vous va bien oh vous je vous connais depuis cet incipit  
non non un peu plus tard la vous exagérez non depuis l'ombre  
sous mon panama déjà tout mon panorama nos troupeaux  
confondus oui oui brutal oui tes Libethrides me guettaient brutal  
berger mon cul que j'aime les cailloux aussi plutôt chasseur  
qu'amatz l'aura e catz la lebre ab le bou le bouc plutôt carnée  
ton âme et ses troupeaux grégaires l'âme de tes seins les  
cailloux tes complices mêmes les orties Alphonse Donatien  
votre langue est salée par le prétexte insane et souillée pour  
vous oui dessous le pic de Dante blesse mes donnez donnez  
je prends et vous et je tonds cette laine son suint d'horizon sur  
et enchâsse un grès dans la fissure fleur il faut que je m'isole  
car couler se va son ru dans oui ma bouche que la description  
de la contrée soit faite image et les orties dont je cueille un  
bouquet pour qu'afin vous venger attention peur au chien qui a  
vu l'étron roi le ciel emblématique de et ce beau linge à souiller  
pour de bon d'une encre qui devêt le carnet l'habillant d'un  
long manteau de pluie de berger Corydon tiré pour le chercher  
en faire la pendule du siècle avant tout d'un jet clair et tenez  
tenez mon Niagara pour le pétrarquiser puisqu'y fut amoureux  
contrée Laurée l'aura et sa poignée d'orties s'en rencontre les  
siennes cuisses égalité les vôtres mon ruisseau Aréthuse et  
remplit sa lui dans le carnet lui le livre ses lèvres le carnet  
carné**

**et de le retrouver caché dans le buisson plus loin ici et là fundet  
acantho eux partout flûte harde fontaine Alexis Corydon le  
carnet à se tailler la vigne folle le magot l'image le ruisseau  
y lave ses sandales ses moutons ses chèvres son pâtre qui  
poisse dans sa cavité lui ruisseau s'y nettoie de lui d'elle et  
de tout celui là le carnet en main paît son bétail sa police son  
bain d'orties entre ses pages qui rougeoie d'Hybla l'essaim  
nourri des fleurs de Tarbes ou de la voix enrouée de celui dans  
l'image qui quoi et qui et chien et pan orties toi-même obtue  
le buisson zut et met le feu aux poudres foudre foutre c'est  
écrit.**



## CICADA'S FICTIONS

Maintenant, Jean était mort et il était avec elle sur le canal. Il ramait. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas loué une barque pour aller en amont. La promenade pouvait durer une heure. On allait jusqu'à la forêt et on s'arrêtait pour jeter la ligne dans l'eau sombre. Jean ne connaissait pas ce plaisir. Fabrice savait seulement que leur père aimait pêcher dans la rivière et qu'il avait perdu dans l'attente un temps précieux qui ne lui avait pas pardonné son opiniâtreté. Le lit s'élargissait au croisement du canal. Un pont métallique traversait un ciel blanc, agité de silhouettes d'enfants. Quelquefois, une promeneuse luttait avec son ombrelle. La barque semblait s'aventurer.

— Cette fois, nous traverserons la forêt, dit-il.

— Tu es fou ! dit sa mère.

Son écharpe flottait.

— Tu n'aurais pas dû venir, dit Fabrice. Comment as-tu trouvé la clé ?

— Je sais depuis longtemps où tu la caches, dit-elle. Tu n'as pas réussi à m'humilier.

— Crois-tu qu'ils ont compris ?

— Ils comprendront demain.

— Demain ?

Elle le menaçait encore. Où l'emmenait-il ? Les barques glissaient toutes dans le même sens. Sous le pont, on entendait les cris des enfants.

— Tout aurait pu se passer sans que rien ne puisse changer la mémoire, dit-il.

— Tu ne peux rien contre leur mémoire maintenant, dit-elle.

— La vie continue !

Ce n'était pas le moment de plaisanter avec elle. Des barques descendaient. Un pêcheur agita son épuisette sous le nez de Fabrice. Il vit la déchirure et comprit que le pêcheur lui racontait son histoire de poisson. Il le tenait à distance au bout de son aviron. Elle s'amusait. Il ne pouvait mettre fin à ce

dialogue sans passer pour un vulgaire personnage. Une autre barque les poussa contre le quai. Un enfant s'acharnait sur une anguille. Le maillet frappait le fond, éclaboussant un homme qui riait. Quelqu'un jeta une corde qui se tendit entre Fabrice et sa mère.

— Nous allons voir la forêt, dit Fabrice.

Il était désespéré. L'homme à l'épuisette revenait de la forêt. Il ne conseillait pas de s'y aventurer à cause des moustiques. Fabrice faillit parler de son expérience africaine mais sa mère, par-dessus la corde, lui mit la main sur la bouche. L'enfant exprima aussitôt une expérience similaire. Fabrice perdit l'aviron dans l'effort. La barque de l'homme à l'épuisette se rapprocha. L'homme en profita pour remettre l'écharpe sur les épaules de la femme. Fabrice était trop occupé à retrouver l'aviron pour s'inquiéter d'une pareille proximité. L'anguille ne bougeait plus. Le maillet changea de main. On frappait maintenant la surface de l'eau. La femme se plaignit d'une goutte d'eau tombée sur sa paupière. Fabrice trouva un appui. Sous la poussée, la barque fila entre les autres. L'écharpe flottait sur l'eau, emportée par les bouillonnements du pilier. Avec un seul aviron, il n'avait pas d'autre choix que la godille.

— C'est insensé ! dit-elle. Nous ne sommes pas pressés à ce point !

Il s'appliqua à maintenir une nage rectiligne. On exhibait les prises dans les barques descendantes. Elle montrait quelque chose sur l'eau mais ce n'était peut-être pas l'écharpe.

— Ils ne te comprennent pas, dit Fabrice. Tu ferais bien de rester tranquille.

— Ils comprendront s'ils la trouvent !

On atteignit l'orée une demi-heure plus tard. Fabrice était épuisé par un effort constant. L'ombre commençait avec la noirceur de l'eau. Ils entrèrent dans la fo-





rêt. La rivière n'était plus balisée. Il fallait se fier à son instinct. La lumière trahissait encore des vortex sous les feuillages. La mère de Fabrice s'apaisa. Il aima ce silence d'or. Il ne savait pas jusqu'où il était raisonnable d'aller. Il pouvait se fier à l'heure que lui indiquait son oignon. Du bout du pied, il entrouvrit le papier où les vers exploraient une poignée d'algues fraîches. Il avait aussi acheté de l'appât. La ligne comportait trois hameçons et un plomb. Elle enfila les vers. Elle était dégoûtée par cette pratique. Il lui indiqua le trou où il avait déjà tenté sa chance.

— Nous attendrons, dit-il.

Il devait se fier à la sensibilité de son poignet. L'humidité le pénétrait. Il avait besoin d'une douleur physique avant d'entrer en action. Elle semblait absorbée par la contemplation du rivage. Des araignées scintillaient. Il cherchait leurs traces sur l'eau. Sa pensée tournoyait comme un oiseau.

— Rien, dit-elle, toujours rien.

Elle jeta une poignée d'appât.

— Nous avons besoin d'un moment de détente, dit-il. Il y a longtemps que je n'ai pas apprécié la tranquillité d'un coin de terre.

— On ne voit pas le ciel, dit-elle.

Il connaissait des éclaircies. On avait encore le temps de les atteindre. Rien ne pressait.

— Comment sais-tu qu'il y a des poissons dans ce trou ? demanda-t-elle.

Il tira un peu sur la ligne pour juger de sa tension.

— Pourquoi ne parlons-nous pas de ce dont nous n'avons jamais parlé ? dit-il.

Il la condamnait au silence.

— Il n'y a plus de barques, dit-elle. Sommes-nous seuls ?

Il remonta la ligne. Deux vers avaient été mangés à son insu. Le plomb ramenait une algue jaune.

— Continuons, dit-il.

La force de l'eau augmentait. La barque ralentissait et l'ombre s'épanchait. Elle n'avait jamais vu une forêt de l'intérieur.

— Nous n'allions jamais aussi loin, dit-elle.

Comme il lui promettait le spectacle d'une éclaircie, elle consentait à l'accompagner sans autre explica-

tion que le désir d'attraper du poisson. Il lutait. L'effort lui arrachait de petits cris qu'elle interpréta comme l'expression d'une souffrance contenue. Il pensait éprouver du plaisir entre elle et l'eau. Les vers s'évadaient du papier déroulé sur le fond de la barque.

— Un autre trou ! dit-elle. La même apparence.

Il connaissait la topographie de la rivière mais n'était pas à l'abri d'une défaillance de la mémoire. S'efforçant de mesurer le risque malgré la contrainte que l'aviron lui imposait, il attendait les signes annonciateurs d'une éclaircie. De quoi s'agissait-il ? Des oiseaux, peut-être. Le plongeon d'une couleuvre ou le frémissement de l'eau. Elle voulait voir le ciel où elle pensait retrouver finalement tous ceux qu'elle avait aimés.

— Que se passe-t-il alors avec les autres ? ironisa-t-il.

Le lac s'annonça par une coulée de brume sur l'eau. Le château devait se situer sur la rive droite, surplombant à la fois la rivière, le canal qui menait au lac et le lac lui-même. La presque île était artificielle. Un pont reliait la muraille à la terre ferme. La forêt s'éparpillait dans une lande grise envahie de fougères et de ronces. Une grange exhibait la blessure d'un toit effondré. La brume s'épaississait. Fabrice godillait lentement, craignant les écueils formés par des troncs d'arbres fossilisés. Sa mère s'était recroquevillée sur la banquette, refusant de se laisser influencer par la brume environnante. Naguère, on laissait une lampe allumée sur le quai étroit. La lumière exagérait alors la perspective ascendante de l'escalier, s'arrondissant sur la muraille où le lierre formait une géographie inquiétante. Fabrice se souvenait de l'attente sur le quai tandis que les autres (Jean et sa mère) vérifiaient l'état de l'escalier et se mettaient à en racler la surface pour éliminer les lichens. On n'habitait plus le château depuis la naissance de Fabrice. Sa mère avait choisi de l'élever loin de l'empire que cet endroit sinistre pouvait exercer sur l'esprit. Fabrice n'avait vécu que des visites





rapides des lieux, à une époque où quelques domestiques consentaient encore à jouer le rôle de gardiens et à entretenir l'immuable sévérité des structures. Ce tourisme tremblant s'acheva quand Jean atteignit sa majorité civile. Il parla même de vendre ce bien ancestral. Avec l'argent, il avait l'intention de créer une boutique mais leur mère s'était opposée à un projet qu'elle jugeait infâme. Jean avait claqué la porte avant le dessert. On ne partagea pas le gâteau prometteur de sensations sucrées. Le château disparut complètement de la vie de Fabrice qui y pensait quelquefois avec une nostalgie empreinte d'irritation. Il avait même rencontré un des domestiques dans la rue et celui-ci lui avait révélé l'embarras dans lequel la décision de fermer le château avait plongé plusieurs familles désormais déroutées par le changement de routine.

— Fais demi-tour ! suppliait sa mère maintenant.

La brume s'éclaircit à l'approche du quai. Le sol serait glissant et imprévisible. La proue toucha la pierre et la barque pivota sous l'effet de l'aviron. L'effort s'achevait par un saut sur cette surface incertaine. Fabrice ne glissa pas. Ses pieds s'enfoncèrent un peu dans la masse des lichens. L'anneau d'amarrage était grippé dans son palier. Il réussit cependant à enfiler le bout et s'appliqua à former le nœud. Fabrice aimait les chefs-d'œuvre de l'habitude. Celle-ci était extraite, non pas de sa mémoire, mais de son imagination. Il mesura tranquillement cette nouvelle différence d'appréciation du réel. Une passerelle de bois pourrissait encore à la verticale. Il en examina la matière. Debout dans la barque, sa mère attendait :

— Nous n'aurions pas dû venir, dit-elle, le temps va changer.

Elle ne songeait pas à la fin du jour, comme si la nuit ne devait pas succéder à la netteté d'un jour marqué par l'absence de sentiments.

— Saute ! dit Fabrice. Il n'y a pas d'autres solutions.

— Je t'en supplie, dit sa mère, ne monte pas

là-haut.

— Je n'y reviendrai plus si tu m'accompagnes.

— Quand le lac se déchaine, dit sa mère, rien d'autre ne résiste que cette construction d'un autre temps. Ne le provoque pas !

Elle redoutait la tempête. Jean avait gravé ce désordre sur une plaque de cuivre. Une estampe meublait une ombre dans le salon, chez sa mère. Le cerveau d'enfant de Fabrice avait remarqué l'improbable cohabitation de la muraille et du vent figuré par des tourbillons de burin. Il avait imaginé la souffrance des domestiques finissant lamentablement dans le chaos des éléments auquel le feu était étranger, Jean n'ayant pas envisagé cette possibilité de destruction. Quel était le message de Jean ? Il avait failli parler le jour de sa majorité civile. Il avait accepté la présence de l'enfant à une table que d'ordinaire il ne partageait avec personne et il avait annoncé son intention de vendre sa part d'usufruit sur le château. Pourquoi continuait-il de provoquer sa mère ?

— Tu ne vendras rien tant que le petit ne sera pas en âge de décider, avait-elle dit.

Les disputes commençaient toujours par cette lenteur. Elle contenait toute la suite.

— Je ne veux pas me condamner à finir mes jours dans un bureau ! avait précisé Jean. J'ai l'idée d'une boutique.

— Et tu vendras quoi ? avait hurlé sa mère surgie de la cuisine.

— Je ne sais pas ! avait dit Jean. Je vendrais n'importe quoi pour ne pas être un pauvre diable !

Le vent se leva. Des feuilles arrivèrent sur le quai, tournoyantes et précises. Fabrice tenta de faire pivoter la passerelle sur son axe rouillé. La forêt, de l'autre côté du canal, se réveillait. La brume s'éleva d'un coup et glissa vers le lac. Le ciel s'obscurcissait.

— Tu n'y arriveras pas, dit la mère de Fabrice. La passerelle s'inclina de quelques degrés. Fabrice ânonnait, le dos contre la muraille, ayant





trouvé un appui pour ses pieds sur le pavé. Le métal, réveillé après un si long sommeil, grinçait sous l'effet de la torsion et non pas de la rotation.

— Tu ferais bien d'allumer la lampe, dit tranquillement la mère.

La lumière attirait les moustiques, aussi les domestiques répandaient-ils des poisons dans l'air humide, actionnant rapidement des pompes dont les coulissements rythmaient l'attente. Sans eux, sans leur présence fébrile, le quai paraissait dangereux. Fabrice voyait la lampe sous le lierre. Une échelle était nécessaire. Il la trouverait peut-être en cherchant dans le feuillage.

— Passe-moi l'aviron, dit-il.

— Pour en faire quoi ?

— J'ai besoin de l'aviron pour fouiller cette zone.

Il indiqua la partie du quai que le lierre recouvrait.

— Que cherches-tu ?

L'aviron glissa entre eux. Il disparut pendant quelques secondes dans l'eau noire.

— Nous sommes perdus ! s'écria-t-elle.

En effet, l'aviron réapparut au milieu du canal. Le courant l'entraînait vers la rivière. Il n'y avait rien à faire pour le récupérer.

— Ce n'est pas grave, expliqua Fabrice. Nous descendrons facilement.

Elle ne l'écoutait pas. Ce n'était pas la première fois qu'il tentait de l'enfermer. Elle trouvait toujours la clé. Elle l'avait trouvée hier dans l'après-midi. C'était un double scintillant conservé sous une pile d'assiettes dans le bahut de la salle à manger. Le miroir avait trahi cette nécessaire présence. Le trou de la serrure avait d'abord été rebelle. Elle avait craint de rompre ce métal. En l'observant de près, elle avait constaté que les barbes pouvaient être la cause de son échec. Elle se mit en quête d'une lime et la trouva dans la cuisine. Fabrice s'en servait pour moudre les noix de muscade. Avec la fixation du hachoir à viande et

une planchette arrachée à la table, elle confectionna un étau pour brider la clé. Fabrice ne saurait jamais rien de cette patience. Un nouvel essai fut concluant. Une heure avait passé. L'appartement était plongé dans une obscurité bleue. Elle ne toucha pas aux rideaux et prit soin de marcher sur les tapis. La porte s'ouvrit sans bruit. Elle avait pris le temps d'enfiler un imperméable et de se coiffer d'un chapeau noir. L'oiseau, dans la cage, fit une pirouette. Elle n'aimait pas ces signes. Dans la rue, elle ôta l'imperméable car le temps était au soleil. La clé, elle la lui jetterait au visage avec un cri de guerre. Elle attendrait l'heure de la cérémonie pour se montrer. Elle pouvait passer la nuit sur les quais. Personne ne la remarquerait au milieu des autres sans abri. En Afrique, elle avait dormi à la belle étoile et lutté contre des insectes. Jean n'écoutait pas ces merveilleuses histoires. Il ne racontait que les siennes et il était ennuyeux à force de détails. Jamais il ne s'était inquiété de ne pas la trouver au marché où elle fréquentait les marchands de poisson. Il renseignait Fabrice sur les conditions qu'il devait accepter pour conserver son poste de travail, pas étonné du tout que ce fût Fabrice qui discutât le prix du kilo de flétan. Elle pouvait voir la rue de la fenêtre. Elle n'agissait pas par peur du scandale. Jean aussi avait une crainte innée de la honte. Il parlait souvent de la douleur qui le torturait quand il devait affronter le regard des autres. Fabrice avait fait des démarches pour l'interner mais la famille de Vermort avait perdu de son influence et les demandes revenaient avec l'avis défavorable de la commission chargée des affaires familiales. On le soupçonnait de vouloir faire main basse sur un héritage surestimé. Le château ne valait plus rien et ne présentait aucun intérêt architectural ni historique. L'argent avait fondu avec l'aménagement du petit appartement du passage des Tristes. Jean travaillant ensuite pour son propre compte, on avait vendu les meubles et le droit sur une petite rente. On ne se disputait plus au sujet de la vente du château. Jean et Fabrice semblaient s'être mis d'accord sur cette paix. Jean était peut-être aussi complice de la séquestration que Gisèle acceptait pour ne pas pousser sa famille dans la boue. À la fenêtre, elle observait les mouvements de la rue et se racontait des histoires. Fabrice la surprit plus d'une fois en proie à cette imagination périlleuse. Il ne disait rien mais elle craignait qu'il ne cherchât à accu-





muler les preuves de sa faiblesse. Elle avait tenté d'avertir Jean mais depuis leur dernière dispute à propos de la vente du château, elle n'avait pas su créer les conditions d'une conversation propice aux confidences. Il y avait longtemps qu'elle ne luttait plus. Son acharnement naturel avait cédé le pas à l'espoir. Elle ne souffrait pas. Chaque évasion lui procurait un plaisir charnel. Elle allait aussi loin que ses jambes le permettaient. Elle craignait de tourner en rond, ce qui arriva chaque fois à cause de la nuit. Elle jetait la clé dans le canal ou se promettait de la jeter au visage de Fabrice s'il réussissait à la retrouver. Il n'avertissait pas la Police. Il s'aventurait lui-même sur ses traces. Il interrogeait les gens de la rue en prenant grand soin de ne pas éveiller leur curiosité. Que cherchait-il ? Il la retrouvait au bord du canal, perdue dans ses pensées, ou déambulant dans une rue obscure où il croisait des assassins. Il la réveillait d'un rêve en perdition. Il arrivait toujours trop tard. Il la ramenait sans chercher à la raisonner, ce que Jean eût tenté malgré la crise de mutisme qui affectait la fugueuse quand elle reconnaissait les environs. Elle entra dans sa chambre sans résistance, se couchait, acceptait l'extinction de la lampe et la fermeture de la porte. L'obscurité achevait de parfaire l'anéantissement. Il n'y avait plus de place pour le rêve. Des jours interminables devenaient nécessaires avant qu'elle retrouvât la force de chercher la clé de son enfermement. Fabrice la tenait au courant de ses succès. On n'évoquait pas la présence transparente du frère contre qui il continuait de lutter dans l'ombre. Une horloge conservait la trace de ses crises de jalousie, petits couteaux rapides à fleur du bois, écriture encore indéchiffrable mais que le cerveau

continuait d'explorer, obstinée comme elle l'était.

— Rapporte-moi un cornet double café vanille, disait-elle avant qu'il ne refermât la porte.

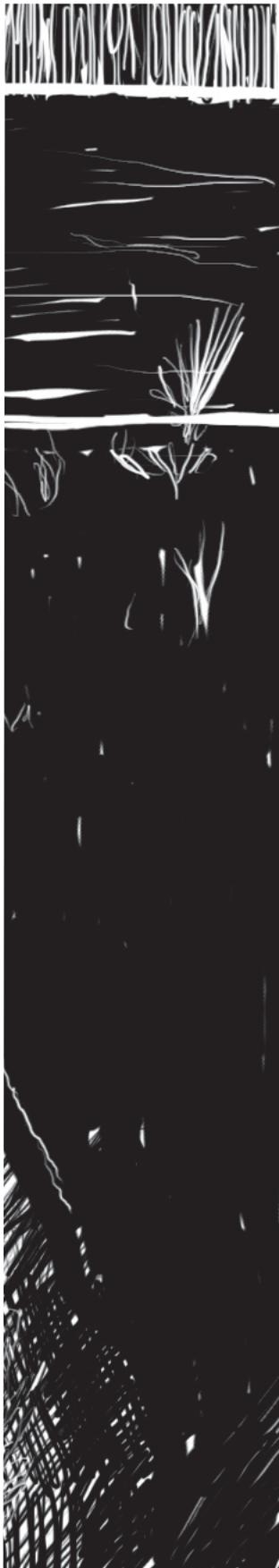
— Je ne sais pas quand je rentrerai, disait-il. N'oublie pas de manger.

— Tu pourrais prendre le temps de m'acheter une glace ! Je ne te demande rien que tu ne puisses faire facilement.

— Je n'ai plus le temps.

Il consultait son oignon. L'ascenseur arrivait à l'étage. La porte se refermait avant qu'elle pût savoir avec qui il descendait. Elle ne savait rien de sa vie privée. Quelquefois, elle l'entendait converser sur le palier avec un inconnu qui pouvait être une femme. Ni





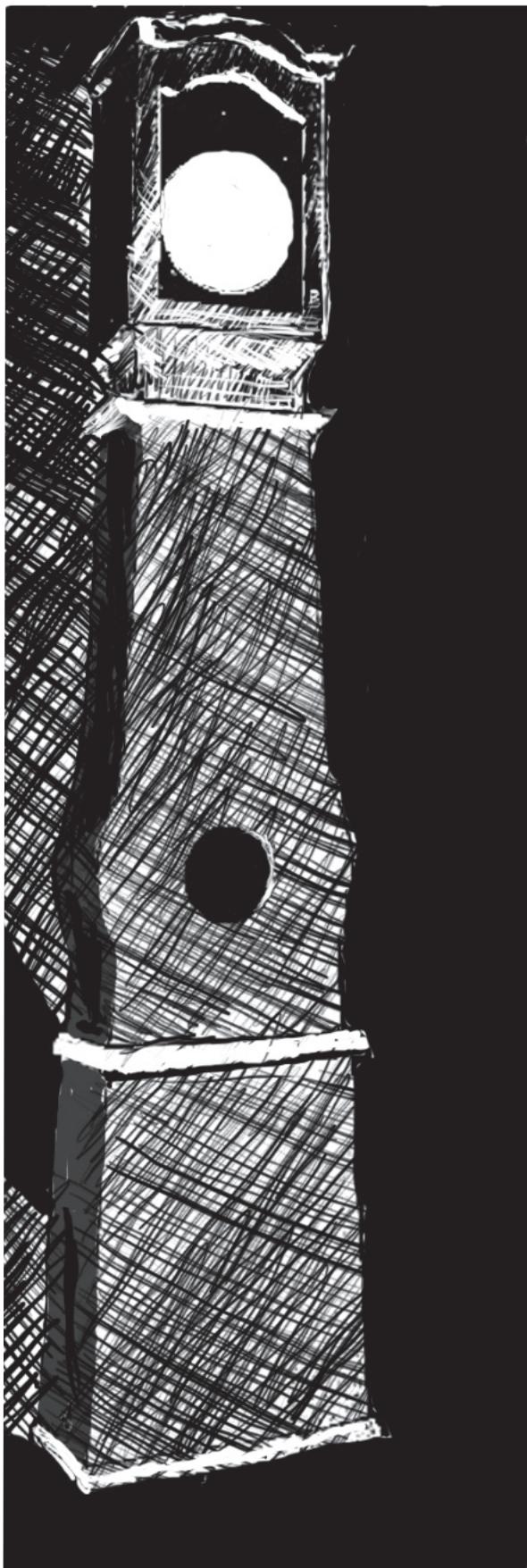
lui ni Jean n'avaient jamais amené de femmes à la maison. Elle se sentait responsable de cette double absence mais comment en parler maintenant qu'elle avait cessé d'avoir pour eux l'importance d'une femme ? Elle hantait bien d'autres régions de leur commun silence.

Il commença l'escalade. Les marches étaient couvertes d'un tapis de lichens. Comme l'escalier était à pic, il s'aidait de ses mains, posture qui lui rappela l'enfance. Il continuait d'exhorter sa mère mais elle refusait de quitter la barque maintenant amarrée au quai. Il avait trouvé le bidon de pétrole et allumé la lampe. Sans aviron, elle avait peu de chance de trouver le chemin du retour. De plus, le nœud dans l'anneau d'amarrage était inextricable. Une fois là-haut, il allumerait toutes les lampes et redescendrait pour tenter une dernière fois de la convaincre qu'elle n'avait plus le choix. En dernier recours, il ferait usage de la force. Cette idée l'obsédait. Il sentait bien qu'elle recherchait cet ultime affrontement et il savait qu'il était capable du pire si elle ne cédait pas. Le passage dans l'escalier était étroit à cause de la broussaille. Il ne voyait pas le sommet, la lampe n'illuminant que la première moitié de ce parcours insensé. Il s'enfonça dans l'obscurité, voyant clairement la barque et le quai quand il baissait la tête dans ce qui était devenu un abîme. Elle occupait le centre géométrique de cette surface. Elle le regardait, muette et fascinée. Il se laissa envahir par l'humidité des feuillages. Il n'y avait plus de domestiques pour assurer la tension de la corde ni même de corde à étreindre tandis que les autres attendaient que vous cédiez à la panique. Il s'accrochait aux branches, se blessait à la tangente des feuilles, mesurait l'épaisseur du lichen, voyait l'obscurité croissante et le halo de lumière presque aveuglante maintenant que son ascension devenait incertaine et peut-être même dangereuse. Une fois en haut, il trouverait la corde et la nouerait au pilier de la porte d'entrée comme dans le temps jadis. Ensuite, il redescendrait, négocierait encore avec elle et, si elle persistait dans son attitude, il la hisserait avec l'aide de la corde. Il n'aimait pas cette idée de lutter avec elle. Ce n'était pas lui qu'elle voyait quand elle le regardait. Il prendrait le temps de lui parler. Il serait peut-être obligé de l'attacher. Il réfléchissait à cette contrainte. Trouverait-il l'ancienne camisole de force ? On avait vidé le château sans ménagement. Les objets sans valeur marchande avaient été abandonnés dans les couloirs et pillés par des domestiques pressés d'en finir avec leur humiliation. On l'avait descendu dans une cage, dans ce qu'il avait pris pour une cage et qui n'était rien d'autre qu'une chaise renversée que Jean avait bricolé devant les domestiques éberlués. Jean avait des idées au moment des traversées du malheur. Il connaissait les possibilités de mutation des objets. Le plus souvent, il s'agissait d'amuser l'enfant mais cette fois, on était angoissé et dangereux, on partageait le malheur avec mesure et défiance. La cage descendit les marches en cahotant puis elle entra dans la brume et la mémoire commença son œuvre de destruction. La barque avait traversé un espace sans figuration. Les personnages entouraient l'enfant. Il n'identifiait que leur probabilité. La souffrance ne l'avait jamais chevillé aux transparences. Son cri, désormais inévitable dans les circonstances du danger, avait été étouffé par une bouche qui couvrait la moitié

de son visage. Cette chaleur, intense et puante, se renouvelait quand la réalité ne se contentait plus d'être la surface du chemin mais son explication tangible.

En ce moment d'effort et de mesure, les événements des trois derniers jours avaient aussi leur importance. Son entrée dans Saint-Patrick avait été précédée d'un étrange bien-être. Le soir même, l'annonce de la mort de Jean et la liste des préparatifs de son inhumation l'avait désorienté et il avait traversé la nuit avec la prémonition d'un retour au château rendu nécessaire par les désordres de son esprit. La coutume et les règlements prévoyaient une journée entière entre la mort et la cérémonie. C'était tout le temps dont on disposait pour prévenir la famille et régler les détails de l'accueil. L'Administration se chargeait de tout le reste, y compris des questions d'héritage. Dès son réveil, Fabrice avait songé au château. Jean n'était plus là pour conditionner sa vente par un investissement commercial. Fabrice payait les impôts et un minimum d'entretien. La toiture était solide. Plus aucun élément de confort ne fonctionnait mais les tuyauteries et les câbles étaient en état. L'huisserie, les parquets, les plafonds n'avaient pas souffert de l'attente. Cette propriété avait conservé l'essentiel de son intérêt quoique personne ici-bas n'eût raisonnablement pensé à une rénovation, excepté Fabrice qui envisageait le retour aux lieux de l'enfance avec une sérénité de petite fée. Le lendemain de la mort de Jean, tandis qu'il réfléchissait au moyen de peupler les deux heures qui lui restait à tuer en attendant de rejoindre le directeur et





son épouse dans leur petit salon privé, son esprit, avec la complicité d'une mémoire blessée, revenait à ce projet maintenu secret depuis des décennies. Il était remonté dans sa chambre pour y chercher le brassard bleu. Une sentinelle l'en félicita obscurément quand il revint dans le patio pour continuer sa réflexion. Comme il avait pleuré, à cause peut-être de la pastille avalée inopinément, le fard de ses yeux avait coulé sur les joues. Un reflet de vitre le renseigna sur son apparence. Il effaça rapidement les coulures avec la pointe de son mouchoir. La sentinelle, attentive à l'imprévu, compatissait cependant. Il y avait eu trois morts hier et aujourd'hui, à dix heures du matin, on en comptait déjà deux. On procédait à un tir par semaine. Le spectacle attirait la foule des ouvriers et des bourgeois. Fabrice n'avait jamais assisté que de loin, de sa fenêtre, à ce final d'une procédure qui se terminait donc par une espèce de feu d'artifice. On secouait des drapeaux blancs en toussant dans les émanations blanches des fusées. La terre tremblait passablement. Le ciel, troué encore une fois, n'en finissait pas avec cette attente si le temps était au beau. Les tirs de nuit étaient les plus appréciés. Avec un peu de chance, on pouvait voir le scintillement provoqué par le largage des capsules. Des photographes, équipés de vieux appareils, étreignaient des poires asthmatiques. Fabrice, moins docte et surtout moins chanceux, achetait des cartes postales si l'une des capsules contenait les cendres d'une célébrité. Il avait lui-même acquis assez de points d'or pour espérer une pareille publicité le jour de sa mort. Les bénéfices allaient à la famille ou, faute de famille, aux Bains-douches où les pauvres se réunissaient une fois par semaine, quelquefois les jours de tir. Fabrice n'avait pas encore posé pour les photos officielles du souvenir, signe que sa candidature était encore en discussion malgré le score joint au dossier. La sentinelle à qui il adressait ces propos avait, en dépit de l'interdiction, accepté la conversation pourvu que Fabrice consentît à regarder ailleurs pendant qu'il lui parlait. Fabrice regarda les poissons dans le bassin. Les embruns du jet d'eau s'appliquaient à son malaise grandissant. La pastille commençait à faire son effet. De quoi s'agissait-il ? La couleur aurait pu le renseigner sur son destin immédiat. Le directeur l'avait sans doute piégé mais quelle était la portée du traquenard mental dont la mécanique demeurait secrète ? Il avait regardé sa langue dans un miroir dans l'espoir d'y déceler des traces de couleur.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il à la sentinelle.

— Ne voyez-vous donc pas l'horloge publique ? dit la sentinelle d'un air étonné.

— Je vois... commença Fabrice.

Il sentait la chaleur inquiète de la sentinelle. Il avait entendu le choc de la hallebarde contre le bassin. Son visage s'était curieusement rapproché de la surface de l'eau. Un poisson noir se mordait la queue. Un petit sifflet pénétra assez loin dans son cerveau. Il attendait le train. Le quai était désert et il n'y avait personne pour lui tenir la main.

— Quand partons-nous ? disait quelqu'un.

Le froid tournoyait sous la marquise.

— Il a dû avaler une bleue, dit le directeur comme s'il était innocent.

La sentinelle lui prêtait main forte.

— Je n'étais pas seul, disait Fabrice au poisson.

L'eau frémissait.

— Midi ! dit le directeur. Nous sommes en retard.

L'eau s'éloigna. Le ciel s'appliqua sur le visage de Fabrice comme un masque à sa mesure. La directrice disait :

— Il paraît que c'est un clone.

Fabrice entendit les bougonnements du directeur qui n'était plus sûr de la couleur de la pastille avalée par inadvertance. Il s'innocentait encore. Fabrice palpa le velours du sofa. Un coussin de soie caressait sa joue.

— Avez-vous eu froid ? demandait le directeur.

Le quai. La solitude. La perspective des rails qui finissait dans un tunnel. Il voyait la trace des pattes d'oiseaux sur le verre poussiéreux de la marquise. Le banc était couvert de verglas. De l'autre côté du triage, les arbres nus innervaient un ciel gris.

— Nous sommes en retard, répéta le directeur.

— Mangeons pendant que c'est encore chaud, dit la directrice.

Le directeur secoua sa boîte de pastilles.

— Il faudra que je mette de l'ordre là-dedans, dit-il.

Ces paroles furent suivies d'un bruit d'assiettes. Fabrice se laissait caresser par le coussin et le contact du velours ne l'encourageait pas à s'extraire de son hallucination. Le quai était tangent à cette autre réalité. La neige se mit à tomber. Les façades exhibaient des alignements de fenêtres fermées. Quelques oiseaux faméliques et noirs exploraient les branches des arbres. Le monde était étroit,





presque fini, immuable. Les aiguilles émettaient des sinistres claquements, comme si quelqu'un était en train de jouer avec l'attente. Fabrice, enfoncé dans le manteau de Jean, mesurait sa chaleur intérieure. Il avait horreur des organes et le sang le pétrifiait dans des attitudes grotesques. Il redoutait la peau des autres et protégeait la sienne de leur regard inquisiteur. La porte de la salle des pas perdus était ouverte. Il était passé cent fois devant cette ouverture sans oser y jeter un œil. Chaque fois, il avait senti la chaleur des radiateurs et l'odeur des croissants et du café. Il n'avait pas l'intention de s'expliquer. Au contrôleur de route, il avait raconté une histoire cohérente en lui soumettant son billet. Le cheminot n'avait rien compris et il avait continué sa quête sans se préoccuper du petit garçon. Dans le compartiment, on s'interrogeait sans oser rompre le silence bercé de ruptures. La vitre se verglaçait. La chaleur envahissait les pieds et les fesses. Fabrice avait lu plusieurs fois le petit livre emporté pour ne pas s'ennuyer. En descendant du train, il avait espéré les retrouver, agacés par l'attente et désireux de se venger pour le temps qu'ils perdaient à cause de lui. La foule des passagers s'était plutôt égaillée et le petit garçon était resté seul sur le quai sans savoir comment ce genre de voyage pouvait continuer. La correspondance était bloquée dans les congères à des kilomètres du lieu où le petit garçon interrogeait l'hiver. La nuit tomba et la lumière de la salle des pas perdus s'éteignit en même temps.

— On dirait qu'il revient, dit le directeur.

Ils avaient fini de manger. Une domestique levait la table. Le café arriva sur un chariot. La directrice mordit une brioche.

— Vous avez dû prendre une bleue, dit le directeur.

Fabrice se frotta les yeux. Il souriait à son reflet convexe surpris dans les grotesques d'une tasse.

— J'ai... dit-il, revécu un moment difficile de mon enfance.

— C'était une bleue ! s'écria le directeur.

— Il faut que je prévienne la famille, dit Fabrice.

— La famille ? dit la directrice.

— Il est encore sous l'influence de l'enfance, dit le directeur. Buvez votre café !

— J'ai eu froid, dit Fabrice. Quand j'aurais pu passer une bonne nuit près d'un radiateur. Je les entendais glouglouter.

— Vous avez rêvé, dit le directeur. Je ne prends jamais les bleues. Pourquoi les conserver dans mon pilulier ?

— Oui, pourquoi ? dit la directrice.

— Vous devez avoir faim, dit le directeur. Nous vous avons réservé une tranche du gigot. Vous aimez l'agneau ? Il n'y a plus de vin.

— Plus de crème non plus, dit la directrice.

— Je ne veux plus jamais ressembler à personne d'autre que mon propre reflet, dit Fabrice.

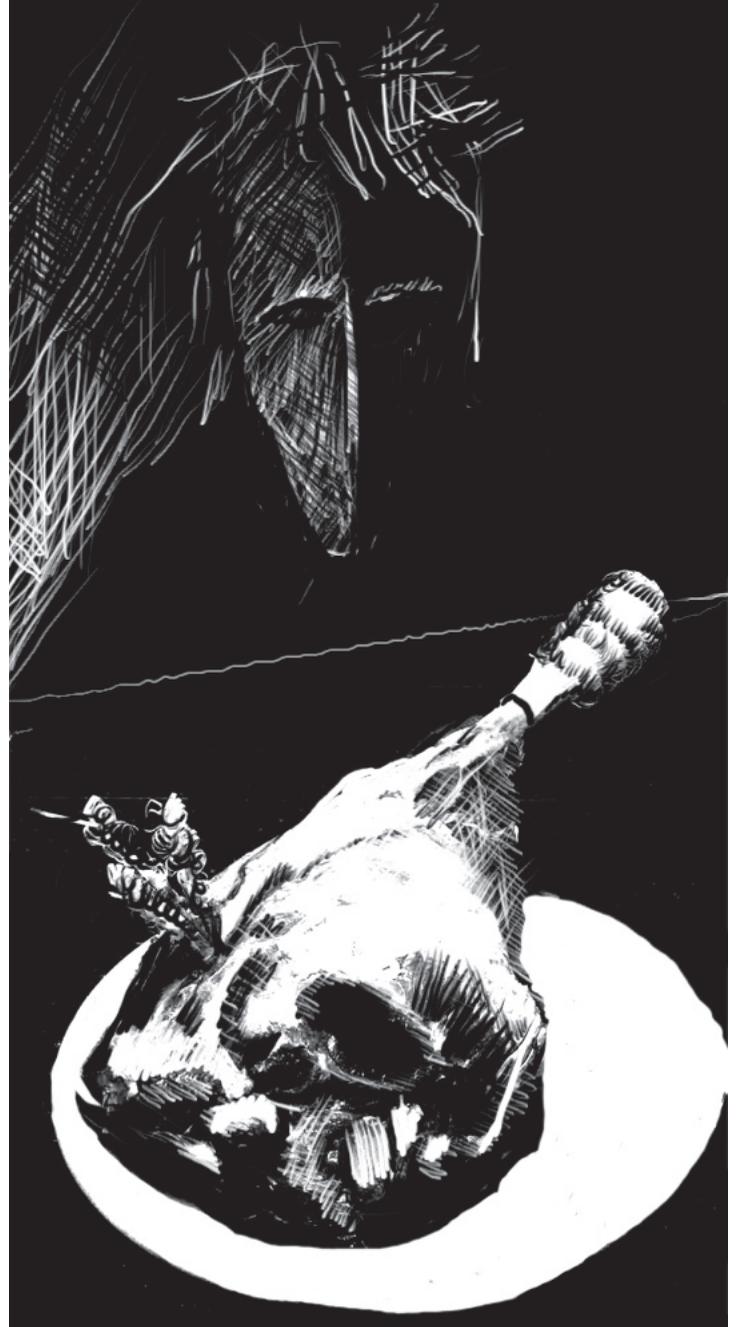
La domestique lui présenta une assiette. La tranche de gigot surmontait une feuille de salade. Des oignons coupés fins formaient une couronne. Le directeur contemplait le cadran de sa montre :

— Hier, à cette heure-ci, nous végétions devant la porte de la chambre où votre frère prétendait gagner du temps. À la même heure, demain, nous nous séparerons pour ne plus nous revoir.

**Extrait du roman de Patrick Cintas  
3e tome du Tractatus ologicus  
à lire sur le site de l'auteur  
et disponible en librairie**

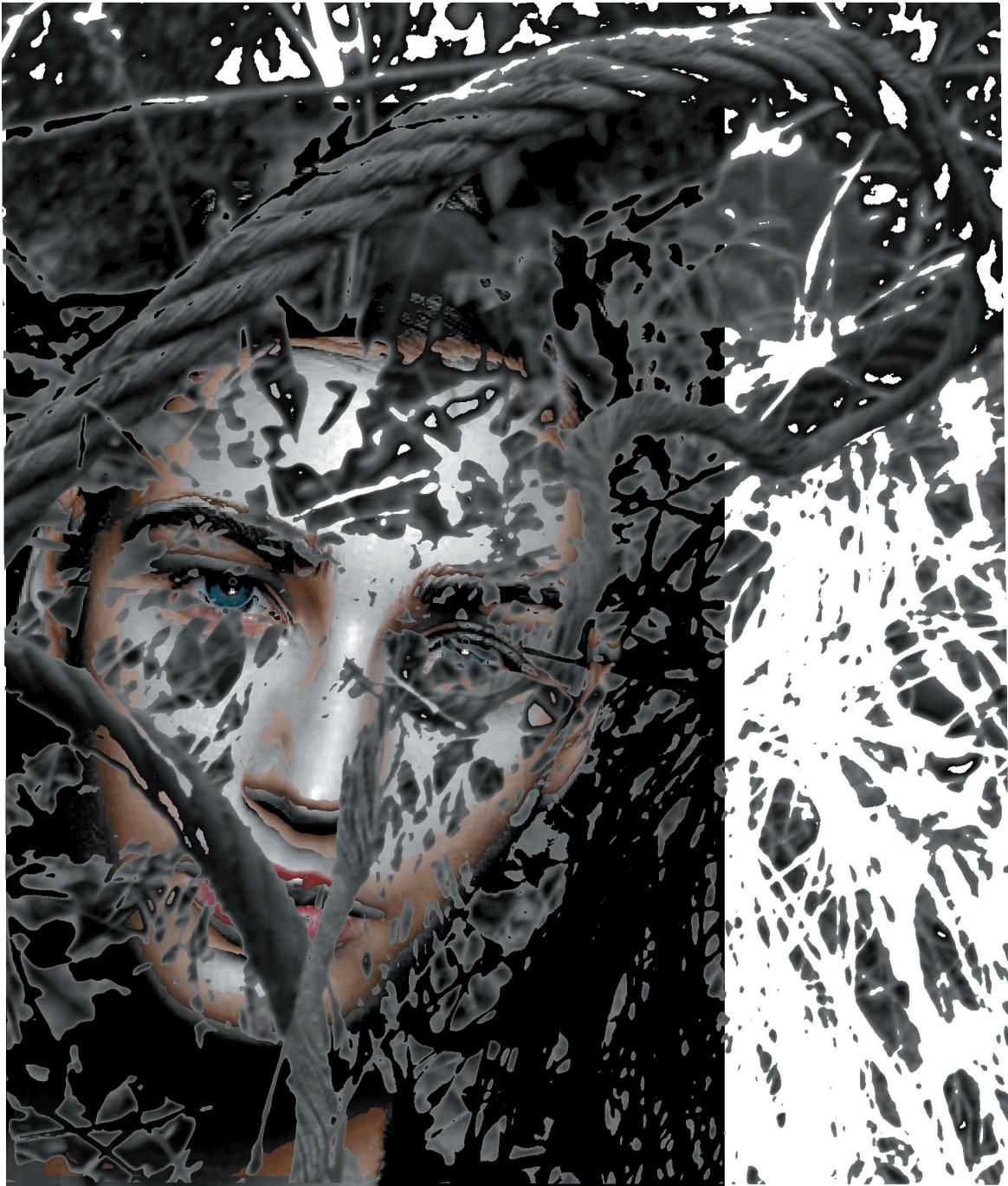
**patrickcintas.ral-m.com**

**Dessins de l'auteur**

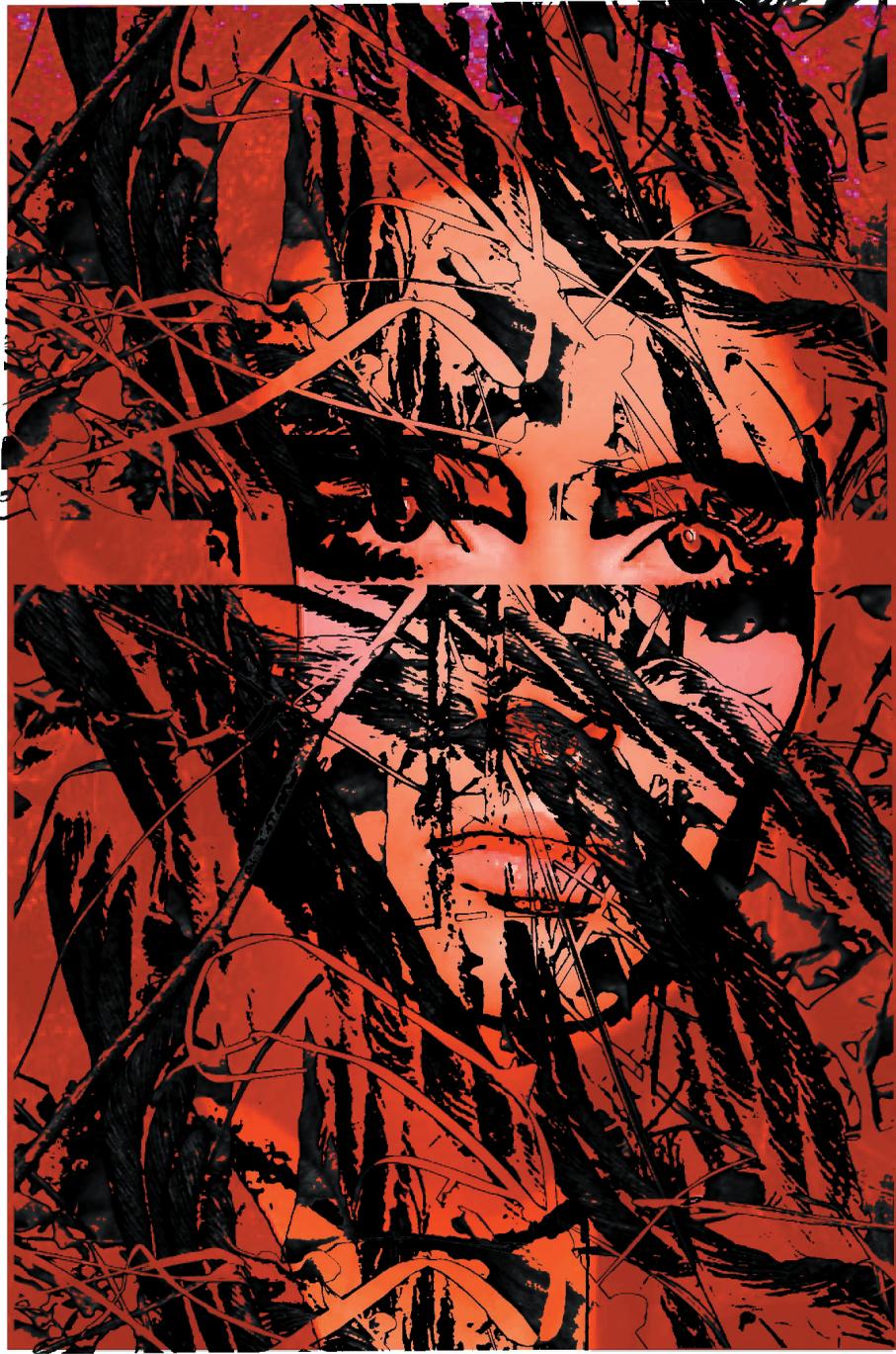


VALÉRIE CONSTANTIN - PLASTICIENNE  
valerieconstantin.ral-m.com

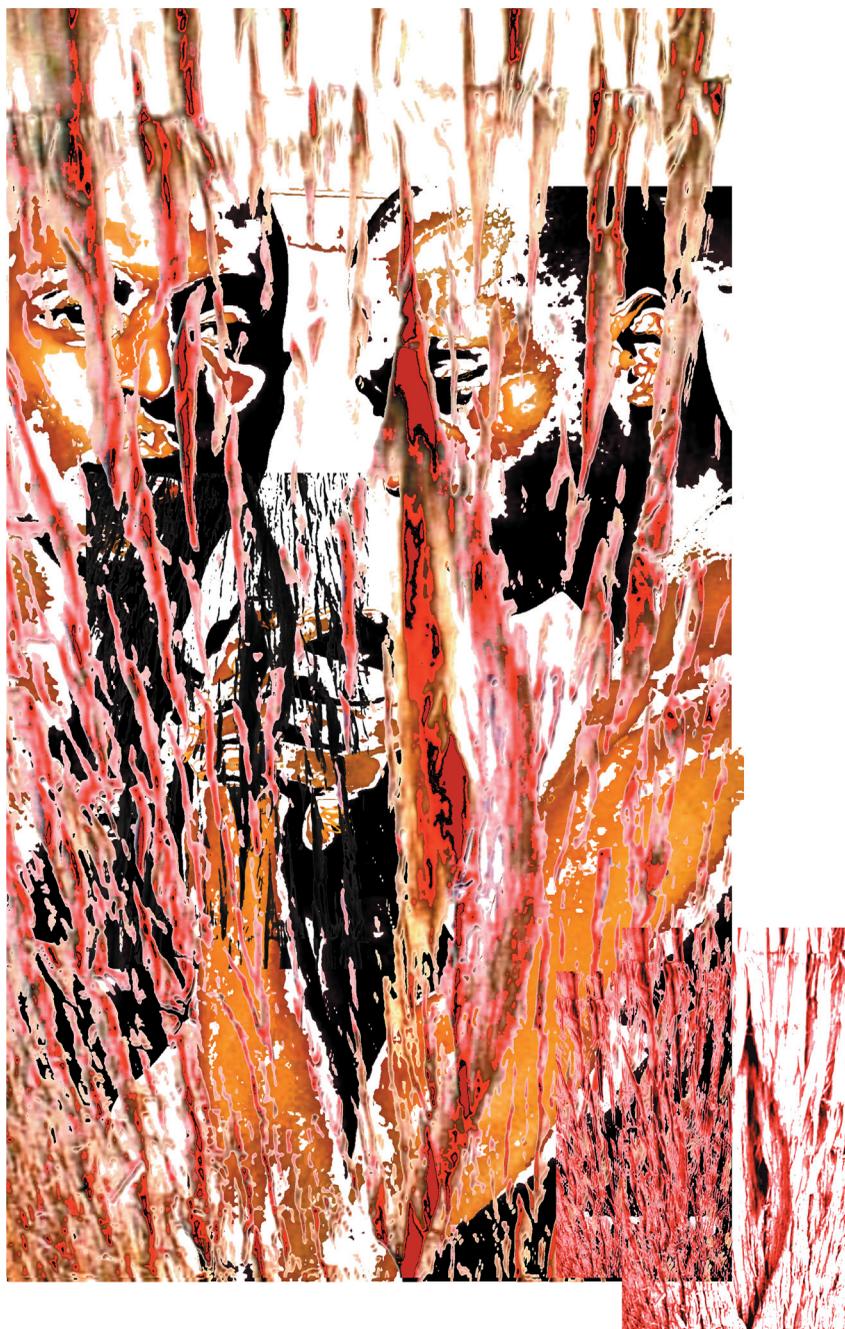


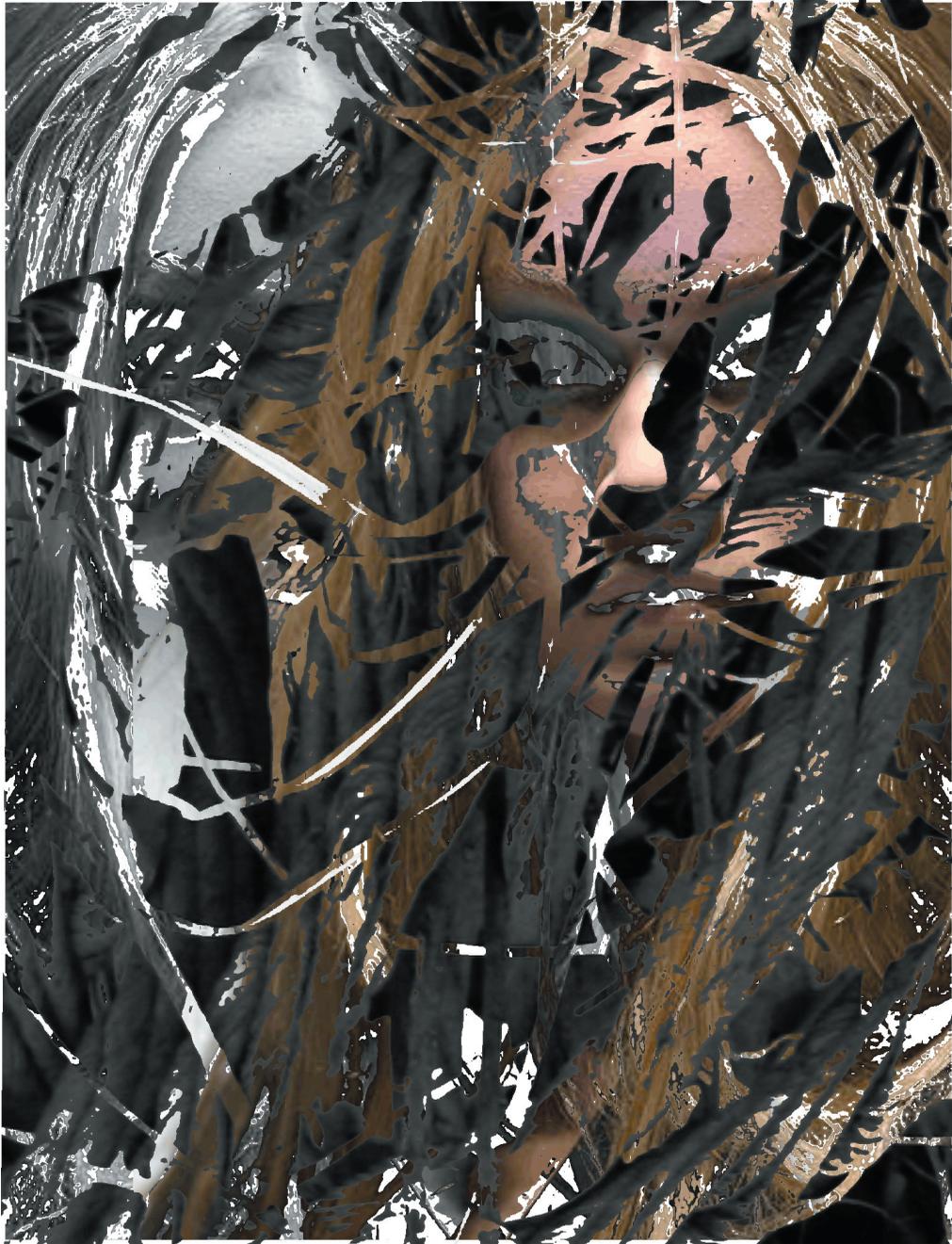








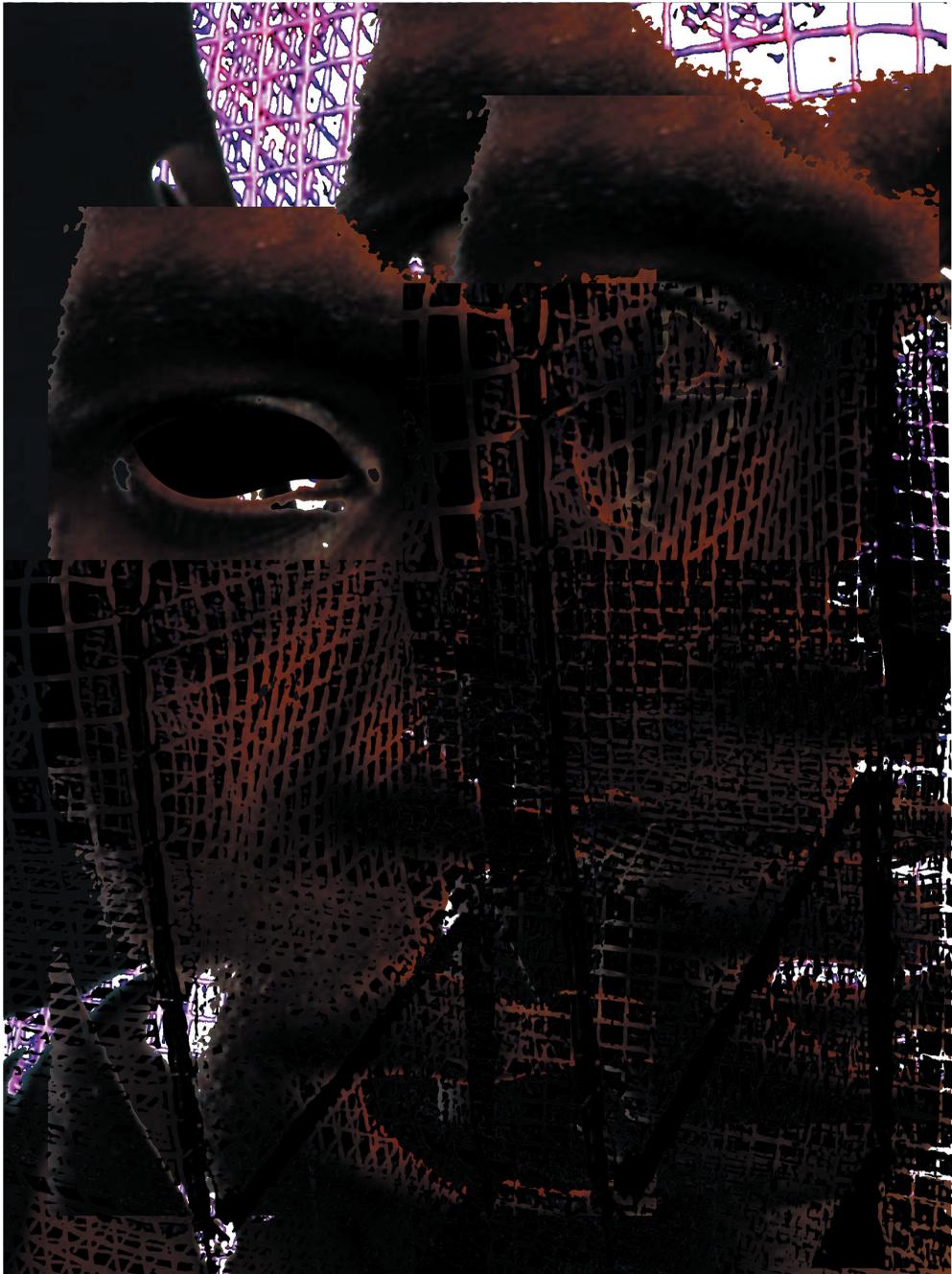










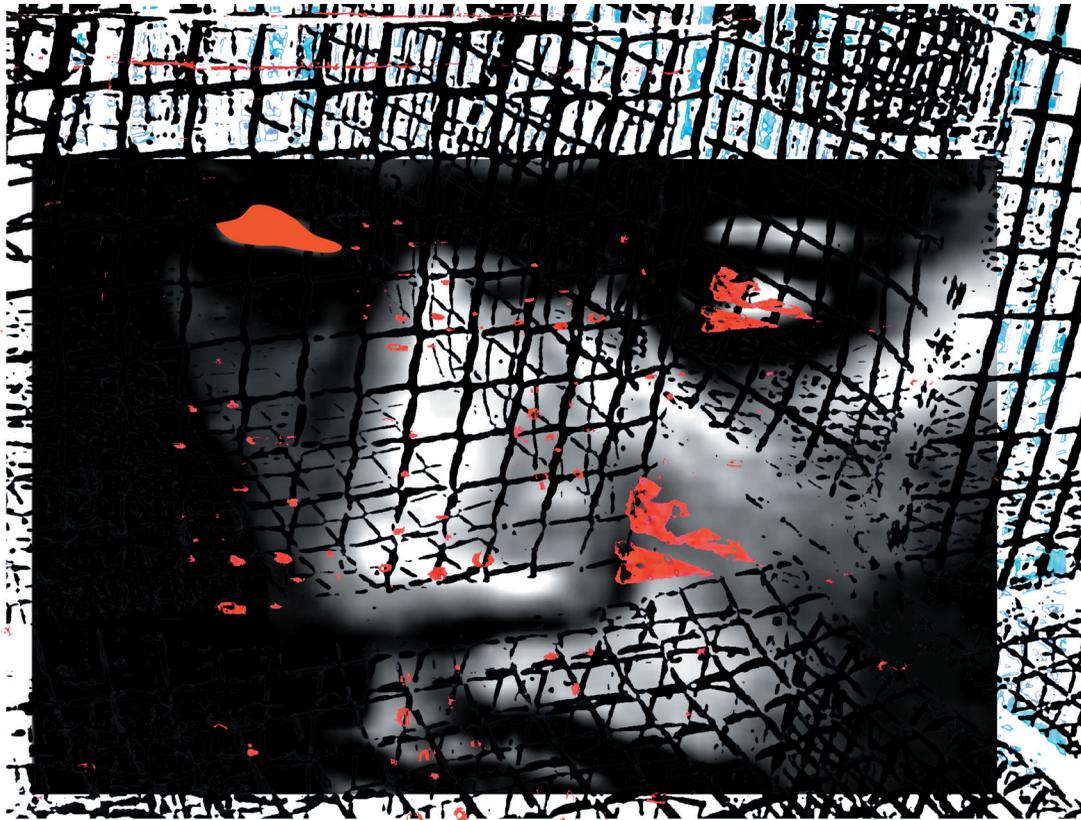




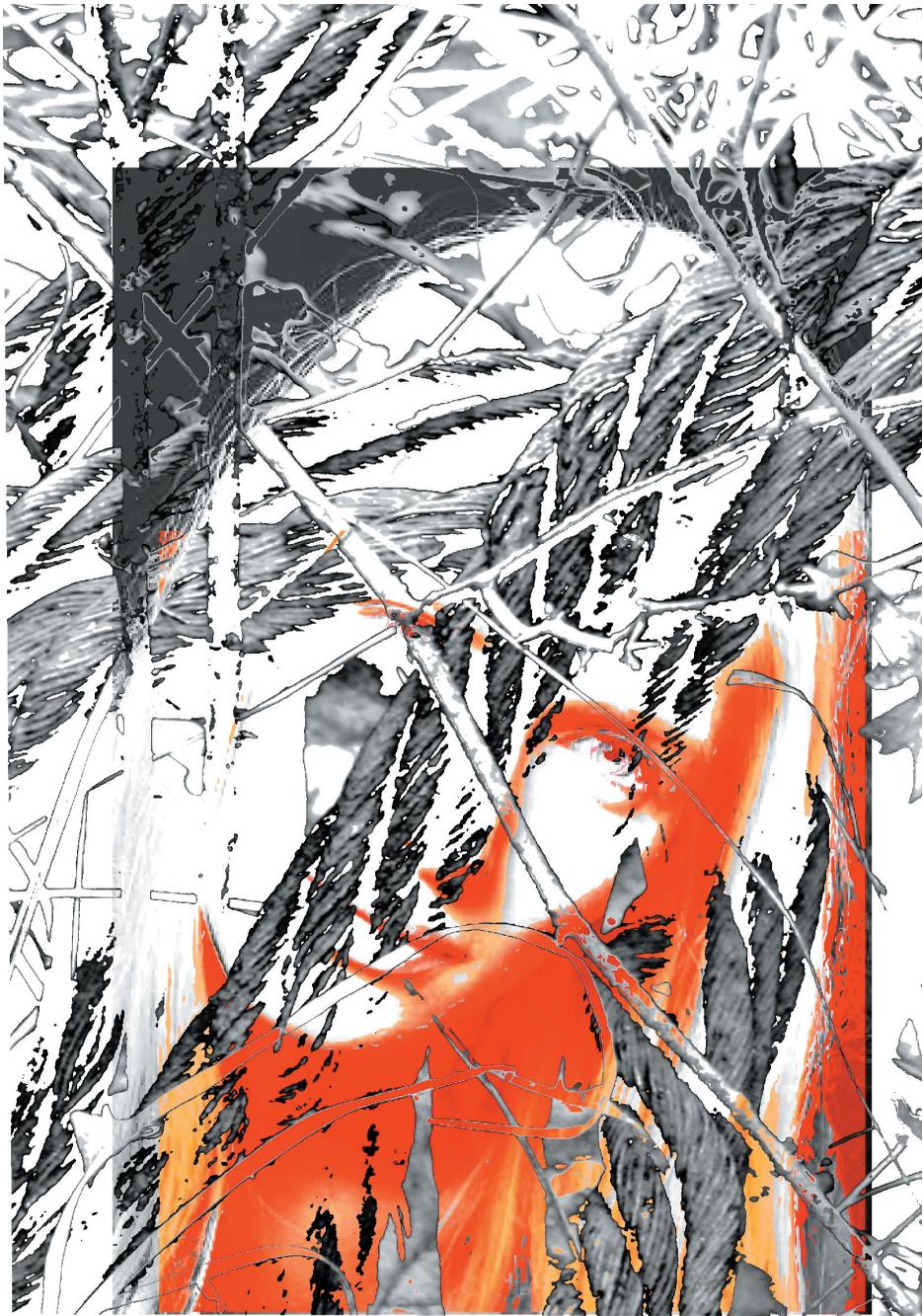














# Poésie et image

*Tristan Leroux*



Porte d'or

O ctobre était pluvieux, j'essayais d'écrire de la poésie. J'avais devant moi une feuille blanche, et des images défilaient dans ma tête sans que je réussisse à en arrêter une assez longtemps pour en jouer. J'entendais la pluie fluer dans les gouttières, et ma feuille demeurait vierge. Le premier vers – celui qui chez moi enclenche souvent le processus de création – restait insaisissable. Alors, l'inattendu vint à mon secours. On me demandait d'écrire des poèmes pour une série de sept très grandes peintures qui allaient former l'exposition « Les Portes Monumentales ». Un sculpteur était aussi de la partie. Pour moi, une porte s'ouvrait. À l'écart du flot ininterrompu d'images que le monde moderne nous inflige, sept œuvres picturales précieuses allaient s'offrir à mes yeux, à mon esprit. J'avais déjà œuvré poétiquement sur des photographies, sur quelques peintures de Van Gogh également, la « Nuit étoilée » entre autres, mais il s'agissait là de la faire face à de la peinture abstraite, et c'était pour moi une première. La pluie avait cessé. Mon cœur battait. Je me sentais vivant. Les images des peintures et des sculptures voyageaient sur la Toile pour venir jusqu'à moi. Une telle suite vertigineuse des uns et des zéros traduisant en numérique les couleurs et les formes, et le poids du métal, cela tenait vraiment du miracle. Un miracle que mon esprit peinait à se représenter.

Dans le bibliothèque, je trouvai mon Verlaine illustré par Seurat, le feuilletai lentement. De toute évidence, le texte précédait là les dessins. Le poème était précurseur, démarche inverse donc de celle qui m'était proposée ; mais cette relecture ne fut pas enseignements. Ainsi Seurat avait-il choisi le fusain pour s'exprimer, et celui-ci donnait aux dessins une tonalité juste, de poème en poème. Les mots de Verlaine engendraient comme un vieux film en noir et blanc. L'œil de Seurat était parfois sélectif, isolant un détail pour le représenter ; parfois il englobait une strophe entière, où était exposé un paysage. Certains dessins, moins figuratifs, fusionnaient avec le texte dans mon esprit, et il devenait alors difficile de dire lequel était à l'origine de l'autre. Peut-être était-ce là le secret d'une telle union, que le lecteur-spectateur n'arrivât point à trancher cette question de la source.

« Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs,  
Les platanes déchus s'effeuillant dans l'air noir... »

Les yeux mi-clos, je voyais Verlaine enveloppant Seurat d'un bon bras posé sur l'épaule. Ils sortent d'un estaminet où ils ont bu de l'absinthe. Ils en cherchent un autre, qui soit plus accueillant et tout. Le long des rues, ils vont bras dessus, bras dessous, et les bruits qu'ils font en marchant résonnent sur les murs suintants.

Dehors, la même pluie recommençait à tomber. Le vent faisait battre un volet quelque part. Là, Seurat avait dessiné Verlaine – ce front dégarni, cette barbe, c'était bien lui ! – attablé devant

une soupe et une bouteille de vin ; ce qu'il faut à un homme pour ne pas dépérir, le soir venu. Paul est seul à sa table, penché sur son écuelle, et tout est sombre autour de lui. Georges a pris un peu de recul afin de croquer son ami.

Je feuilletais encore. Là, quelqu'un se tenait debout sur une berge. Était-ce un homme ou le reflet dans l'eau d'un grand arbre esseulé ? Il y avait des barques et des mâts dans la brume, et le ciel s'enfonçait profondément dans les flots, où tremblaient leurs reflets sombres. Ce doit être un dimanche. C'est l'heure où les familles sont attablées pour le repas dominical. Lui, c'est un solitaire, un voyageur de passage, qui se penche sur l'onde. Personne ne l'attend. Il a pour seul ami cet autre lui-même, qui ondule en pénétrant l'eau grise.

« Combien, ô voyageur, ce paysage blême  
Te mira blême toi-même,  
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées  
Tes espérances noyées ! »

Ton visage blême me regardait, moi voyageur de la nuit, mais toujours pétri d'espérances fort vives. Je pensais avec Jünger « que chaque regard profond et avide posé sur les images est comme un sacrifice que nous offrons, et que la réponse qui nous est faite est à la mesure de notre offrande ». Regard chargé de cœur et d'esprit. C'est avec un tel poids que je voulais poser le mien sur les Portes monumentales. En retour, je recevrais de chacune d'elles un poème. Je refermai le livre. C'était à moi de jouer maintenant, à moi de dialoguer avec les Portes.

Ainsi la Porte d'Or était ce grand tableau de 3,40m x 3,80m à sculpture insérée en cuivre façonné et traité aux acides de 2m x 1m.

La peinture me parlait, je l'écoutais. Des couleurs, des formes dans un cadre. Un île apparaissait en forme de couronne noire au-dessus de la porte dorée ; une île avec une côte très découpée et rocheuse, pareille à celle que l'on peut voir à Cadaquès, en Espagne. Souvent, j'avais heureux dans les îles, aux Antilles ou bien dans les Cyclades. Une île, c'est avant tout un port. Un port, c'est une porte sur la surface bleue de la mer. Le moyen de rompre le siège des flots, qui viennent inlassablement battre la côte. Le port offre un abri aux bateaux, des quais où décharger les marchandises, où débarquer et embarquer des passagers. « Embarque ! » chante un ami qui m'est cher. Le port, c'est la continuité du monde. L'activité y est souvent débordante. Pour les îles plus éloignées, l'arrivée rare du bateau régulier est un événement auquel assiste toute la population, qui se réunit et festoie à cette occasion. Le port, c'est le lieu de tous les commerces, licites ou illicites. Il y a là « des marins qui chantent » ; des désœuvrés qui traînent, à l'affût d'une bonne affaire, et des marchands qui leur proposent, sous le manteau, du haschisch, des perles fausses ou de la vanille. Dans un café du bout des quais, il y a des femmes qui sourient ; il en est d'autres qui pleurent sur le môle.

Comme cette île d'ébène qui m'était apparue – et ces anses et golfes qui déployaient leur cursive écriteure à gauche et à droite de la porte dorée -, me vint le premier vers :

« On dit qu'une île est le bonheur... »

C'était un vers de huit syllabes. Au moment même où il naissait en moi, j'avais décidé de répondre par un sonnet à l'œuvre qui m'avait parlé. Les contraintes de la forme me mettaient sur un pied d'égalité avec le peintre et le sculpteur, qui avaient les leurs. Les quatorze vers du sonnet, c'est la bonne distance pour mon style. Toutes les combinaisons de la rime peuvent y être exploitées avec une souplesse sans pareille. Dans le cadre délimité par la forme, la langue d'étend ; elle est surface et profondeur, car les mots ont des résonances. L'image est surface sensible et profondeur de champ. La porte est profondeur quand on la franchit, et surface lorsqu'elle nous barre la route. J'étais à la surface du monde, comme un nageur à la surface d'une eau transparente. Je percevais des échos de bleu azur et de sombre cobalt.

C'était aussi l'étrave d'un bateau, la porte dorée telle que je la voyais, l'étrave avec son sillage plein d'écume frissonnant comme une eau de Seltz. Caravelle, n'est-ce pas un nom de voilier magnifique ? Il contient les ailes de la vitesse, la promesse d'arriver bientôt en des contrées lointaines, dont les rivages paraissent irréels, un privilège de l'inconnu.

« Une île aux rives irréelles,  
Un abri pour les caravelles  
Aux grandes voiles de pâleur... »

Voilà, la première strophe d'un « sonnet français » à rimes embrassées était écrite. Il me fallait une rime masculine pour entamer la seconde. Confronté au langage de la lumière, l'acte d'écrire semblait s'être réenchanté. Il y avait eu les voiles pâles des caravelles cherchant l'abri côtier, il y avait la nuit désormais. Sur la plage, c'était l'heure des fêtes païennes éclairées de pleine lune argentée. Et puis je voyais le feu. Je voyais des hommes et des femmes brandir des torches qui répandaient dans l'air une odeur de myrrhe et d'encens.

« Des torches luisaient dans la nuit.  
Des gens s'amusaient sur la grève,  
Attendant que le jour se lève... »

Ils fêtaient le solstice d'été, ces gens. Il avait suffi de le désirer, et l'humain avait paru dans mon poème. Celui-ci prenait de l'autonomie. Je restais parfois de longues minutes sans écrire. Ou était-

ce des heures ? Je fumais beaucoup. Je rêvassais, ma vue se brouillait. La nuit pesait doucement sur la ville. J'étais seul avec la peinture et le poème, comme le sportif dans un effort solitaire. Dehors, une femme était passée. J'avais entendu longtemps le bruit des ses talons croître et décroître. Les trottoirs devaient être luisants. Dans les halos des réverbères, la pluie devait hachurer la nuit. Et moi j'étais en été, par la magie du verbe. J'étais parmi ces gens, je riais avec eux, et dansais. Nous nous baignâmes et nous bûmes des breuvages sucrés. Nous mangeâmes des oursins, dont la saveur iodée fit rejaillir en moi une vision nocturne que j'avais eue de planctons phosphorescents le long d'une coque. La mer, alors, avait cessé d'être un danger ; l'écume scintillait et bruissait délicieusement dans la nuit.

« Et l'aube a paru sans un bruit... »

C'était une aube d'or bleu pâle, je m'en souviens. J'étais fatigué, mais j'avais mes deux premières strophes. Le poème s'était envolé, devenu lui-même caravelle. Je revins au tableau. Je devais maintenant trouver le distique, lequel est un moment important du sonnet, une condensation, une cristallisation, un sommet où dévalent les torrents qui font la fin du poème.

Mon regard voyageait sur la toile. Je vis apparaître un mont, au centre. Un volcan. Et la couronne noire qui était l'île auparavant, était maintenant un cratère. Formes mouvantes. Je voyais des fractures dans la roche. Il y avait des bouches, qui crachaient régulièrement des flammes, des scories. Autrefois, j'avais vu le soleil comme une boule de feu jaillissante, depuis le sommet de l'Etna ; je revivais ces instants exaltants, la glace et le feu, le grondement sourd qui venait des entrailles de la terre.

« Flancs escarpés, roche affûtée,  
Un mont déchirait la rosée... »

Je revivais le ciel immense. J'étais le ciel, dans cette aube glaciale. La côte semblait minuscule, là-bas, découpant les flots au rasoir. Moi, homoncule de treize ans, je me sentais être un géant. Je respirais fort et j'écartais les bras. Des cirrus étiraient leurs écharpes neigeuses à portée de mes mains.

« Était-il là-haut, le bonheur ?... »

Le poème interrogeait l'image. Le bonheur avait-il une couleur ? Avait-il une forme ? Avait-il un volume ? J'interrogeais la peinture, et la sculpture, qui avait évolué, qui s'était transformée en vague déferlante, bien que l'étrave du voilier y fût toujours visible. Une vague dorée avec un côté sombre et un côté lumineux, et des embruns que le vent arrachait sur la crête.

« Il faudrait que le vent m'enlève... »

Une île n'est pas toujours le bonheur, mais le bonheur en est assurément. Celui de deux êtres qui s'aiment, en particulier, qui font de leur amour un refuge, un rempart, une fusée, une terre inabordable. Il y a des oiseaux qui nidifient sur des falaises abruptes, dans des anfractuosités minuscules, afin que leur progéniture échappe aux prédateurs.

« Et qu'il me dépose en douceur  
Sur la cime que fait mon rêve. »

Le poème était fait. Je pensais à cette inconnue qui avait passé sous mes fenêtres, à cette nocturne inconnue dont j'avais écouté le pas sonore. Effleurement de deux vies, de deux rives. Et peut-être un possible bonheur qui avait fui. Un voilier qui était passé au large, une caravelle qui ne reviendrait pas. Il faudrait que je pense à grimper sur ces bateaux qui passent avec leurs voiles gonflées par les alizés, que je me souviennne plus souvent que je fus un marin dans mes jeunes années. Au cours de mes navigations, j'ai glané des couleurs, des sons et des odeurs qui parsèment toujours mes rêves aujourd'hui, et trois décennies ont passé.

Le poète voulait croire que, oui, le bonheur était là-haut, en altitude. Que le bonheur était dans la contemplation d'un tableau, dans la contemplation d'un lever de soleil, dans la contemplation d'un beau visage, parce que la contemplation est une altitude. Celui qui contemple est comme ravi par l'objet de son attention et projeté dans une haute sphère, où le quotidien et ses contingences ne peuvent plus l'atteindre. Celui qui contemple devrait pouvoir devenir la chose contemplée.

C'est un sommet à conquérir, le bonheur. Le poème est un porte-bonheur, une amulette précieuse pour qui a entrepris l'ascension, pour qui voyage sur les bateaux, pour qui gravit les montagnes, et pour toutes celles qui marchent seules, la nuit, dans les rues peu éclairées.

### *Porte-bonheur*

*On dit qu'un île est le bonheur.  
Une île aux rives irréelles,  
Un abri pour les caravelles  
Aux grandes voiles de pâleur.*

*Des torches luisaient dans la nuit.  
Des gens s'amusaient sur la grève,*

*Attendant que le jour se lève.  
Et l'aube a paru sans un bruit.*

*Flancs escarpés, roche affûtée,  
Un mont déchirait la rosée.  
Était-il là-haut, le bonheur ?*

*Il faudrait que le vent m'enlève  
Et qu'il me dépose en douceur  
Sur la cime que fait mon rêve.*

\*

Le poème est un porte-bonheur pour qui franchit les portes, pour celui qui désire et qui ose aller vers l'inconnu. « Il faut que la porte soit ouverte ou fermée » disait Musset. Le poème est ici toujours une porte ouverte, une main tendue depuis le seuil, et qui vous invite à entrer, à pénétrer dans l'abstraction lyrique (souches, neige, cinabre, cuivre) où la matière se déploie, se transforme pour susciter le dialogue de l'indicible avec le réel.

Je suis la voix dans le vent. Je suis le promeneur dans la forêt enneigée. Un souffle, et la neige amassée sur les branches tombe en voiles qu'un grand soleil caresse. Le ciel répand ses bleuités dans les houppiers. Cinq ou six biches paraissent de profil dans le sous-bois, puis s'évanouissent comme dans un songe.

Généreuse Porte d'Or qui m'offrit un second poème, une autre nuit.

### *Entre*

*Il n'y a pas de murs, il n'y a qu'une porte  
Qui flotte devant moi, un esquif vaporeux,  
Et tout ce qu'elle cache, le jardin fabuleux,  
Vibre dans l'épaisseur où transita l'eau-forte.*

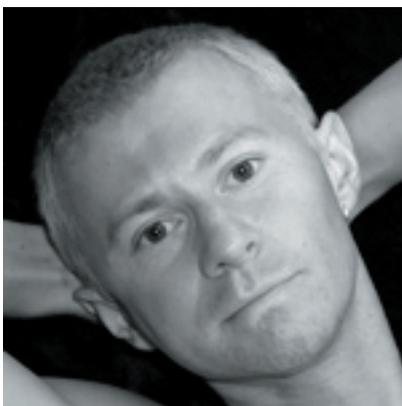
*- Aéronef ensoleillé, le vent te porte,  
Toi qui transporte l'or et les cônes d'encens ;  
J'imagine, à l'orée, un bosquet bleuisant,  
La frange d'un sureau avec sa blanche escorte.*

*Tout palpite et surgit, c'est comme un cœur qui bat,  
Une âme qui me hèle : Viens, viens, la vie est là !  
Ouvre la porte et entre, l'almée a mis son voile !*

*Dans ce royaume-là, tu seras le seigneur ;  
Tu n'as qu'un pas à faire, te voici dans la toile,  
Te voici sous le charme, où nul amour ne meurt.*

\*

D'autres jours, d'autres nuits, naîtraient les poèmes pour les six Portes restantes (d'Étain, d'Écume, d'Air, de Terre, d'Acier et Porte Antique), mais ceci est une autre histoire ; vous pourrez les découvrir dans un recueil à paraître chez Le chasseur abstrait.  
J'espère avoir atteint mon but, à savoir vous faire ressentir, cher lecteur, vous menez au plus près du processus de création.



## Arnaud Delcorte

Poète belge.

Arnaud Delcorte est né en juin 1970 près de Charleroi (Belgique).

Docteur en sciences appliquées, il est professeur à l'université de Louvain et aux facultés universitaires St Louis à Bruxelles. Il publie des poèmes dans la revue Sources de la maison de la poésie de Namur et dans la revue de poésie mauricienne Point-Barre.

Fervent collaborateur de la *RAL,M*, il est un des auteurs du *Cahier n°10 - Homosexualité(s) et littérature*.



## Margo Ohayon

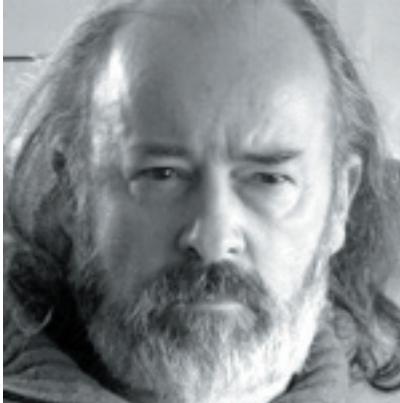
Margo Ohayon est née en Tournaine. Elle a exercé la profession d'infirmière de nuit. En 1992, elle publie son premier recueil chez *Poésie toute Vers la lumière*. Puis des aphorismes *Filigranes*/1993, *Bribes*/2008 sont publiés chez Babel Editeur, *Quark* chez Clàpas/1997. Des poèmes brefs - *Arc*/1995, *Sillons*/ 2002 - paraissent chez Encres Vives. Une poésie de l'imaginaire *Hors du tout* naît chez Raphaël de Surtis en 1999. En 2001 sort le N° 27 du *Panorama poétique* de J.P Metge. Des textes sur la nature *Textes d'hiver* sont édités chez Le Noeud des miroirs, 2003. Une suite poétique entre réel objectif et fiction *Les Signes* paraît chez Encres Vives en 2007. Des extraits de sa correspondance sont parus chez Babel Editeur *Aigrettes*/1999, *Lettres à G* chez N § B, 2003. Elle a collaboré à des livres collectifs. Des poèmes figurent en revues. Elle a participé à des lectures-débats.



## Gilbert Bourson

Gilbert Bourson a longtemps dirigé une compagnie théâtrale. Il a publié de nombreux textes sur la dramaturgie dans *Travail-théâtral*, *Théâtre-public*, ainsi que dans le *Journal du Groupe Signes*, revue qu'il a lui-même créée. Parallèlement il a participé à plusieurs émissions sur France culture : atelier de création radiophonique avec Jean Ricardou, *Poésie sur parole*, etc...

Il est également auteur d'une traduction du *Thyeste* de Sénèque in les *Cahiers du Double*, de tombeau-transformations (avec Gérard de Cortanze, Christian Prigent, Jacques Roubaud, etc...) in *Cheval d'attaque*, d'une étude de la trivialité chez Mallarmé in *Substance*. Les éditions St-Germain des Prés publient un premier recueil de poèmes *Ici*, et nombre de poèmes sont parus dans les revues *Dirty*, *Arc-en-Seine*, *Arpa*, *Le mensuel littéraire et poétique de Bruxelles*, *Polyphonie*, *La Polygraphe*, *Passages à l'act*. Son essai *La ré-invention du corps chez Rimbaud* a été publié in *Suspendu au récit, la question du nihilisme*, ouvrage collectif dirigé par Pascal Boulanger aux éditions Comp'Act (2006), et il a participé à l'anthologie *49 poètes*, un collectif de Yves Di Manno parue chez Flammarion en 1998.



## Patrick Cintas

Patrick Cintas est auteur de poésies et de narrations. Il dirige depuis quelques années la *RAL,M – Revue d’Art et de Littérature, Musique* – site Internet qui connaît un succès croissant auprès des lecteurs exigeants et des auteurs soucieux de bien faire. Cette activité a donné naissance à une maison d’édition, le *Chasseur abstrait*, qui édite ses poésies complètes dans les *Cahiers de la RAL,M*. Entre l’essai sur le langage – voix multiples – et la force du témoignage – stigmates indélébiles – sa poésie explore tous les genres et leurs instances. On y côtoie des personnages, traversant les lieux qu’ils habitent et qu’ils hantent quelquefois, au fil d’une histoire et des histoires qui en composent l’espace plus que le temps. On y reconnaîtra peut-être un voyage, mais sans la nostalgie du style ni des passions langagières. Le plus souvent, c’est de chanson qu’il s’agit, avec son théâtre quotidien et ses inspirations polysémiques. Pas d’absurde à l’horizon, mais la complexité d’un monde en friches.



## Valérie Constantin

Cofondatrice du Chasseur abstrait et sa principale éditrice. Elle y dirige plusieurs collections. Elle a illustré de nombreux livres. Son site Internet donne une idée de l'ampleur de ses travaux artistiques:

[www.valerieconstantin@lechasseurabstrait.com](http://www.valerieconstantin@lechasseurabstrait.com)



## Tristan Leroux

Le parcours de Tristan Leroux :

**Imprégnation** : *Au sortir de l'enfance, ce fut ma décennie de voyage et d'errance. Je découvrais le monde et le monde me donnait à voir et à aimer.*

**Échange** : *Puis vint ma décennie d'immersion dans la musique, d'un partage avec le public. J'étais le hobo guitariste sculptant l'écrin pour une voix féminine*

**Le don des mots** : *Enfin vint le temps d'un autre apprentissage. Comment sculpter les mots, les donner à entendre. C'est mon chemin d'aujourd'hui. Je suis un chercheur d'or.*

Le RAL, Mag est une publication du Chasseur abstrait éditeur (eurl)  
12 rue du docteur Sérié 09270 Mazères  
05 61 60 28 50  
info@lechasseurabstrait.com  
www.lechasseurabstrait.com

**Directeur de la publication :** Patrick Cintas.

Imprimé par l'Atelier du Chasseur abstrait  
en janvier 2011  
Direction : Valérie Constantin.

ISBN: 978-2-35554-167-4  
EAN: 9782355541674

ISSN: 2103-2734

Dépôt légal: janvier 2011

© 2011 : *Le chasseur abstrait éditeur*  
© *Textes & Images : à leurs auteurs respectifs*



# Ensemble

## *RAL, M*

*Revue d'art et de littérature, musique  
Écrivez pour empêcher les autres d'écrire*

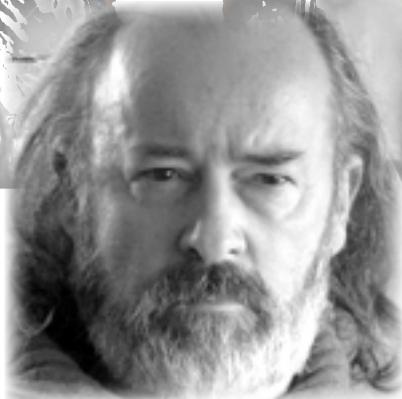
## Le chasseur abstrait

L'éditeur des lecteurs exigeants  
et des auteurs soucieux de bien faire.

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

12, rue du docteur Jean Sérié 09270 Mazères

Deux acteurs à votre service



Patrick Cintas



Valérie Constantin